

Le Samedi

10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

NOTRE ROMAN COMPLET :

La Folle Escapade

Par CHRISTIAN DÉE

■

NOTRE FEUILLETON :

Le Suprême Amour

Par EMILE RICHEBOURG

■

Chronique philosophique :

Allons-nous vers la fin des races ?

Par LOUIS ROLAND

■

NOUVELLE :

Nouvelle Lune

Par ARNAUD DE LAPORTE

■ ■ ■
■



LE PORT DE MONTREAL, VERS 1870

Photo Notman



Une Bibliothèque pour \$5.00 par année

- Plus de 75 romans complets
- Plus de 200 nouvelles et contes canadiens et français
- Plus de 200 articles scientifiques et documentaires
- Plus de 50 biographies d'écrivains et de vedettes de cinéma
- Une collection unique de photos et d'illustrations par les meilleurs artistes canadiens
- Un choix considérable de chroniques diverses : cuisine, mode, soins de beauté, conseils pratiques, etc.

ON PEUT S'ABONNER...

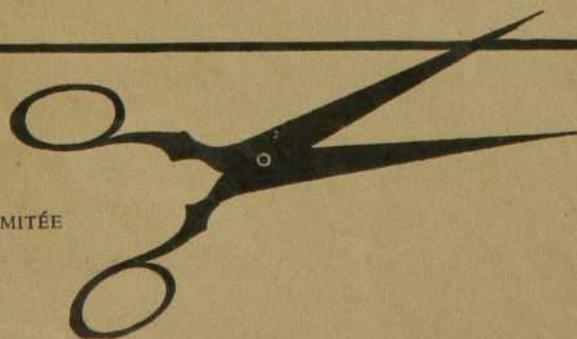
à ces trois magazines à la fois ou à l'un d'eux en particulier. Prix de l'abonnement d'un an : LE SAMEDI, \$3.50 ; LA REVUE POPULAIRE, \$1.50 ; LE FILM, \$1.00.

En s'abonnant aux TROIS magazines pour un an, on réalise l'économie substantielle d'un dollar, le prix de l'abonnement annuel à ces trois grands magazines canadiens-français n'étant — pour le moment — que de CINQ DOLLARS.

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film

sont sous la même direction. Vous n'avez donc pas à craindre la répétition des mêmes romans ou des mêmes sujets d'articles.

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITÉE
975, rue de Bullion
Montréal, P. Q.



COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Carnet Éditorial :

La Rue Inexistante

SAVEZ-VOUS ce que c'est, une rue ?

Mais non, je ne plaisante pas, et je fais bien allusion à ces voies plus ou moins praticables aux piétons et dans lesquelles chemine à ses risques et périls ce bipède surtaxé que l'on catalogue administrativement sous le double titre de contribuable et d'électeur.

La belle histoire ! dites-vous ; une rue ? mais c'est un endroit où l'on passe !

— Un pont alors ?

— Non ; un endroit entre des maisons.

— Une cour, sans doute ?

— Pas le moins du monde ! ce n'est pas à l'usage d'un ou plusieurs locataires mais chacun peut y circuler.

— C'est un passage ?

— Non plus ; c'est beaucoup plus large.

— Une place ?

— Allez donc chez Belzébuth, c'est peut-être son jour de réception !... Une rue, c'est... ma foi, c'est une rue, voilà tout !...

Vous voyez bien que vous ne trouvez pas de réponse exacte. Eh bien, je vais vous le dire ce que c'est une rue, c'est rien du tout !

Et je vais vous le prouver.

Ce n'est premièrement pas une route, ni même un chemin ; ces deux vocables étant réservés à la désignation des voies reliant les cités, villages ou agglomérations quelconques.

Pour la même raison ce n'est pas non plus un sentier ; c'est tout au plus une sentine quand il s'agit de certaines rues d'un parfum et d'un aspect qui déshonorent notre bonne ville de Montréal.

Dans le langage imagé cela peut s'appeler une "artère", mais il n'est pas encore d'usage courant de dire qu'on change d'artère quand on déménage pour une autre rue.

Une rue, c'est évidemment un endroit où l'on passe et même où l'on trépasse quand on a la malchance de se faire écraser, mais c'est extrêmement vague comme définition. Cela ne dit nullement de quoi c'est fait.

Est-ce avec des maisons ? Certainement non ; pourtant, s'il n'y a pas de maisons, cela devient un chemin. Est-ce parce qu'il y a des trottoirs ? Tout d'abord, le trottoir n'est pas la rue et il y a des rues sans trottoirs.

Est-ce la nature de son pavage qui en fait la qualité ? Qu'il soit de ciment, d'asphalte ou de trognons de légumes, ce sont des choses qu'on trouve même en dehors des villes, par conséquent là où il n'y a pas de rues. Alors, que reste-t-il pour lui valoir son grade si toutefois c'en est un ?

Rien.

Ne me dites pas : c'est un chemin qu'on appelle autrement parce qu'il est situé dans une ville, ou je vous demanderai, sans que vous puissiez encore me répondre, quelle est la cause ou le bien-fondé de cette préférence envers une voie de communication, donc injuste envers toutes les autres.

Une méthode ancienne — et dont je ne garantis pas la valeur scientifique — prétendait que, pour faire un canon, on prenait un trou et l'on mettait du bronze autour. Or, de deux choses l'une ; pour bâtir une ville on s'est inspiré du même système, on a pris du vide et l'on a bâti des maisons de chaque côté, ou bien on a bâti des maisons et il est resté du vide. Dans les deux cas, le vide est une chose qui s'appelle "rien", je ne sors pas de là.

Autre chose ; cette fameuse rue a-t-elle de l'épaisseur ou, si vous voulez, de la hauteur ? Cette fois encore, de deux choses l'une : ou bien elle n'existe qu'en surface seulement, et alors quand vous vous promenez au dehors, vos pieds seuls prennent contact avec la rue. Vous-même, vous êtes ailleurs ; où ?

Si, en la circonstance, vous êtes également dans la rue, jusqu'à quelle hauteur monte celle-ci ? Jusqu'à celle des étages, probablement ? Alors, selon l'importance des édifices, la rue varie de hauteur dans son parcours ; vous êtes dedans ici mais en dehors plus loin, et c'est un "distinguo" qui prendra de l'importance quand tout le monde aura des



ails aux omoplates, c'est-à-dire son petit avion de modèle réduit pour sortir.

Nous voici donc dans une singulière impasse. Le nom de rue n'a pas de raisons valables pour justifier son existence et la rue elle-même est faite de rien du tout.

Les Publications Poirier, Bessette & Cie, Limitée

MEMBRES DE L'A. B. C.

975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL, CAN.

Tél.: LANCaster 5819 — 6002

Entered as the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under the Act of March 1879

A B O N N E M E N T

CANADA		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 5 h. 30 p. m.

Le samedi, 9 h. a. m. à midi et demi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant leur expédition.

Oh, parfaitement ! c'est une chimère, un mythe, une fiction, quelque chose comme un fantôme doué d'élasticité puisque sa longueur dépend du nombre des maisons et sa largeur de leur espacement en vis-à-vis. Sa hauteur au-dessus du sol, on vient de le voir est impossible à fixer, quant à son épaisseur de dessous, je défie bien le plus pointilleux géomètre d'en donner la dimension.

L'égoût ne peut pas être confondu avec elle puisqu'il est en dessous ; pour la même raison il est impossible de la personnifier dans les conduites de gaz et d'eau ni même dans le pavé que l'on foule puisqu'on dit le pavé "de" la rue. Ce n'est donc pas la rue elle-même, pas plus que les souliers d'un citoyen ne font la personnalité de cet échantillon de l'espèce humaine.

Au fait, la rue est-elle bien, comme le pourrait dire un poète (?) réaliste :

L'endroit où l'on circule,

A pied, en véhicule ;

Lieu dans lequel on marche

Et sur lequel on crache...

N'est-ce pas, au contraire, la population elle-même ? Quand, pour une cause quelconque les gens sont affairés ou sous le coup d'une surprise, on dit que la rue est en émoi. Ce ne sont pourtant pas, j'imagine, les maisons qui s'agitent ou les pavés qui vont aux nouvelles ?

Un vieil auteur dont le nom est aujourd'hui perdu dans la nuit des temps prétendait que la rue était de la famille des ruisseaux ; il expliquait cette parenté en disant que c'est la femme du rû, lequel est, on le sait, pas autre chose qu'un petit ruisseau. C'est peut-être en souvenir de cette origine que l'on conserve, à notre époque encore, en bordure des trottoirs, des petits ruisseaux dans lesquels pataugent avec amour et délectation les jeunes moutards qui n'ont pas le moyen d'aller aux bains de mer ou même simplement de faire du canotage sur une vraie rivière.

A vrai dire, personne n'a jamais pu, ni même essayé, de faire l'exacte définition de la rue ; ce mot, dans la conversation signifie toujours une difficulté que l'on tourne instinctivement à cause de l'habitude. Ainsi, quand pour une fête quelconque les gens décident de décorer les rues, c'est aux maisons qu'ils mettent des drapeaux, des guirlandes et autres ornements. On aurait tort d'en déduire que la rue est allée se percher aux fenêtres des immeubles.

Pourtant, elle a son individualité bien à elle comme un personnage d'importance ou le premier pèdézouille venu ; on dit de certaines rues qu'elles sont respectables et d'autres qu'elles sont mal fréquentées ; les unes ont bonne mine et les autres des allures de coupe-gorge. Il en est de riches et de pauvres, des bruyantes et des silencieuses, des petites et des grandes, des droites et des tortueuses ainsi que des propres et des autres.

Nous en avons beaucoup "d'autres" à Montréal.

Bien qu'une rue ne soit pas une boîte, ça s'ouvre et ça se ferme tout de même. Quelques-unes, comme les anciens "rûs", vont toujours dans la même direction, ce qui tend à rappeler une fois de plus leur origine ; d'autres, cependant, sont à double sens, comme une mauvaise plaisanterie, et c'est bien l'avis des automobilistes quand il leur arrive de se tamponner sur ces rues-là.

Voilà bien des qualités et des défauts à leur actif ; on en pourrait certainement trouver d'autres encore, mais quoi que l'on fasse ou l'on dise, il serait impossible de donner à la rue son existence personnelle, c'est-à-dire de prouver qu'elle est faite de quelque chose et qu'elle a des dimensions alors qu'elle n'est rien, mais absolument rien du tout.

Et la preuve, c'est qu'elle sert à désigner une classe de filles qui poussent dans certaines rues comme la mauvaise herbe dans les champs.

Est-ce que ce ne sont pas des filles de rien ?

J. de Vermeuil

LE LENDEMAIN LES
RETROUVA À LA
MÊME PLACE DEVANT
LE "MARCHAND
D'ESCLAVES."



ILLUSTRATIONS
DE LUCE

Nouvelle Lune

Par

Arnaud de Laporte

MARIÉS du matin, ils partaient en voyage de noce, leurs âmes d'artistes désireuses de créer de l'originalité au cours de leur randonnée amoureuse.

— Ne croyez-vous pas, Lucienne, avait déclaré Paul à sa femme, qu'il soit utile de courir jusqu'au bout du monde ? Je possède une petite maison en forêt de Compiègne ; ce sera, si vous le voulez bien, la première escale de notre croisière.

— Tout ce que vous désirerez sera bien, cher grand, laissons-nous guider par l'inspiration.

Jusqu'à ce jour, ils étaient tous les deux demeurés seuls dans la vie, sans souci de l'avenir, uniquement préoccupés de leur propre idéal. Elle, peintre de talent, n'avait jamais rencontré l'occasion ; lui, l'archéologue, pâlisait sur les antiques absorbé par ses savantes recherches, sans songer à trouver une diversion par un sourire de femme.

Leur destinée s'accrocha un après-midi, au musée du Louvre.

Lassé d'avoir flâné de longues heures à travers les galeries assyriennes, Paul se dirigea vers le Pavillon de la peinture afin de reposer ses yeux sur les purs chef-d'œuvre de la Renaissance. Aimablement, il rendit à la "Joconde" son éternel sourire, mais s'arrêta soudain devant une artiste de mise élégante, en train de copier le "Marchand d'Esclaves".

Touchée d'une main experte, la toile était frappante de ressemblance. Comme la jeune femme se retournait, mécontente, les sourcils froncés, vers

l'intrus, ce dernier la salua en ébauchant à son adresse un compliment sincère :

— Vraiment, mon tableau a don de vous plaire ? lui dit-elle en éclatant de rire.

Le lendemain les retrouva à la même place, devant le "Marchand d'esclaves", qui ce jour-là n'avança guère, car ils ébauchèrent la préface de leur roman d'amour.

Ils s'y lancèrent à corps perdu, s'étant choisi librement.

Ces deux âmes qui s'étaient comprises au hasard d'une rencontre, s'éprirent l'une de l'autre avec une fougueuse sincérité. Toutes les deux ayant souffert d'une trop longue attente cherchaient une compensation au temps écoulé.

Chacun d'eux avait passé la prime jeunesse : lui frisait la quarantaine, elle dépassait la trentaine, époque de la vie où les cœurs restés solitaires

s'abordent pour s'associer en toute connaissance avec le loisir de la réflexion.

... Ce matin, obéissant à la loi inéluctable, ils s'étaient mariés, assistés de deux témoins. Personne d'autre ne s'était aperçu du don réciproque de ces deux êtres, sous la caresse d'un chaud soleil d'été.

— Vous ne regrettez rien, Lucienne ? lui avait demandé Paul à la sortie de l'église.

— Non, mon cher grand, et vous ?

Longuement ils s'étaient dévisagés, avec un joli sourire, comme s'ils s'apercevaient pour la première fois.

L'après-midi ils étaient retournés au Louvre, et longuement s'étaient attardés devant le "Marchand d'esclaves", l'âme débordante de souvenirs. Certes, sans la présence de ce traitant superbe, mollement étendu sur son fauteuil de velours bleu, seraient-ils encore des errants dans la vie à la recherche du refuge qui aujourd'hui abritait leurs cœurs ? A cette fin de journée la réalité leur souriait à travers les rayons du soleil couchant.

Conduite par Paul, l'auto roulait à une allure très modérée ; n'avaient-ils pas tout l'avenir devant eux, la route grande ouverte de leur amour qui les retenait étroitement unis, pleinement heureux dans la réalisation de leur idéal ?

Un nuage passa soudain entre eux comme une ombre. Ils feraient un excellent ménage ; mais après leurs belles années, la vieillesse les attendrait inexorable dans leur solitude, sans un sourire d'enfant pour égayer leur mélancolie à la fin de cette longue journée dont ils savouraient à l'instant l'après-midi. Bientôt viendrait le crépuscule, et enfin la nuit froide, obscurité des ans écoulés, côte à côte, sans but précis qui apporte les frissons glacés avec les cheveux blancs.

Ensemble ils secouèrent spontanément les épaules, afin de chasser cette appréhension soudaine,

préoccupés de savourer le délice de l'heure présente. Le lendemain ? Ils avaient le temps d'y songer.

Paul venait de franchir les dernières maisons de Senlis, charmante cité avec sa grande avenue plantée d'arbres aux feuilles déjà fanées par les rigueurs de l'été.

— Ne trouvez-vous pas reposant ce coin de province ? Vrai refuge d'amoureux. C'est un nid d'oiseaux au sein des bois, fit Lucienne.

— Ce n'est en effet qu'un nid bien modeste, dont je vous fais l'offrande, répondit Paul. Peut-être vous y ennuierez-vous ?

— Jamais à vos côtés, mon cher mari. Réchauffé par votre cœur, tout m'y semblera beau.

Après Verberie, ils entrèrent en pleine forêt ; la circulation assez mouvementée à cet endroit, obligea l'archéologue à redescendre sur terre pour s'occuper sérieusement de son volant.

A la sortie de Compiègne, ils quittèrent la route de Soissons pour s'engager dans des allées plus solitaires.

Paul arrêta alors son auto, afin de faire admirer à sa compagne le panorama de la forêt qui semblait se recueillir, les yeux clos dans son premier sommeil.

— Remarquez les tons du feuillage : quelle variété dans les détails ! s'écria la jeune femme, transportée d'admiration devant le tableau étalé devant elle.

Les branches s'entre-croisaient, étendant la voûte protectrice de leurs rameaux avides de dissimuler le couple si heureux aux regards indiscrets.

— Paul, s'écria soudain Lucienne, demeurons ici à attendre la nuit ; voyez la lune s'élève resplendissante, goûtons la féerie de ce sous-bois transpercé par sa blafarde clarté. Un vrai décor d'Opéra-Comique ! Le chêne des fées de Cendrillon !

— Malheureusement ces charmantes personnes brillent par leur absence ; souvent j'ai soupiré après

l'inanité de leurs jolies légendes ! répondit le mari à voix basse.

— Chut, laissez-nous écouter les confidences de la forêt. Il nous manque les accents d'un violoncelle égrenant le "Clair de lune" de Werther.

Enchantée, la jolie femme en fredonna les premières mesures, tandis qu'il la tenait tout contre lui, suspendue à ses lèvres.

Lentement il remit sa voiture en marche, glissant sous la voûte touffue des feuilles, paraissant défilé aux accents d'une marche nuptiale.

Soudain la voix de Lucienne s'arrêta brusquement, une autre couvrait la sienne. C'était une plainte douloureuse qui s'élevait lugubre, dans le silence de la nuit.

Tous les deux prêtèrent l'oreille : le doute n'était plus possible, quelqu'un appelait au secours. Ils stoppèrent afin de mieux écouter ; une femme poussait un long cri d'agonie.

— Il faut lui porter secours, murmura Paul le cœur serré. Dire que quelqu'un se meurt au milieu de cet épanouissement d'idéal ! Le bonheur ne peut-il donc exister sans se voiler d'un crêpe de douleur.

A quelque distance ils se trouvèrent en face d'une maison de garde-barrière. Les appels se faisaient plus pressants.

Sans hésiter les deux époux sautèrent sur le sol et Lucienne la première pénétra dans cet intérieur assez bien tenu.

Une femme se tordait sur son lit, en proie à une atroce souffrance. Dévorée par une fièvre violente, elle jeta vers les nouveaux venus un regard suppliant.

— Pitié ! murmura la malheureuse, les mains jointes, sauvez ma petite !

L'artiste rétablit un peu d'ordre sur la couche de la mourante, lui bassina les tempes avec de l'eau fraîche. Voyant les souffrances de la pauvre mère se faire plus aiguës, (Lire la suite page 40)



"ET JE NE L'AVAIS JAMAIS ESPÉRÉE AUSSI BELLE !", LUI RÉPONDIT SA FEMME DANS UN LONG BAISER.



QUELQUES MOIS APRÈS, TROIS COUPLES PARFAITEMENT UNIS SORTAIENT D'UNE PETITE ÉGLISE DE PARIS.

La jeune fille au Manteau Vert

UNE maison de cinq étages, rue Durantin.
 Dans l'étroite et profonde cage d'escalier, la concierge, nez en l'air, s'évertue à crier :
 — M'sieur Maurice, M'sieur Maurice...
 Le palier du second étage. Trois portes.
 La première porte s'entr'ouvre, une tête savonnée s'aventure :
 — Eh bien quoi, on m'appelle ?
 La deuxième porte s'entr'ouvre. Une tête émerge, elle aussi savonnée.
 — C'est Maurice qu'on a crié ?
 La troisième porte s'entr'ouvre. Une tête également savonnée paraît :
 — Que me veut-on ?
 La concierge paraît :
 — Excusez-moi, messieurs, dit-elle. Il ne s'agit

pas de vous. J'appelle le plombier-zingueur qui répare mes gouttières. Lui aussi se nomme Maurice.
 Le premier dit :
 — Bien...
 Le second :
 — Tant mieux.
 Le troisième :
 — On n'est jamais tranquille.
 La concierge disparaît dans l'escalier et continue de crier :
 — M'sieur Maurice... M'sieur Maurice...
 Le premier jeune homme dit au second :
 — Vous vous appelez Maurice ?
 Le second répondit :
 — Oui.
 Le premier jeune homme dit au troisième :

— Et vous aussi ?
 Le troisième répondit :
 — Moi également.
 Les trois hommes, pris d'une soudaine sympathie, s'approchèrent au centre du palier. C'étaient trois forts gaillards, simples, gouailleurs, primesautiers.
 Le premier :
 — Ah ça par exemple.
 Le second :
 — C'est tout à fait drôle.
 Le troisième :
 — Quelle coïncidence.
 Le premier :
 — Je me présente, Maurice Durand.
 Le second :
 — Maurice Dubois.



Par Dupont de Tervagne

ILLUSTRATION DE PHOEBE

Le troisième :

—Maurice Dupont.

Le premier :

—Je suis magasinier chez Potin

Le second :

—Moi, j'suis commis au P. T. T.

Le troisième :

—Et moi contrôleur au Nord-Sud.

Sur ce, la concierge apporta une lettre dont elle lut l'enveloppe.

—C'est pour Monsieur Maurice, 7, rue Durantin. Il y a trois Maurice ici. A qui dois-je remettre cette lettre?

Le premier :

—Je propose que le plus âgé d'entre nous l'ouvre et la lise à haute voix.

Le second dit :

—22 ans.

Le troisième :

—23 ans.

Le premier :

—Et moi 24. C'est pour moi.

La concierge, remettant la lettre, lui dit :

—Arrangez-vous.

Et elle se retira.

Le premier lut à haute voix :

—Cher Monsieur. Vous étiez situé devant moi, hier soir, au Casino de Paris. Je tiens à vous dire que vous m'êtes infiniment sympathique. Aussi, j'ai tout fait pour attirer vos regards, mais vous étiez tellement absorbé par le spectacle que rien n'y fit. Si j'ai l'air de savoir qui vous êtes, ne vous étonnez pas... Je portais un manteau vert tendre. Je vous ai tout simplement suivi hier soir, je vous ai vu rentrer au 7 rue Durantin et vous ai entendu crier à la concierge: "C'est Monsieur Maurice". Si cela vous intéresse de savoir qui je suis, écrivez-moi un mot, 11, rue de Turbigo. Sympathiquement. Louise.

Le deuxième s'exclama :

—C'est très curieux. J'étais hier au Casino de Paris et j'ai remarqué une jeune fille au manteau vert. Cette lettre est pour moi.

Le troisième reprit :

—Pardon. Je suis également allé hier au Casino de Paris et ma vis-à-vis était en manteau vert.

Le premier dit à son tour :

—Excusez-moi, mes amis, mais je dois vous dire que j'étais, moi aussi, hier soir au Casino de Paris et qu'il serait possible qu'une demoiselle se nommant Louise et portant un manteau vert, fut située derrière moi. Alors ?

Le deuxième reprit :

—Qu'allons-nous faire ?

Le troisième hasarda :

—Ce serait idiot de nous battre pour une femme que nous ne connaissons pas.

Le premier opina :

—Evidemment.

Le troisième proposa :

—Je propose donc que chacun d'entre nous écrive une lettre, 11, rue de Turbigo. La récompense sera ainsi à celui qui aura été le plus persuasif.

Le deuxième acquiesça :

—Entendu. Au travail.

Le premier dit aux deux autres :

—Bonne chance.

Le troisième, fort de lui-même, répondit :

—Bonne chance.

Et chacun regagna sa chambre pour écrire 11, rue de Turbigo.

Maurice Durant eut le premier terminé. Il descendit en toute hâte et, au moment de glisser sa lettre dans la boîte postale de la rue Durantin, il se dit :

—Si je la portais moi-même, elle serait peut-être lue la première.

Et il gagna 11, rue de Turbigo.

Une minute après, Maurice Dubois voulut lui aussi glisser sa lettre rue Durantin, quand il se ravisa :

—Je la porterai moi-même. Ça me fera une chance de plus.

Et il se dirigea vers la rue de Turbigo. Quant à Maurice Dupont, qui le suivait de très près, il se ressaisit, lui aussi, au moment d'introduire sa lettre et il se dit :

—Si j'allais jusqu'au 11, rue de Turbigo, ma lettre arriverait peut-être la première.

Et il se dirigea vers la rue de Turbigo, tout fier de son stratagème. Tous les trois arrivèrent ensemble devant le numéro 11. Durant ayant été retenu quelques instants devant un passage clouté, Dubois ayant dû secourir en chemin une femme épileptique.

Maurice Durant dit le premier :

—Nous sommes des tricheurs.

Dubois continua :

—Chacun de nous a voulu devancer les deux autres, nous avons mal agi.

Dupont décida :

—Soyons désormais sérieux et loyaux. Topez-là.

Les trois hommes se turent les mains en disant :

—C'est topé.

Maurice Durant remit les trois lettres à la concierge et il gagna la maison Potin. Dubois, lui, gagna son bureau de Poste et Dupont son métro, 11, rue de Turbigo. Midi, Louise en rentrant de la rue de la Paix où elle était mannequin, se vit remettre trois lettres par la concierge.

—Trois lettres, se dit-elle, mais je n'en attendais qu'une...

Elle les dévora néanmoins toutes les trois, saisit tout de suite la situation des trois Maurice, mais comme les trois lettres l'enchantèrent également, elle ne put choisir un des trois. L'aventure lui souriait fort et elle se dit avec malice (je dis avec malice, parce que c'était une vraie fille de Paris) :

—J'ai deux amies qui se nomment également Louise, une aux Galeries Lafayette, l'autre dactylo. Avec moi, cela fait trois Louise. Nous tirerons à la courte paille et chacun écrira à celui que le sort lui désignera.

Les trois Louise, qui étaient toutes trois jolies à rendre la lumière à un aveugle, tirèrent à la courte paille.

Durant échut à la première, Dubois à la seconde, Dupont à la dernière.

Le lendemain, au palier des trois Maurice, la concierge remit à chacun une lettre, Maurice Durant dans le secret de sa chambre se dit :

—Je m'y attendais ; je suis l'élu.

Dubois bavait de plaisir.

—Je savais bien que je l'emporterais.

Dupont se dit :

—C'était à prévoir. Le manteau vert tendre est à moi...

Chacun, sans en rien dire aux autres, fixa un rendez-vous à Louise. Au jour fixé, Durant promena sa Louise au Bois de Boulogne, Dubois emmena la sienne dans un café de Montparnasse, Dupont conduisit la sienne dans un petit cinéma du quartier, au "Cocorico."

La Louise de Durant dit à son ami :

—Tu me plais. Je sens que je n'aimerai jamais que toi. Tiens, voilà ma photo.

La Louise de Dubois lui dit :

—Plutôt mourir que de t'être infidèle. Prends ma photo, chéri... C'est un peu de moi qui sera toujours sur son cœur.

Celle de Dupont lui avait dit :

—Mon chéri, tu peux être sûr de moi comme de toi-même. Si ma photo peut te faire plaisir, en voilà une.

Ce soir-là, chaque Maurice rentra dans sa chambre respective, et, le cœur parfumé de bonheur, s'y enferma.

Dès ce moment-là, les trois Maurice ne se parlèrent plus. Aucun ne voulait faire de la peine aux deux autres.

Un matin, tous les trois sortirent de leur chambre au même instant. Ils se regardèrent, ahuris.

Durant rompit le silence, le premier :

—Eh bien, quelle nouvelle ?

Dubois risqua :

—Et Louise ?

Dupont continua :

—Qui l'a conquise ?

Durant hasarda, très embarrassé :

—Mes amis, excusez-moi, si je vous fais de la peine... mais c'est moi qui suis sorti avec Louise.

Dubois dit à Durant :

—Mon cher, j'espère que tu ne m'en voudras pas, mais depuis huit jours je sors chaque soir avec Louise.

Dupont ajouta :

—Ce que vous dites est déjà très fort. Mais ce que j'ai à vous dire est encore plus fort. Louise est ma fiancée.

Durant voulut rire.

—Vous vous moquez de moi, Louise m'a juré un amour éternel.

Dubois insistait :

—Qu'à cela ne tienne, elle m'a juré une fidélité à toute épreuve.

Dupont, comprenant de moins en moins :

—Et à moi aussi.

Durant interrogea :

—Alors ?

Dubois opina :

—Vous êtes roulés...

Dupont réciproqua :

—Toi aussi.

Dubois se fâcha :

—Mes amis, vous allez apprendre qu'on ne se moque pas de moi sur ce ton-là. Il retroussa ses manches. Les deux autres l'imitèrent.

Puis Durant eut un éclair :

—Ne faisons pas de bêtises. Pourquoi nous battre ? Personne ici n'est roulé. La preuve ? Voici la photo de ma Louise. Est-ce la vôtre ?

Dubois sortit la sienne de son portefeuille et dit :

—Voici la mienne qui, ma foi, ne ressemble pas à la tienne.

Dupont fit de même :

—Et la mienne qui n'a rien à voir avec les vôtres.

(Lire la suite page 41)

Allons-nous vers la fin des races ?



CETTE PLUS OU MOINS JOLIE FEMME EST EN RÉALITÉ UN PRISONNIER DE SING-SING QUI JOUE UN RÔLE DANS UNE PIÈCE THÉÂTRALE REPRÉSENTÉE DANS UNE SALLE DE LA CÉLÈBRE PRISON.

LE DOCTEUR PINEL FUT LE PREMIER À FAIRE ENLEVER LES DIVERS HARNAIS AVEC LESQUELS ON IMMOBILISAIT LES FOUS À LA SALPÊTRIÈRE.

Nous faisons grand cas de la civilisation ; nous en parlons à tout propos... et quelquefois même hors de propos, car plusieurs peuples prétendent en avoir le monopole. En réalité, nous nous servons beaucoup du mot qui fait toujours son petit effet dans un discours ou bien une proclamation, mais nous connaissons peut-être moins la chose elle-même.

Ah ! sans doute, le modernisme a fait des merveilles dans certains pays ; on y possède mille choses encore ignorées des tribus africaines ou autres encore à l'état primitif ou presque ; il y a, par exemple, des monuments splendides, des laboratoires perfectionnés, des vêtements luxueux et trente-six manières de se "doper" ainsi que de jouer des tours de canaille à son prochain.

C'est évidemment quelque chose.

Eh bien, au risque de faire hurler tous les petits raffinés grelottants, avec ou sans monocle, et sucurs de bout de canne qui marchent à petits pas avec des effets de torse qu'ils croient irrésistibles ; au risque également de jeter la stupeur dans le clan des philanthropes à la manqué et celui des borgnes d'esprit ne voyant qu'un seul côté des grandes choses, je dis, affirme et maintiens que nous sommes bel et bien en train de ficher un peu partout, la civilisation dans les patates parce que nous soutenons l'espèce humaine à la manière de la corde qui soutient le pendu.

Et j'entends par "espèce humaine" celle qui mérite ce titre et non le ramassis de crétins, de crapulards, de malfaisants, de goinfres ou d'inachevés, bref, d'inhumains qui pousse comme la mauvaise herbe et saligote la belle œuvre de la création. Et, Seigneur ! il y en a, de ce ramassis-là !

Il y en a trop.

C'est justement ça qui met la civilisation en péril avec les conséquences fatales de ramener, tout doucement mais infailliblement, la population terrestre à l'état de crétinisme induré et d'avarie permanente.

Ce fâcheux état de choses ne se manifeste heureusement pas encore partout à l'heure présente, c'est-à-dire à notre époque ; il semble que ce soit dans les pays les plus vieux comme histoire que le mal agisse le plus activement.

Ce mal est de deux sortes : l'indulgence incompréhensible dont on fait preuve de plus en plus pour

les criminels et l'insouciance avec laquelle on laisse une multitude de fous participer à la vie commune.

Je ne suis pas le seul à dénoncer ce gâchis. Il y a quelque temps, un américain plein de bon sens, le Dr. George Barton Cutten, président de l'Université Colgate, a été plus énergique dans sa précision. "C'est, dit-il, les philanthropes et les hommes de science médicale qui sont les plus grands pêcheurs au monde, car ils ont fait tout le possible pour conserver le déchet humain."

Je ne suis pourtant pas tout à fait de son avis ; j'estime qu'il est indéniable que les philanthropes font du bien à des gens qui le méritent et que les médecins sauvent la vie de bien des braves gens ; si quelques canailles en profitent également, on serait mal venu de le leur reprocher. Ce qui est blâmable, en la circonstance, c'est le courant d'idées en vertu duquel on assimile une crapule à un honnête homme quand il s'agit de lui recoller une patte ou de la retirer du pétrin.

Dites, si vous voulez, que je suis dur, impitoyable et même féroce par dessus le marché, cela me laisse froid comme un glaçon du pôle nord et ne m'empêchera pas de croire qu'un honnête homme vaut mieux qu'une canaille et qu'il a de meilleurs droits à la sollicitude de son prochain.

Or, que voyons-nous un peu partout, aujourd'hui ?

Des multitudes d'honnêtes gens qui, tous les jours, tirent le diable par la queue avec une persistance et une énergie dignes d'une meilleure cause ; précisément parce qu'elle les sait honnêtes, la société les traite sans ménagements ; elles les abrutit de règlements et les écrase de taxes. Ils ne peuvent pas s'en plaindre parce qu'ils n'ont qu'un seul droit bien reconnu : celui de crever de faim et, quand ça leur arrive, madame la société s'en moque comme de l'an quarante. Elle en a vu bien d'autres !

Lorsqu'un de ces souffre-tout, fatigué d'être honnête, se décide à changer de méthode et s'encanaille, oh ! alors, la bienveillante attention des grands manitous humains commence à se fixer sur lui.

Naturellement, s'il fait de trop grosses blagues, on le fourre en prison mais, à notre époque de bedaines en détresse, cela peut s'assimiler à une récompense. C'est tout au moins une certitude, celle de ne plus crever de faim.



Il est sans doute encore, dans quelques pays, des prisons que l'on confondrait difficilement avec le paradis terrestre, mais il y en a d'autres où, certainement, les pensionnaires coulent les plus heureux jours de l'existence qu'ils aient jamais connus.

A New-York, la nouvelle prison des femmes, construite au coût de deux millions de dollars, est une illustration de ce que je viens de dire. Elle a des cellules individuelles qui méritent presque le nom de chambrettes de luxe avec leurs lits très confortables, leurs planchers et murs bien propres et le service permanent d'eau chaude et froide. Pas de barreaux aux fenêtres, bien entendu. Bonne nourriture, bon sommeil et pas de loyer à payer, c'est un genre d'idéal comme un autre.

A Sing-Sing, la fameuse prison des hommes, la sollicitude envers les prisonniers est tout aussi touchante ; le gredin qui se sent du vague à l'âme peut s'y livrer à la culture des arts et de la poésie en toute facilité d'action. Il y en a qui se révèlent auteurs dramatiques et écrivent des pièces de théâtre fort goûtées du public, c'est-à-dire de tous les autres chenapans transformés en spectateurs pour la circonstance.

Cela, c'est en plus des jeux habituellement inscrits au programme et des distractions de toute nature offertes à tous ces braves coquins qui rigolent au fond d'eux-mêmes de la sensiblerie bête dont on fait preuve à leur égard. La vie, pour eux, se passe tranquille et douce dans cette retraite sans doute forcée mais pas "forçante".

Hélas ! le bonheur durable n'est pas de ce monde ; un jour on les fiche à la porte sous prétexte qu'ils ont terminé leur imitation de peine, et c'en est fini de la bonne existence sans soucis du lendemain. Alors, que voulez-vous qu'ils fassent, ces braves gens ? Ils préparent un nouveau bon petit coup qui les enrichira peut-être et qui, s'il rate, leur donnera de nouveau les charmes du foyer de Sing-Sing avec ses plaisirs de choix.

Et, pendant ce temps-là, il y a de vraies braves gens qui s'engraissent avec des briques à la sauce caillou et vont au théâtre chaque fois qu'il leur tombe un œil.

Ce n'est tout de même pas avec ce procédé-là, je le crois du moins, qu'il est possible d'empêcher les races, fortes autrefois, de dégringoler un peu plus bas que celles qui vivent encore dans les bois et cheminent dans la vie des gens simples, sommairement vêtues de l'espoir que ça dure longtemps ainsi.

C'est une chose étonnante et devant laquelle s'ébaubiront nos descendants plus tard — si la fin du monde ne vient pas auparavant — que le fonctionnement de la machine sociale en certains pays. On y constate en effet cette anomalie : le citoyen en liberté n'a droit à aucuns ménagements mais, dès qu'il a fait un mauvais coup, la machine sociale s'occupe affectueusement de lui et veille attentivement à ses besoins et à son confort.

Maintenant il y a les fous, demi-fous et quart-de-fous dont une partie est cultivée comme en serre chaude dans des palais spéciaux et l'autre se ballade en liberté parce qu'elle est, paraît-il, inoffensive.

Evidemment, cela ne servirait à pas grand chose de les ficeler comme des paquets de chiffons, et j'approuve le docteur Pinel qui, le premier, en France, fit enlever à la Salpêtrière tous les harnais de répression qu'on leur collait sur le dos, mais il n'en reste pas moins un angoissant problème.

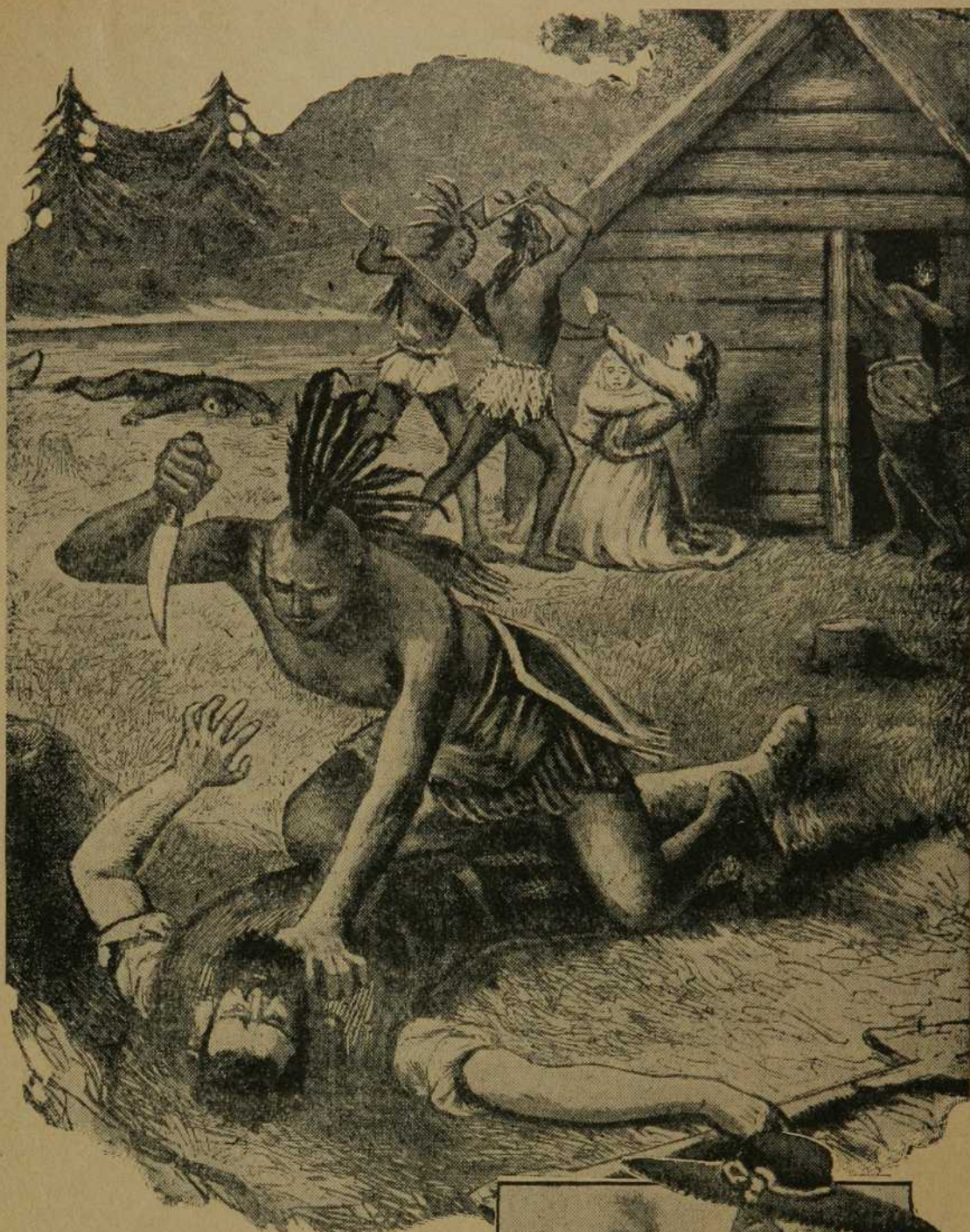
Insoluble, d'ailleurs, dans l'état actuel de la société et celui des mœurs.

La nature, elle, n'y va pas par quatre chemins ; elle met ses déchets à la poubelle et jette ensuite ce contenu au creuset universel ; c'est tout de même une chose que les hommes ne peuvent pas imiter, ou bien il leur faudrait supprimer tous les déchets humains, depuis le simple fou jusqu'au plus grand criminel au lieu de les mettre en conserve dans des établissements de grand luxe.

Il y aurait peut-être un moyen terme consistant à les mettre hors d'état de participer désormais à l'ensemble de la vie mondiale, mais ceci est d'une nature extrêmement délicate et ne peut pas être étudié dans une simple chronique comme celle-ci. D'autre part, il doit certainement y avoir possibilité de moyens de protection de la race saine, la seule qui puisse faire la grandeur d'un peuple ou même simplement son existence normale.

Je crois que cela devrait faire l'objet d'études sérieuses en haut lieu et que de tels moyens de protection seraient plutôt à encourager que le luxe sans cesse augmentant avec lequel on empapillotte les affreux gredins qui trucident les bons bougres de bourgeois ou bien encore volent les petits enfants.

Mais nous sommes à une époque d'un progrès que l'on écrira bien vite "retrogrès", pour peu que cela continue...



RETOURNERONS-NOUS VERS CETTE ÉPOQUE DE SAUVAGERIE OÙ LES HOMMES BLANCS FURENT TANT DE FOIS VICTIMES ? IL PARAÎT QUE L'INFÉRIORITÉ DE CES BLANCS VIS-À-VIS DES SAUVAGES FUT, EN CERTAINS ENDROITS, AUX ANTILLES, PAR EXEMPLE, UNE CONSÉQUENCE DE L'HABITUDE DE CES BLANCS D'ABSORBER DES LIQUEURS FORTES ET DE DÉTRUIRE AINSI LEUR VITALITÉ EN ABRUTISSANT LEUR ESPRIT.



Chronique
Philosophique
par
LOUIS ROLAND



JOLI COUPLE...
COMME ILS
S'HARMONISENT
BIEN !

La Folle Escapade

I

DENIS avait passé l'après-midi à muser sur les quais. Il fait si beau ! Le soleil d'avril invitait à la promenade, à la flânerie. Le jeune homme aimait fouiller les boîtes des bouquinistes et rapporter chez lui quelque gravure, longtemps marchandée pour le plaisir.

Ses moyens lui permettaient cette vie indépendante. Fils d'un gros industriel—les machines-outils. Plantin—il lui arrivait assez souvent d'oublier le chemin des bureaux de l'usine et de s'excuser par un coup de téléphone. Le papa adorait ce rejeton unique et soupirait avec indulgence. Bah ! Denis aurait bien le temps quand il serait marié de s'occuper sérieusement des affaires ! Il avait à peine vingt-six ans. Et lui-même, M. Plantin, n'était-il pas solide au poste ?

Menues vécilles que ces absences. Denis n'était ni joueur, ni buveur, ni coureur, et il aurait pourtant pu abuser de la situation. Non, seulement un peu rêveur... Peut-être, même, faisait-il parfois des vers. Ma's alors, tout à fait en cachette. Il n'avait pas un aspect romantique et, seul, un observateur expérimenté aurait pu découvrir, dans ce visage rasé au menton ferme, aux traits réguliers et fort sympathiques, un regard parfois révélateur de l'imagination ardente qui couvait en contraste avec les apparences.

Le crépuscule tombait comme il déboucha près du pont Saint-Michel. Les devantures commençaient à s'illuminer. Des étudiants descendaient en bande bruyante, et discutaient avec de grands gestes. Denis pensa à son camarade Larboust :

"Si je montais lui serrer la main ? Il doit être chez lui à cette heure."

Il prit la rue de la Bûcherie et s'arrêta devant un étroit couloir. En route pour une ascension jusqu'au sixième étage !

Théophile Larboust n'était pas étudiant, c'est-à-dire qu'il ne l'était plus. Denis l'avait connu au collège où Larboust avait régulièrement, chaque année, raflé tous les prix. L'élève par excellence. Denis avait fait ses classes, parallèlement, en copiant scrupuleusement ses devoirs sur ceux de son camarade.

Larboust avait continué ses études et présentement remplissait les fonctions de clerc dans une étude de notaire. Ses parents, braves paysans, qui s'étaient sacrifiés pour faire un monsieur de Théophile, étaient très satisfaits dans le fond de leur campagne. Ledit Théophile, d'un tempérament très soumis, n'eût voulu, pour rien au monde, les contrarier et menait une vie végétative qui remplissait

Denis Plantin d'étonnement. Les relations des deux anciens camarades d'études étaient restées cordiales. De temps à autre, Denis invitait Théophile à une journée en sa compagnie et le clerc de notaire amassait des souvenirs de bonne chère et de vie luxueuse pour de longues semaines. Mais nulle envie chez lui, nulle rancœur. Il avait fini par aimer son existence ratatinée de célibataire sans horizon.

Arrivé sur le palier du sixième étage, Denis souffla un instant et frappa à la porte de la mansarde. Une voix cavernueuse—qu'il reconnut pour celle de Théophile—surgit: "Entrez!"

La pièce n'était pas grande, mais d'une propreté et d'un ordre mêt-culeux. Tous les matins avant de partir, Théophile faisait son ménage, enlevant jusqu'au moindre grain de poussière, et emportait sa clef, ayant horreur de la présence d'un étranger ou d'une étrangère chez lui, lorsqu'il n'était pas là.

—Tiens, c'est toi, Plantin! Quel bon vent t'amène?

—Je passais par là. J'avais envie d'accomplir un acte héroïque. Je me suis imposé l'escalade de ton domicile!

Denis se laissa tomber sur une chaise de paille avec un: "Ouf!" de soulagement et considéra son ami. Théophile avait le visage criblé de taches de son tellement opiniâtres qu'elles résistaient même à l'hiver. Il possédait encore un nez en pied de marmite et une bouche qui paraissait le résultat d'un coup de sabre. Une tignasse rousse, constamment en querelle avec le peigne et la brosse, complétait cet harmonieux ensemble.

D'ordinaire, il riait à la moindre plaisanterie de Plantin. Cette fois, il resta le front plissé, gardant l'expression profondément perplexe que l'arrivant avait tout de suite remarquée. Il ne répondit même pas et se contenta de prendre son nez entre le pouce et l'index, ce qui signifiait chez lui, la réflexion.

Denis s'exclama:

—Ça ne va pas? Tu es vexé?

—Mais non, mon vieux... Seulement, il vient de m'arriver une chose tellement étrange... Je cherche à comprendre!

Il lâcha son nez et prit la cigarette tendue par son ami:

—Oui, une chose tout à fait étrange... répétait-il.

—Conte-moi cette chose, Larboust! Tu ne vois pas que je languis de curiosité?

—Eh bien, voilà! Cela m'est arrivé ce soir, justement! Il y a une demi-heure environ. Je suis bien content de ta visite, mon vieux! Peut-être pourras-tu m'aider à trouver la solution?

—Mais parle, sapristi!... Tu te perds en considérations!

—Laisse-moi le temps d'allumer ma cigarette. Je disais donc que je venais de rentrer de mon travail, comme d'habitude. J'avais m's la clef dans la serrure, ouvert la porte, j'entre... et qu'est-ce que je vois?

—Un canard à trois pattes.

—Un canard à trois pattes? Qu'est-ce que ça veut dire?

—J'ai cherché quelque chose de bien étrange, expliqua Denis d'un air sérieux.

Théophile hocha négativement la tête et articula:

—Non. Un gant. Un gant de femme!

Denis eut un sourire intrigué. En effet, c'était inattendu! Un gant de femme chez Théophile Larboust? Et pourquoi un seul gant?

—Il n'y en avait pas deux? Généralement, les gants vont par paire. Tu es sûr que...

—Oui, oui. Un gant seulement! Un gant très chic en chevreau blanc, immaculé. Et parfumé, je ne te dis que ça!

Il quitta l'escabeau sur lequel il s'était juché et rapporta l'objet qu'il était allé prendre sur une petite étagère de bois blanc au-dessus de son lit étroit:

—Tiens, regarde!...

Denis s'en empara et l'examina. Il le porta à son nez et déclara, non sans estime:

—Il sent joliment bon! La personne à qui appartient ce gant a du goût. Et, à en juger par la qualité du parfum, elle possède une certaine fortune. Tu sais, ça doit coûter au moins cent cinquante francs le flacon!

Théophile roula des yeux ahuris. Il pouvait donc exister des femmes qui dépensent cent cinquante francs pour...

—Oh! il y a des parfums plus chers encore, assura Denis. Mais là n'est pas la question. Qu'est-ce que ce gant fait chez toi?

—Voilà près de trois quarts d'heure que je me le demande!

—Où était-il, exactement?

—Là... par terre... à côté de ta chaise!

Instinctivement, Denis regarda le sol, Théophile soupira:

—Quelqu'un a dû s'introduire chez moi.

Son effarement était sincère. Denis, qui commençait à s'amuser, résolut de le faire grimper à l'arbre:

—Allons donc, fit-il. Tu es cachottier. Avoue que tu as un flirt et que...

—Moi?... Moi?... beugla Théophile dont le visage devint écarlate à cette supposition.

Le fait est que le brave garçon ne représentait pas exactement le type de don Juan et sa vie était d'une transparence de verre. Il n'eut pas osé lever les yeux, même sur l'accorte serveuse du petit restaurant où il prenait ses repas.

Denis continua à admirer le gant. Toute petite peinture: du cinq et demi, décréta-t-il. Son imagination se mit en mouvement mais, hélas! un seul coup d'œil vers Théophile lui brisa les ailes. Non, c'était impossible qu'une jeune fille ou une jeune femme eussent pu s'introduire subrepticement chez un bonhomme aussi falot pour... pour quelle raison, au surplus? Pour y perdre un gant?

Une idée lui vint. Il saisit son camarade aux épaules:

—Jure-moi que tu n'as pas bu... Que cette histoire est exacte dans tous ses détails!

—Oh! par exemple! Tu oses douter, Plantin? Tu me connais assez!

Larboust, suffoqué d'indignation, n'en dit pas davantage. Il tourna le dos et, pour se donner une contenance, s'en fut hargneusement ouvrir un tiroir

ROMAN COMPLET

par

Christian DÉE

Illustration de Nicolet

dans lequel il prit la vieille serviette de cuir qui lui servait à transporter ses documents. Il l'ouvrit et poussa un rugissement:

—Viens voir, Plantin. Voilà l'autre!

Denis se précipita pour constater. Effectivement, le gant qui manquait, le gauche, était là, au fond de la serviette, passablement fripé comme si on l'avait entassé dessous quelque pesant dossier.

II

La surprise de Denis, sur le moment, égala celle de son camarade. Théophile s'était emparé du deuxième gant, le lissait et venait de le porter à son nez:

—Pas de doute. Il appartient à la même personne!

—Tu as fini de le renifler? On dirait un porc qui cherche des truffes? Donne-moi ça!

Denis lui arracha la trouvaille des mains. Quel sacrilège de laisser une aussi jolie chose entre les pattes de ce garçon prosaïque! Il aurait voulu que Théophile disposât la paire sur un coussin de velours, ou quelque chose d'approchant. Larboust haussa les épaules, toujours grognon:

—Au diable avec ces gants! Qu'est-ce que je vais en faire?

—Mais... Mais tu me les donnes, mon vieux! C'est réglé comme ça! A moins que tu n'aies une raison spéciale de les garder?

—Non, non... D'abord, je n'aime pas cette odeur!

—Espèce de philistin. Tu préfères celle d'un bifteck aux oignons, sans doute!

—Oh! moi, je n'ai jamais été poète. Je n'en ai pas le temps ni les moyens! C'est bon pour les gens riches comme toi, Denis!

Denis allait répliquer que les poètes sont souvent des gens faméliques, au contraire, mais déjà Théophile gémissait:

—J'espérais que tu m'aiderais à déchiffrer cette énigme.

Denis caressa doucement la surface blanche et glacée:

—Ce ne sont pas ceux de la dactylo de ton étude que tu aurais emportés, par hasard?

—Penses-tu!... Mlle Raponneau ne porte que des gants de filotelle. Elle a cinquante ans. Et puis encore, je n'ai pas pris ma serviette, aujourd'hui. Et puis encore, cela n'explique pas pourquoi il y en avait un par terre, près de la chaise!

Théophile se pressa la tête à deux mains pour en faire jaillir l'étincelle inspiratrice. Son imagination n'était pas à l'étiage de celle de son ami. Denis avait les yeux brillants. Il y avait, autour de cette histoire, une atmosphère qui le séduisait:

—Il faudrait, dit-il, te rappeler le dernier endroit où tu es allé avec ta pochette à documents.

—Très facile... Le patron m'a demandé, hier, de me rendre, après dîner, à l'hôtel "Imperator" pour soumettre quelques pièces à signer à un client de province qui repartait par un train de nuit!

—Ah! ah! Une jeune et jolie femme?

—Non. Un gros bonhomme chauve. Je ne crois pas que les gants lui appartiennent.

—Il y a des chances pour que tu ne te trompes pas! Mais... il avait peut-être sa fille avec lui? Je l'imagine d'avance. Grande, élancée, avec des cheveux blonds et...

—Ta, ta, ta!... C'est un vieux célibataire. Il était tout seul.

Denis alluma une nouvelle cigarette:

—Oh! une inspiration!

—Le seul moyen d'en sortir, déclara-t-il, est de me raconter en détail tout ce que tu as fait à partir du moment où tu l'as quitté. Peut-être étais-tu en état de somnambulisme et auras-tu pénétré dans un appartement voisin et...

—Tu m'affoles, Denis! Tu as de ces inventions! En quittant mon client, j'ai pris l'ascenseur qui m'a amené dans le hall. Comme il pleuvait, je m'assis un instant près d'un guéridon. J'ouvris ma serviette et...

—Oh! attends! interrompit l'incorrigible. J'y suis. Une jeune et jolie femme,—car lorsqu'on possède des gants pareils on ne peut être que jeune et jolie, je le maintiendrai jusqu'à la consommation des siècles — une jeune et jolie femme, donc, est venue s'installer non loin de toi au moment où tu vérifiais tes paperasses.

Théophile resta muet, la bouche ouverte. —Et comme ta vertu s'effarouche facilement, poursuivit Denis, tu as tout ramassé en bloc sur le guéridon et tu as pris la fuite.

Théophile eut un papillotement des yeux:

—Tu y étais? bégaya-t-il.

—Non, mais je suppose... J'émetts une hypothèse!

—Tu es épatant, Denis! C'est exactement ce qui s'est passé, sauf pour tes insinuations ridicules. Je me suis hâté de partir parce que la pluie avait cessé.

—En emportant dans ta serviette les deux gants adorables que l'inconnue avait déposés sur le guéridon. Heureusement que tu as négligé son sac à main, sinon, mon pauvre ami...

Théophile ouvrit une bouche large comme un four de boulanger et en fit remonter les coins jusqu'aux oreilles. Il se mit à rire et ce fut un mugissement:

—Ça y est! J'ai compris. En rentrant chez moi, j'ai tout laissé tel que. Ce matin, je me suis levé un peu en retard. Je me suis hâté et, au moment de sortir, j'ai tiré les dossiers, je suis parti au galop...

—Et, acheva Denis pour lui, tu n'as pas remarqué le gant qui venait de tomber près de la chaise. L'autre était resté écrasé dans la serviette, misérable!

Théophile était absolument ravi. Cette histoire, dit-il, lui serait restée sur l'estomac. Tandis que maintenant...

—Oui. Tu pourras savourer ton infâme rata-touille de ce soir. Mais je ne t'en tiendrai pas rigueur. Je te remercie pour les gants!

—Que vas-tu en faire?

—Les rendre à leur propriétaire, voyons!

—Mais tu ne la connais pas!

—Je la trouverai, assura Denis avec superbe. Je t'ai déjà dit que je saurais la reconnaître!

—Ah! oui... Grande, élancée, et puis quoi encore?

— Ça ne te regarde pas. Tu en profiterais pour me disputer cet honneur! lança Denis.

L'autre eut un haut-le-corps à l'idée d'affronter une inconnue, d'avoir à lui expliquer sa soustraction, subir son regard... Ah! non, par exemple! Il frissonna de la tête aux pieds et une mèche rebelle de ses cheveux carotte se dressa sur le haut du crâne.

Denis rentra chez lui en toute hâte. Si son père lui laissait une grande liberté à l'usine, sa mère ne plaisantait jamais sur l'heure des repas. C'était la seule autorité qu'il eût à subir et il s'en accommodait de son mieux.

L'aventure de Larboust l'amusa énormément et il fut d'une humeur charmante à table. Bien entendu, le père ne souffla mot de l'escapade de l'après-midi. Cette affaire restait entre eux. On parla de choses et autres. Quand nous disons "on parla", nous voulons dire qu'on se contenta d'écouter les propos de Mme Plantin auxquels il était de bon ton de répondre avec un petit commentaire, abondant dans son sens, Denis, vers la fin du repas, s'était mis à rêvasser. Il pensait à ce petit paquet enveloppé soigneusement de papier de soie qu'il avait glissé dans la poche intérieure de son veston.

La voix de sa mère le rappela à la réalité :

— Tu viens avec nous, naturellement, Denis!

— Ah! heu... Je ne sais pas, fit-il prudemment.

Le visage sévère se tourna vers lui, ce qui signifiait un mécontentement certain. D'habitude, Mme Plantin parlait en regardant son assiette, ou le lustre, ou encore les tentures de la fenêtre. Elle articula :

— Comment, tu ne sais pas? Il avait été convenu que nous faisons un bridge chez ta tante Adèle!

— Oui, maman, mais cela n'implique pas l'obligation de ma présence! Vous êtes quatre: toi, papa, la tante et l'oncle!

— Tu oublies Marthe. Tu sais que ta cousine t'aime beaucoup et sera enchantée de ta "présence", comme tu dis!

Il y eut une petite pause. Denis échangea avec son père un regard très rapide. M. Plantin laissa comprendre qu'il n'y pouvait rien. Denis étouffa un soupir. Sa cousine? Évidemment! Il y avait longtemps qu'il avait compris. Et tout aussi longtemps qu'il faisait semblant de ne pas comprendre.

Sa tante, Adèle Marloin—qui était la reproduction exacte de Mme Plantin, en un peu plus jeune—avait depuis toujours combiné, avec la mère de Denis, un de ces immuables mariages qui consolident les fortunes, s'ils ne font pas le bonheur des conjoints. Le jeune homme savait qu'il ne dépasserait pas la trentaine sans être "exécuté". Et il entendait profiter des quatre années qui lui restaient à vivre en liberté, du mieux possible.

Non pas que Marthe fût un épouvantail. Elle n'était ni mieux, ni plus mal qu'une autre. Denis la trouvait incolore, falote, sans saveur. Il ne savait exactement ce qu'il lui reprochait, mais elle ne représentait, certes, pas l'idéal que se forgeait son esprit aux tendances romanesques. Peut-être l'eût-il aimée si l'on avait créé une barrière entre eux. Il était ainsi fait que les obstacles le précipitaient vers l'objet à atteindre, et aux

routes bien plates et larges, sa sentimentalité préférait les haies à franchir.

Plus sa mère l'entraînait vers sa cousine, plus il opposait de force d'inertie. Il n'était pas jusqu'à ce nom de Marthe accolé à Marloin qui ne l'agaçât.

"Marthe, ce n'est pas vilain, songeait-il, mais Marthe Marloin, quelle cacophonie. C'est un symbole et un avertissement!"

Toutefois, il était trop avisé pour démontrer ouvertement son antipathie contre le projet maternel et ce soir-là, encore, il sourit en acquiesçant :

— Ma foi, puisque Marthe me réclame...

Dans la voiture, Mme Plantin remarqua sur les genoux de son fils un objet oblong assez volumineux dans la pénombre :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Ça, dit le jeune homme avec suavité, c'est mon saxophone. J'ai

frit une chaise près du comptoir en l'assurant que "dans une petite minute, on serait à lui". Il s'assit, mais la moitié de sa certitude était déjà partie, et il fut sur le point de regretter sa folle démarche. N'allait-il pas se ridiculiser par des questions saugrenues? Mal à l'aise, il se tremoussa.

Et, tout à coup, il tressaillit.

Une jeune fille, devant lui, venait d'essayer un gant de chevreau glacé blanc, peinture cinq et demi, et souriait en disant à la vendeuse :

— Je suis une étourdie. J'ai perdu une paire de gants toute neuve, quelques heures après l'avoir achetée!

Il l'observa avec discrétion. Son rêve concrétisé. Elle était grande, élancée, — pas aussi grande que lui, toutefois, et il en fut ravi—très chic mais avec infiniment de goût.

— Je parie qu'elle a des yeux verts, se dit-il, frémissant.

Elle avait des yeux verts. Et des cheveux blonds. Tout à fait comme

Élégant, aisé, respectueux. Un homme du monde. De son monde, à elle, sûrement!

Elle ne rougit pas, et accepta avec simplicité. Il l'accompagna jusqu'à la rue de Rivoli et même jusque sous la voûte du palais du Louvre, en silence. Son cœur battait un peu vite. Tout à l'heure... Comment accueillerait-elle sa démarche? Bah! les dieux étaient pour lui, puisqu'ils avaient permis qu'il la trouvât si vite.

Elle s'arrêta et inclina légèrement la tête :

— Merci, monsieur...

Elle se dirigea du côté du jardin des Tuileries. A sa surprise ennuyée, elle constata qu'il faisait mine de la suivre. Dommage, elle l'avait jugé autrement!

— Mademoiselle...

— Monsieur!

Elle se retourna, le visage fermé, la parole sèche, prête à congédier cet importun qui exagérait son empressement. Mais le jeune homme souriait et tenait en main un petit paquet dont il avait prestement révélé le contenu.

— Excusez-moi, mademoiselle, d'écrire un tel endroit pour vous restituer ceci qui, vraisemblablement, vous appartient!

Elle eut une exclamation étouffée :

— Mes gants!... Comment savez-vous, monsieur, que...

Lui aussi eut une exclamation. Mais c'était de triomphe :

— Ainsi ce sont bien les vôtres!...

Si vous m'y autorisez, je vous expliquerai en quelques mots l'odyssée de votre bien!

Ils marchèrent côte à côte. Denis parlait avec verve, décrivant dans tous ses détails la surprise de Théophile Larboust, puis ses propres deductions. Elle eut un rire argentin :

— Vous ne vous êtes pas trompé, monsieur. Je me rappelle l'incident de l'"Imperator." J'étais venue demander une amie et, comme on m'avait dit qu'elle m'avait laissé un mot au guichet des renseignements, j'avais déposé mon sac et mes gants sur le guéridon en question, pour le lire. Quand je levai les yeux, mon voisin avait disparu... et mes gants aussi!

Denis expliqua encore comment la chance l'avait favorisé et pourquoi il avait suivi la jeune fille. Il conclut gravement :

— Théophile Larboust est un génie qui s'ignore...

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il a accompli un chef-d'œuvre involontaire!

Elle l'interrogea du regard. Mais, maintenant, les yeux verts ne manifestaient plus d'hostilité. Il répondit :

— Il m'a permis de faire votre connaissance, mademoiselle!

Cette fois elle devint rose, et ne répondit pas. Ils arrivaient devant le grand bassin, et des enfants, tout autour de la pièce d'eau, lançaient des navires en miniature, avec le sérieux de capitaines au long cours. Denis désigna une barque filant droit vers le centre :

— Je suis comme cet esquif. Je voguer vers l'inconnu, vers le rêve.

La barque arriva près du jet d'eau et tourbillonna sur elle-même, une voile affaîcée et trempée.

La jeune fille murmura, riieuse :

— Gare au naufrage, monsieur!

Mais l'esquif, se redressant, repartit d'un autre côté. Denis répondit, du tac au tac :

— Heureux augure, mademoiselle, ne croyez-vous pas?

Elle eut un gracieux mouvement de tête, puis tendit une main aux doigts longs et fuselés :

— Au revoir, monsieur! Il me faut rentrer...



PLUS TARD

*Aller par les chemins, quand on est jeune et belle,
Se grisant à l'envi des parfums et des coeurs;
Respirer, dans le soir, le doux parfum des fleurs;
Se recueillir, comme on le fait à la chapelle;*

*Allumer chaque jour une lampe nouvelle
Pour mieux voir en chemin tous les petits bonheurs;
Ne jamais avoir soif de multiples honneurs
Mais accepter sa part d'une âme humble et fidèle;*

*Et parmi les bijoux que le temps va ternir,
Dans le coffret de cèdre, ami du souvenir,
Mêler le sang des fleurs aux reflets de ces mèches*

*Qui frissonnaient jadis sur un front bien-aimé,
C'est garder pour plus tard le beau rêve, charmé
D'avoir pour s'endormir un lit de roses sèches.*

JEANNE GRISÉ

pensé que cela ferait plaisir à Marthe de l'accompagner au piano!

M. Plantin bénit l'absence de lumière qui lui permettait de faire croire à un accès de toux, au moment où il pouffa. Ce Denis. Irrésistible. Il avait trouvé le moyen d'éviter le tête-à-tête avec sa cousine.

III

Denis était un garçon résolument optimiste. Il croyait beaucoup au hasard et à la chance. Ayant déchiffré à l'intérieur des gants l'adresse d'une grande maison de l'avenue de l'Opéra, il résolut sans tarder de s'y rendre pour demander, sous un prétexte qu'il comptait élaborer en cours de route, quelque renseignement susceptible de le guider vers l'inconnue.

Ces gants étaient neufs. Ils avaient peut-être été achetés le jour même, ou au plus tard la veille, avant que Larboust les eût emportés. Il espérait qu'une vendeuse serait capable de se rappeler.

Il entra. Tout le monde était occupé. Une inspectrice affable lui of-

il l'avait imaginée. Et ce parfum! Comment ne l'avait-il pas reconnu tout de suite, en s'asseyant non loin d'elle.

La jeune fille paya à la caisse et sortit.

Laissant en plan la vendeuse qui se penchait la bouche en cœur, Denis, sans réfléchir, s'élança derrière l'inconnue. A grandes enjambées, il la rattrapa au moment où elle s'apprêtait à traverser la place du Théâtre-Français. Une auto frôla la jeune fille à ras du trottoir, elle poussa un petit cri contenu et se rejeta en arrière.

Il était onze heures du matin. La circulation des voitures s'avérait intense et le malheureux agent de service s'épuisait le souffle en coups de sifflet répétés.

Denis entrevit la situation d'un coup d'oeil. Le moment était propice. Maintenant ou jamais :

— Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous aider à traverser? Ce carrefour est dangereux!

Elle regarda ce jeune homme qui lui avait parlé, le chapeau à la main.

— Vous avez dit au revoir, et non adieu?

Avant de s'éloigner d'un pas rapide et souple, elle répondit avec malice :

— Comment pourrait-on vous échapper ? Vous me retrouveriez toujours. Vous êtes redoutable...

Le lendemain, à la même heure, Denis la rencontra "par hasard" au même endroit.

M. Dugard, banquier, assis dans sa bergère favorite, au salon, fumait lentement un odorant havane. Il réfléchissait. De temps à autre, son regard quittait les volutes bleuâtres qui montaient vers les moulures du plafond, pour se fixer sur sa fille, plongée dans la lecture d'une chronique du talentueux André Billy, dans "La Femme de France".

Le déjeuner était depuis longtemps achevé. Le café avait même été pris, et M. Dugard, à l'encontre de ses habitudes, ne paraissait guère pressé de sortir.

La jeune fille referma son magazine et leva la tête :

— Tu ne vas pas à ton bureau aujourd'hui, papa?

— Mais si... mais si... tout à l'heure!

Elle consulta sa petite montre de platine :

— Mais, c'est qu'il est bientôt trois heures!

D'un petit doigt méticuleux, il détacha la cendre de son cigare et la fit tomber dans une soucoupe. Il donnait l'impression de se faire violence pour dire quelque chose qui lui pesait sur l'esprit et de chercher, par ces menus gestes, à gagner du temps :

— Tu dois sortir également ? demanda-t-il enfin.

— Oui, papa, j'ai rendez-vous avec...

— Avec ton amie Clotilde ?

Il dit cela d'un ton bizarre et, sans attendre de réponse, ajouta :

— Tu sors beaucoup avec elle en ce moment !

— Mais oui, papa... Je... Mais tu m'étonnes ! Pourquoi me dis-tu cela ?

Elle se leva, vint à lui, pour l'entourer câlinement de ses bras.

Il se laissa faire, savourant la caresse de son enfant. Arlette, c'était toute sa vie, depuis la disparition de sa femme. Les lumineux vingt ans d'Arlette étaient le talisman qui le protégeait de la fatigue, de la neurasthénie.

— Cela t'ennuie que je sorte avec Clotilde ?

— Non, laissa-t-il échapper, cela m'ennuie que tu "ne sortes pas" avec elle, justement !

— Je ne comprends pas.

— Où étais-tu dimanche dernier, mon Arlette ?

Saisie par la question à brûle-pourpoint, elle resta immobile. Mais sans fléchir, sans détourner les yeux, elle déclara immédiatement :

— Je ne sais où tu veux en venir, mais je n'étais pas avec elle. Je ne t'ai jamais menti, papa, et je ne vais pas commencer maintenant !

— C'est exact, admit-il. C'est pourquoi j'ai une entière confiance en toi, ma chérie, et te laisse libre de tes mouvements. J'ajoute que dimanche dernier tu m'as dit que tu allais te promener avec des amis, sans spécifier. Seulement, voilà, ma petite fille. On t'a vue et...

— Oh?... Qui ? "on" ?

Elle s'était redressée, une flamme dans ses yeux verts.

Il hocha la tête :

— Aucune importance, ma chérie ! Ne dramatisons pas. Du reste, la personne qui m'a raconté cela n'avait aucune intention de mouchardage. Il paraît que ce jeune homme a l'air

très bien et que... vous paraissiez très contents tous les deux dans cette voiturette sport, sur la route de Deauville !

Arlette, anxieuse, se mordillait les lèvres. Son père reprit la parole, avec la même douceur :

— Il y a longtemps que tu le connais ?

— Depuis avril, papa.

— Avril, mai, juin. Trois mois. Et, tu le vois souvent ?

Arlette avait la gorge un peu contractée. Elle dit, tout d'un trait, le timbre voilé :

— C'est un excellent camarade, papa. Très sport ! Très amusant et en même temps d'une grande délicatesse ! Je suppose que tu me crois ?

— Intégralement, ma chérie ! Mais pourquoi me l'as-tu caché ?

Elle recommença à se mordiller les lèvres. M. Dugard comprit son supplice et, d'un seul coup, ouvrit les bras. Il était temps. Une lame cristalline tremblait au bord des cils.

— Qui est-ce, Arlette ?

— Il s'appelle Denis Plantin.

— Denis Plantin?... Le fils des machines-outils?... Je m'exprime comme un cheval, mais tu me comprends !

Elle retrouva son sourire et, entre deux baisers, confirma :

— Oui, papa. Son père est le propriétaire d'une grosse usine !

Le visage de M. Dugard se rassérêna tout à fait ; le banquier fit entendre un petit rire de satisfaction :

— Héhé ! Pas mal... Pas mal... Il est beau garçon, hein !

Elle redevint la petite fille qu'il adorait en elle et se nicha sur sa vaste épaule.

— Et... tu lui plais, cela va sans dire ?

— Je ne sais pas, papa ! Ce n'est que de la camaraderie, je t'assure ! Il n'y a aucun flirt entre nous !

— Comment ? s'exclama le banquier avec une fausse indignation. Il n'a pas encore remarqué combien tu es jolie ? Mais c'est un malotru, que ce M. Denis Plantin ! Il n'a aucun goût, aucun esprit ! Ah ! les jeunes gens d'aujourd'hui ! De mon temps...

Arlette sentit qu'elle avait gagné la partie. Elle dit avec gaminerie, en consultant à nouveau sa montre :

— Et tu sais, papa... mon rendez-vous est bien avec Clotilde, aujourd'hui ! Si tu veux t'en assurer ?

— Jamais de la vie ! Mais ce jeune homme... Pourquoi ne me le présenterais-tu pas ? Je ne demande pas mieux que lui faire bonne mine, moi !

Elle se jeta à son cou, avec impétuosité :

— Tiens, tu es un amour, petit papa chéri...

IV

Après avoir quitté Clotilde, Arlette prit un taxi qui la mena aux Tuileries. Elle savait que Denis l'y attendait. Tous deux aimaient ce charmant jardin qui avait été témoin de leur première rencontre. La jeune fille était radieuse.

Plus besoin, désormais, d'user de subterfuges, innocents au vrai, pour voir Denis. Leur camaraderie était tendre et pure. Ils ne commettaient nulle mauvaise action, mais elle était contente de l'issue de son entretien avec son père qui lui ouvrait de nouveaux horizons.

La haute silhouette du jeune homme vint à elle. Tout de suite, Arlette annonça :

— Bonne nouvelle, Denis ! Papa m'a dit qu'il serait charmé de faire votre connaissance !

— Comment ? Votre père sait que...

— Oui. Et c'est tellement mieux ainsi !

— Evidemment... murmura-t-il, et il marcha en silence, le regard absent.

Il ne trouvait rien d'autre à dire.

Arlette fut surprise. Elle eût cru à plus d'enthousiasme. Denis avait l'air contrainct. Que se passait-il ? Elle lutta contre le malaise qui la gagnait. Denis qu'elle connaissait rieur, empressé, pétillant, était sombre, décemment ! Était-ce parce que la "bonne nouvelle" ne lui plaisait pas ?

Non, pourtant ! Dès qu'il l'avait rejointe, elle avait cru remarquer son sourire forcé, mais n'y avait point prêté attention :

— Vous êtes préoccupé, Denis ?

Ils arrivèrent près de l'Orangerie. Deux chaises de fer vides leur faisaient signe, côte à côte. Ils s'assirent. Le jeune homme tenta de se débarrasser de la chape de mélancolie qui lui pesait sur les épaules et avec une fausse allégresse :

— Préoccupé ? Mais non ! Vous disiez ? Ah ! oui, votre père... Mais c'est très bien. Je ne demande pas mieux !

— Vous dites cela d'un air funèbre !

— Moi?... Vous plaisantez ! Quand peut-il me recevoir ?

Elle hocha négativement la tête et sa bouche se resserra imperceptiblement. La mauvaise impression se précisait. Ah çà ! qu'avait Denis ? Un froid se glissa en elle. Il était si différent. Brusquement, comme cela !

On n'eût jamais pu croire qu'ils étaient tellement amis qu'ils s'étaient déjà fait quelques confidences avec abandon.

Il leva les yeux et rencontra le regard d'Arlette :

— Oui, dit-il, tout d'un coup, vous avez raison. Mais je... je ne peux pas vous expliquer ici !

D'un mouvement de tête il désigna les promeneurs, les enfants, d'autres couples assis non loin de là :

— Venez, ajouta-t-il, j'ai mon auto garée place de la Concorde. Nous roulerons, tout doucement, vers le Bois de Boulogne !

Champs-Élysées... Avenue de la Grande-Armée... Porte Maillot. La voiturette s'engagea dans une large avenue ombragée de grands arbres et arriva près du lac. Les deux amis étaient silencieux. Denis prit un chemin qui conduisait sous-bois. Bientôt ils furent seuls. Le moteur cessa son grondement. On n'entendit plus rien que le chant des oiseaux au-dessus de soi, accompagné de frémissements d'ailes et de froissements de feuilles, quand l'un des petits êtres pépiants prenait son envol.

— Eh bien ? murmura la jeune fille.

Ils restèrent assis dans la petite auto. Denis appuya un bras sur le volant et se tourna vers sa voisine :

— Je suis sot d'avoir ainsi gâché votre joie. J'aurais dû vous montrer que je la partage tout entière. Mais, voilà, les hommes sont égoïstes ! Ils ne pensent qu'à eux et à leurs ennuis !

— Ah ! je vous aime mieux comme cela, Denis ! Je vous retrouve ! Et quel est ce gros ennui ? Vous avez déchiré une de vos cravates, ce matin ? Vous avez oublié vos cigarettes chez vous ?

Elle riait gentiment moqueuse, et Denis admirait la lumière qui dansait au fond des prunelles couleur d'océan :

— Non, Arlette. Je... Voilà ! Je... je vais vous quitter !

La lueur des yeux s'éteignit. La couleur devint plus foncée :

— Ah !...

Ce fut tout. La jeune fille éprouva une contraction à la gorge, comme si une main la serrait pour l'empêcher de respirer. Mais elle se remit

et réussit à sourire par un effort de volonté :

— Ce n'était vraiment pas la peine de m'amener jusqu'ici pour me l'annoncer. Nous étions aussi bien aux Tuileries !

— Arlette !

Elle déroba la main qu'il essayait de prendre :

— Je vous souhaite bonne chance, dit-elle. Je comprends, maintenant, pourquoi l'idée d'être présenté à mon père vous souriait peu. Vous épousez, sans doute, votre cousine Marthe ? C'est bien Marthe, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas, la couvrant ardemment du regard. Mais elle gardait obstinément ses yeux fixés ailleurs, et, avec un éclat de rire bref, ponctua :

— Avouez que ce rôle de confidente que vous m'avez fait jouer est plutôt imprévu ! Généralement, on... les choisit plus vieilles.

— Arlette ! supplia-t-il à nouveau. Elle s'efforça de prendre une expression indifférente :

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me ramener en ville, monsieur Plantin ? demanda-t-elle, posément.

Il lui prit les deux mains et, cette fois, les maintint solidement entre les siennes. Ces mains adorables, si fines, si douces, qu'il avait instantanément devinées, le soir, où pour la première fois, il avait vu les jolis gants :

— Arlette, vous faites erreur, murmura-t-il d'une voix fervente.

— Laissez-moi, je vous en prie !

— Arlette, je ne me marie pas. Je, je pars en voyage. Et c'est cela qui me bouleverse. L'idée d'être séparé de vous !

Les cils de la jeune fille battirent rapidement. Comme elle s'était trompée ! Elle vit le regard humide de son compagnon et ne chercha plus à libérer ses mains que gagnait la même fièvre.

Il l'attira près de lui. Il éleva les menottes mignonnes jusqu'à ses lèvres, et les garda longuement ainsi, Arlette balbutia :

— Denis... Pardonnez-moi ! J'ai été méchante...

— Ne dites plus rien. Ne me demandez pas de pardon. Cet instant, je voudrais qu'il durât toujours !

Elle ferma les yeux et, dans un frémissement, s'abandonna, heureuse... Un petit oiseau passa avec un cri et s'enfuit à tire-d'ailes, sans doute pour ne pas troubler leur premier baiser d'amour.

Il était six heures, quand la voiturette s'arrêta devant la banque Dugard. Le père d'Arlette entra dans sa propre limousine. Il en ressortit pour ouvrir ses bras à la jeune fille :

— Et voici, sans doute, M. Denis Plantin, dit-il, rondement. Enchanté, enchanté... Vous viendrez bien prendre une tasse de thé à la maison, un de ces jours ?

— C'est que, papa, intervint Arlette, il part en voyage, ce soir même, pour un mois environ !

— Pour affaires, sans doute ? Très bien ! Nous ferons plus ample connaissance à votre retour, monsieur Plantin.

La limousine démarra, emportant M. Dugard et sa fille. Denis resta un instant immobile et, quand elle eut disparu au tournant de la rue, étouffa un soupir. Il s'installa à son propre volant et prit la direction de la place Saint-Michel.

À huit heures, fort exactement, comme chaque soir, Mme Plantin sonna la domestique :

— Marie, vous pouvez servir !

La vieille bonne entra et le dîner commença. Il n'y avait que deux

couverts. La maîtresse de maison attendit le départ de Marie pour questionner :

— Alors, Julien! Que s'est-il passé, en fin de compte?

M. Plantin haussa les épaules et resta silencieux. Il mangeait du bout des dents. Sa bonne face ronde, barée par une petite moustache grise, en brosse, révélait le désenchantement.

Mme Plantin qui le dominait du buste — les contrastes s'attirent — fronça les sourcils. Il se décida à parler :

— Denis m'a répondu ce que je prévoyais.

— C'est-à-dire? Sois un peu plus explicite!

— C'est-à-dire, Hortense, qu'il a déclaré qu'il était majeur, libre de ses actes etc...

— Et, interrompit-elle aigrement, rentier, peut-être?

Il resta coi, la fourchette en suspens.

— Rentier? Que veux-tu dire?

— Combien de fois est-il venu au bureau, depuis trois mois?

Il eut un geste d'ignorance:

— Je ne sais pas, moi... Je suppose que ses absences ne sont pas aussi fréquentes que tu l'as dit!

— Julien, dit majestueusement Mme Plantin, tu es un industriel très capable tant qu'il s'agit de tes affaires! Mais tu n'as aucune idée de l'éducation d'un fils. Tu es d'une faiblesse, d'une indulgence de volonté absolument effrayantes. Heureusement que je suis là!

Marie entra pour changer les couverts, ce qui évita de chercher une réponse à M. Plantin. Ah! cette Hortense! Avait-elle besoin de compliquer la vie? Tout marchait si bien! Denis était heureux, lui-même, Julien, également. Les affaires de l'usine ne souffraient aucunement des escapades du jeune homme.

— Adèle m'a fait ses confidences, reprit le dragon. Sa fille est désespérée. Denis se montre d'une froideur. Mais tout ça va changer! Il peut boudier ce soir et dîner dehors. Nous verrons demain. J'espère que tu lui as soigneusement lavé la tête ce matin. Il est temps qu'il se mette sérieusement au travail!

Toujours pas de réponse. M. Plantin se contentait de jouer, machinalement, avec son porte-couteau.

— N'aurait-il pas une amourette en train, quelque part?

— Sais pas... marmonna le mari.

— Sais pas... sais pas... tu ne trouves rien d'autre à dire! Décidément, c'est moi qui vais tout prendre en main. Je l'attendrai ce soir et lui dirai...

— Tu ne lui diras rien du tout, dit soudainement Julien.

— Tu... tu te permets de me contredire?

Mme Plantin faillit s'étrangler d'indignation.

— Il ne rentrera pas ce soir, expliqua-t-il.

Elle eut un sourire ironique et souleva :

— Compliments! Tu es parfaitement informé pour une fois. C'est

SA QUALITE LE FAIT VENDRE.—Le fait que tant de milliers de gens intelligents continuent à employer l'Huile Electrique du Dr Thomas en dit gros sur son efficacité sanitaire. Depuis qu'elle a été offerte pour la première fois au public, elle a conquis sans arrêt sa faveur et a dû cela entièrement à ses nombreux usages pour soulager et guérir les maux. Comme spécifique pour les coupures, brûlures et diverses douleurs inflammatoires sa réputation est au-dessus des reproches.

toi qui lui as conseillé, peut-être, de passer la nuit en débauches? Excellent moyen de tenir l'autorité maternelle en échec!

M. Plantin poussa un soupir très prolongé, haussa une nouvelle fois les épaules et posa ses mains à plat:

— S'il m'avait écouté, grommelait-il, il serait ici, à table! Mais il a hérité de ton caractère, en ce qui concerne la volonté. Intérieurement, M. Plantin compléta: et c'est navrant, puis acheva tout haut:

"Il n'a pas voulu employer la diplomatie que je lui conseillais..."

— Je savais bien, tu es son complice!

Il eut un sourire découragé et coupa court:

— Bref, il est parti!

— Parti? Où donc?

— Je n'en sais rien. Il est parti!

— Il est fou!... Que signifie?

— Cela signifie qu'il en a assez, qu'il a quitté l'usine pour toujours, qu'il a déclaré qu'il gagnerait sa vie tout seul, qu'il ne remettra plus les pieds ici!

Le saisissement empêcha Mme Plantin de répondre tout de suite. Elle regarda fixement son mari qui abaissa la tête de haut en bas à plusieurs reprises:

NOTRE ROMAN COMPLET de la semaine prochaine :

LE COHERITIER

Par Lina DEBERRE



**"LE SAMEDI" PUBLIE MAINTENANT, EN PLUS DE SON
GRAND FEUILLETON ET DE SES NOMBREUSES
NOUVELLES, UN ROMAN COMPLET
PAR SEMAINE.**

— C'est sérieux? bégaya-t-elle, enfin.

— Je ne le croyais pas jusqu'à mon retour ce soir. Mais comme il est venu chercher sa valise et un tas de choses, — c'est Marie qui m'a renseigné — j'en conclus à une décision véritable!

Elle leva les bras au ciel:

— Alors? Cette soirée chez Adèle, pour demain?

— Parlons-en! Il m'a déclaré que la pensée d'un mariage avec sa cousine Marthe, suffisait à le faire décamper... Il a dit: "décamper!"

Hortense devint écarlate:

— Mais... mais c'est un voyou que "ton" fils!

Elle revint à un diapason plus discret et avec une moue méprisante, aritcula:

— Je ne lui donne pas huit jours pour revenir penaud. Il n'a pas beaucoup d'argent, il ne sait rien faire de ses dix doigts!

M. Plantin se garda de révéler qu'il avait remis une certaine somme à ce chenapan qu'il chérissait. C'était plus prudent de le cacher. Plus tard, peut-être, quand la fureur maternelle serait passée. Car Mme Plantin n'était tout de même pas sans entrailles et si elle s'obstinait à

vouloir tout dominer, elle n'en avait pas moins son fils, à sa façon.

L'entrevue du matin à l'usine s'était terminée de façon désastreuse. Pour une fois, durant un bref instant, M. Plantin avait perdu patience et parlé à Denis sur un ton inaccoutumé. Le jeune homme s'était révolté et des paroles malheureuses avaient été prononcées.

Maintenant, le père se raccrochait aux derniers mots de sa femme. Mais oui, Denis reviendrait bientôt; il calma son inquiétude et son désarroi avec cet espoir. Demain, après-demain, peut-être, il recevrait un mot de son fils.

Et puis, après tout, vogue la galère! Cela ne ferait pas de mal à Denis de connaître, le cas échéant, le goût de la vache enragée.

V

Théophile Larboust accrocha son chapeau à une patère et s'assit dans son coin habituel, au fond de la petite salle de restaurant. Tout de suite, il déplia son journal du soir et sauta à pieds joints dans la lecture d'un article sur la pêche à la ligne. Car cet homme qui continuait à rougir devant la serveuse — elle était là, jus-

tant l'auto qui l'étonnait, que la valise dont s'empara Denis.

— Tiens, dit ce dernier en lui tendant, monte ça dans ton pigeonier. Je vais chercher un garage sur le quai Saint-Michel et je te rejoins. A tout à l'heure!

Vingt minutes plus tard, Denis était assis sur le lit de son camarade et laissait tomber:

— Tu ne connais pas un petit hôtel convenable et pas trop cher dans les environs?

Les yeux bleu faïence de Larboust s'exorbitèrent:

— Qu'est-ce que tu as encore fait, Plantin?

— Je suis en fuite, prononça Denis, d'une voix exagérément sépulcrale. Tu n'as pas vu les journaux de ce soir? Cette vieille femme coupée en morceaux!

Théophile, très inquiet, se passa la main sur le front et jeta un regard autour de lui. Denis ne put garder son sérieux plus longtemps et partit d'un éclat de rire:

— Idiot!... C'est que tu es capable de le croire!

— Non. Mais... Pourquoi cherches-tu un hôtel?

— Pour y installer mes pénates! J'ai quitté le domicile paternel et, tel César Birotteau, je vais partir à la recherche d'une position sociale!

Théophile, abasourdi, se demanda si Denis ne continuait pas à plaisanter. Son camarade lui expliqua en quelques mots brefs comment il en était venu à prendre cette décision.

— Il est nécessaire que mes "pater" et "mater" aient une preuve de mon esprit d'indépendance. Je ne suis pas un toutou qu'on mène en laisse. Ah! ah! on verra!

— On verra quoi?

— On verra de quel bois je me chauffe, quoique nous approchions de l'été. Tu n'es pas de mon avis. Larboust?

— Oui, oui, nous sommes en été.

— Ce n'est pas ça que je te demande! Ai-je eu raison de m'envoler du nid?

— Non. Absolument pas! Qu'est-ce que tu vas devenir?

— J'ai de l'argent sur moi.

— Et après?

— Après? Je vendrai mon tacot, si nécessaire!

— Et après? insista avec entêtement l'homme aux cheveux carotte.

— Après? Je... Je travaillerai. Je gagnerai mon pain. Je...

Larboust rida le front. Travailler? Lui, Plantin!

— Que sais-tu faire? murmura-t-il.

— Pas grand-chose, c'est vrai, mais avec de la bonne volonté et du courage, on se débrouille toujours!

De nouveau, Larboust hochait la tête négativement. Denis remarqua un changement dans sa physionomie, son regard avait une expression réfléchie. C'est que le clerc savait ce qu'était la vie, âpre et cruelle aux déshérités:

— Des paroles, dit-il, des mots! On voit, Plantin, que tu n'as jamais eu faim, que tu n'as jamais eu froid. Il y a des multitudes de malheureux possédant un métier bien défini qui ne trouvent pas à se nourrir, et toi, tu prétends que...

— Espèce de corbeau rouge! Tu as fini de croasser? Je compte que l'expérience ne dépassera pas un mois. Tel que je connais papa, il viendra me rechercher!

— Tu lui donneras ton adresse?

— Bien sûr, farceur!

— Alors, il comprendra ton stratagème et te battra avec tes propres armes. Ce serait une maladresse de ta part!

tement, il balbutia une commande — nourrissait une folle passion pour la capture de ces animaux à sang froid et à branchies qu'on appelle poissons. Justement le lendemain était un samedi et il jouissait de la semaine anglaise. Il connaissait un petit coin du côté de Lagny, où...

Une tape sur son journal et une voix connue:

— Bonsoir, vieux!

— Plantin!... Tu dînes ici?

Denis s'installait en face de lui. Il fit un signe affirmatif:

— Oui. Je m'invite à ta table. J'ai envie de goûter enfin les délices d'un bifteck à l'oignon.

Larboust était ébaubi. Depuis qu'il connaissait Denis, c'était la première fois que celui-ci lui tenait compagnie dans son propre domaine, celui du clerc de notaire. Il y eut un bref débat au moment de l'addition et ce fut le jeune homme élégant qui triompha.

La surprise de Théophile augmenta lorsque, dans la rue de la Bûcherie, à la porte de son modeste immeuble, il vit la voiturette de son ami. Ce dernier n'avait rien expliqué à table, se contentant de bavarder de choses et autres. Ce n'était pas

Eh! pas bête, Larboust! Décidément, Denis l'avait, jadis, calomnié dans son esprit. Il ouvrit son étui à cigarettes.

— Economises-les, avertit Théophile. Dis-moi plutôt si tu as arrêté un plan de conduite. J'ai l'impression que tu as accompli ton coup de tête sans voir plus loin que le bout de ton nez!

— Il y a une chose qui est bien établie en tout cas. Il faut que je reprenne dans un mois. Je l'ai promis à Arlette!

— Arlette? Qui ça, Arlette?

— Ah! c'est vrai, tu ne sais pas... La fée qui porte des gants de chevreau blanc glacé, pointure cinq et demi! Je ne t'ai pas revu depuis. Ecoute ça, Larboust, et n'oublie pas de t'extasier aux bons endroits!

Le récit fut long. Denis ajouta toutes sortes de détails. En terminant, il affirma:

— C'est elle que j'épouserai et nulle autre! Je ne veux pas de ma cousine Marthe Marloin!

Théophile se gratta la nuque et fit la moue:

— Tu commences bien. Comment veux-tu gagner la main d'Arlette... un regard le foudroya et il se reprit avec précipitation—de Mlle Dugard, si tu coupes les ponts derrière toi?

— J'ai idée que tout se terminera bien, assura Denis, dont l'optimisme résistait à toutes les objections. Depuis qu'il avait acquis la certitude d'être aimé, il se sentait de force à déplacer des montagnes.

— Je souhaite que tu sois bon prophète! grommela Théophile. En attendant, si tu veux, tu peux coucher ici. Ça t'économisera de l'argent. J'ai deux clefs, je t'en donnerai une!

Denis inspecta la chambre d'un coup d'œil:

— Dans quel lit?

— Dans le mien, parbleu! Moi, je m'arrangerai d'une paillasse par terre. Puisque ça ne doit durer qu'un mois...

L'affection bourrue de Larboust alla droit au cœur de son ami. Denis broya les mains du brave garçon entre les siennes. C'était entendu. Il acceptait l'offre aussi spontanément qu'elle avait été formulée. Ce serait beaucoup plus amusant ainsi, en la compagnie de son camarade:

— Si tu aimes la musique—offrit-il, en exhibant un instrument rutilant de tous ses nickels—je te régèlerai d'un petit air de saxophone, tous les soirs! Tu vois, j'ai pensé à tout, quoi que tu en dises!

Ils rirent tous deux. Denis, sans plus tarder, exécuta une gamme chromatique et commença une mélodie. Il jouait vraiment bien, en artiste consommé. Larboust dodelinait de la tête, ému par les accents plaintifs quasi-humains, qui s'échappaient de l'embouchure.

— Et maintenant, déclara Denis, comme il n'est pas encore dix heures, je t'invite à un petit tour sur le boulevard pour fêter mon arrivée chez toi.

— Ne dépense pas trop! supplia Théophile chez qui l'économie était véritablement une idée fixe.

La soirée fut gaie. Ils rentrèrent vers minuit. Denis fut long à trouver le sommeil. Il réfléchissait à son étrange coup de tête.

Quand il se réveilla, Larboust était depuis longtemps parti. Le brave Théophile avait pris soin de ne pas troubler son repos. Denis trouva sur une commode un petit mot, indiquant que le café au lait était prêt, ainsi que des croissants.

— Il a poussé la sollicitude jusqu'à placer la casserole sur le réchaud à alcool, soliloqua le jeune homme. Bon! Je vais faire chauffer ça et déjeuner!

Il était guilleret. Par la fenêtre à tabatière arrivaient les rayons d'un généreux soleil, qui illuminait la chambre. Personne pour lui faire des réflexions. Il pouvait se lever à l'heure qui lui plaisait. La liberté avait du bon. Dix heures du matin et il était là à s'étirer complaisamment.

Son père devait se trouver à l'usine. Sa mère, probablement, houspillait la bonne et la cuisinière. Il se flattait d'avoir laissé un vide à la maison et sa bonne humeur s'accroissait.

Si seulement il avait pu continuer à revoir Arlette! Ma foi, pourquoi pas, après tout? Rien ne l'en empêchait. Il se maudit de lui avoir annoncé ce voyage imaginaire. Puis, sans transition, il s'en félicita. Parce que d'avoir cru que Denis la quittait pour toujours, Arlette avait laissé voir le fond de son âme.

Tout en déjeunant, il lui vint à l'esprit qu'il pouvait prétendre avoir raccourci son absence.

— C'est cela, Dans huit jours, non, c'est trop long... dans quatre jours, je lui téléphonerai pour dire que je suis rentré parce que... voyons... que dirai-je bien?

Il en était à sa toilette, maintenant. Théophile avait ingénieusement encastré un lavabo mobile dans un placard désaffecté.

— On est très bien ici! Un peu à l'étroit, mais c'est bigrement soigné. Chic type, Larboust! Je lui revaudrai ça plus tard.

Ce fut au moment d'enfiler son veston qu'il s'aperçut de la catastrophe. La poche intérieure de côté lui parut d'une légèreté suspecte. Il y plongea une main rapide:

— Oh!... mon portefeuille!

Il chercha fiévreusement partout. Après le vêtement, ce fut sa valise. Puis il fouilla à travers la pièce. Pas de portefeuille.

Il essuya la moiteur qui lui envahissait le front:

— Voyons... Gardons notre calme. Tâchons de nous rappeler ce que j'ai fait hier...

On n'avait pas pu le voler, il en était sûr. Alors? Il l'avait perdu? C'était un malheur irréparable, dans sa situation.

Un seul espoir s'accrochait encore. Têtu comme un fil, mais espoir tout de même, Théophile l'avait peut-être rangé? Il aurait fallu, pour cela, qu'il eût fouillé le veston.

— Non. Impossible! Il ne me reste plus qu'à prier saint Antoine! Si mon portefeuille est tombé ici, il est sauvé. S'il est tombé dans la rue...

Une nouvelle rosée couvrit le visage du pauvre garçon.

Il avait été convenu avec Théophile qu'ils se rejoindraient au restaurant vers une heure.

Larboust comprit au visage défait de son vis-à-vis qu'il lui était arrivé quelque chose. Denis balbutia d'une voix étranglée:

— Tu n'as pas vu mon portefeuille, ce matin?

— Grands dieux!... Perdu?

— Maintenant, j'en suis convaincu. Tu te rappelles, hier, il faisait si chaud que nous étions allés jusque sur la berge de la Seine pour obtenir un peu de fraîcheur. J'avais mon veston plié sur les bras, la poche en dehors. Le portefeuille a dû tomber.

Un silence funèbre suivit. Tous deux, l'appétit coupé, repoussèrent, du même geste, l'assiette pleine.

— Il contenait beaucoup d'argent? articula Théophile.

— Trois mille francs, murmura Denis avec un sourire triste.

— Trois mille? répéta son camarade, la gorge contractée. Ah! je comprends à présent ton optimisme! Et... plus rien?

— Cent francs, peut-être, dans mon porte-monnaie. C'est le bout du monde. Ah! tiens, sortons... J'étouffe ici!

Ils déambulèrent vers Notre-Dame. La journée était magnifique, mais les deux amis, accablés par le coup du sort qui venait d'atteindre Denis, n'étaient guère en état de savourer le bleu du ciel, ni le vert des arbres, ni l'éclatante lumière d'or.

Ils s'accoudèrent au parapet couvert de lierre.

— Tu vas rentrer chez toi, je suppose? dit Théophile.

Denis eut une vision. Celle d'un petit garçon à qui on tire les oreilles et que l'on conduit au cachot noir. Voilà ce qui l'attendait, voilà tout ce qu'il pouvait espérer. Quand le petit garçon aurait bien pleuré dans l'obscurité, il serait délivré pour demander pardon à ses parents, promettre d'être toujours sage et obéissant.

Obéir... C'est-à-dire abdiquer, accepter le mariage imposé, se résigner pour le reste de sa vie à subir—car il connaissait admirablement son monde—l'autorité de sa mère, de sa belle-mère et peut-être de sa femme? Mener la vie de son père, être commandé, non, non, jamais!... Il avait vingt-six ans, il était un homme, il avait droit à la part de bonheur qui, pour lui, était inscrite au livre du destin, mais ce bonheur il fallait le gagner. Rien ne s'obtient sans peine ici bas.

Il fallait choisir. Ou le nid douillet, la cage dorée plutôt? dont l'horizon ne dépasse pas les barreaux, ou...

C'était tout choisi. Il se redressa, le visage empreint d'une volonté nouvelle et, avec un sourire narquois à l'adresse du sort à qui il lançait un défi, déclara nettement:

— Jamais de la vie. Je reste!

Larboust s'absorba dans un calcul mental:

— Oui, dit-il. Je crois que ça peut aller après tout! J'irai chercher ça en banque, lundi. Je demanderai l'autorisation de sortir une heure ou deux!

— Qu'est-ce que tu chantes?

— J'ai un peu d'argent de côté, et...

— Espèce de fou généreux! Je n'en veux pas. Je me tirerai tout seul d'affaire, tu m'as déjà donné ton lit. C'est amplement suffisant, mon vieux Larboust!

Théophile, aussi rouge que ses cheveux, fit signe de baisser la voix.

— Et j'ai ma petite voiture! poursuivit Denis. Je cours au garage pour donner ordre de la mettre en vente. Cela me permettra de respirer, d'autant plus que dès lundi je me mets en quête d'un emploi. Je ne rentrerai chez mes parents qu'en triomphateur, en dictant mes conditions!

— Bon, déclara Théophile. En attendant, puisque tout s'arrange ainsi, je t'emmène à la pêche à la ligne. Tu verras comme c'est passionnant. Plantin! Viens, nous allons chercher mes lignes et mes asticots!

A son tour, Larboust se lança dans des effets déclamatoires.

VI

Arlette songeait. De temps à autre, un joli sourire naissait sur ses lèvres, son cœur battait à un rythme plus accéléré. Une image flottait autour d'elle. Celle d'un grand garçon aux cheveux noirs, aux yeux gris, aux dents éclatantes. Le baiser que Denis avait cueilli longuement, délicieusement, était une sensation

nouvelle qu'elle cherchait constamment à se remémorer en fermant les yeux.

Sous les dehors décidés que lui conférerait la grande liberté dont elle avait le privilège, Arlette cachait une âme tendre et l'amour naissant qu'elle éprouvait pour Denis était le premier sentiment qu'un homme lui eût inspiré.

Denis... Où était-il en ce moment? Cinq jours depuis son départ. Tous les matins, elle vérifiait les lettres une à une, espérant recevoir de ses nouvelles. Rien, pas même une carte postale!

— Il connaît mon adresse, se dit-elle. Il aurait pu écrire un petit mot. Il n'ose peut-être pas.

Elle tentait de l'excuser, mais savait, au fond, qu'il n'était pas un de ces timides soupirants, un pâle Pierrot de clair de lune. Elle s'affirma qu'il devait être très occupé. Après tout, il n'y avait même pas une semaine d'écoulée. Elle se gourmanda: "C'est moi qui suis une exigeante."

La sonnerie du téléphone se fit entendre dans la pièce voisine. Un domestique répondit:

— Oui, monsieur... C'est ici. Qui? Mlle Dugard? Un instant, je vous prie!

Déjà, Arlette était près de l'appareil et saisissait le récepteur. L'animation lui rosissait le visage:

— Oui... Allô! J'écoute...

— C'est vous, Arlette?

— Oh!... Denis!... Déjà de retour? Le jeune homme, au bout du fil, rectifia:

— C'est-à-dire que je suis de passage à Paris entre deux trains. Puis-je vous voir?

— Oh! oui... Venez vite... Quand repartez-vous?

— Heu... Ce soir même, Arlette!

Elle raccrocha et courut dans sa chambre. Le miroir lui renvoya l'image d'une jeune fille qui, coquettement, avait débouché un flacon de parfum. Deux gouttes près des oreilles, sous le lobe. Il aimait tant cet extrait! C'était celui dont les gants d'Arlette étaient toujours imprégnés.

Les deux heures que Denis passa auprès de la jeune fille furent un enchantement. Il s'était totalement évadé de sa situation nouvelle, pour n'être plus qu'au moment qui passe.

Arlette questionna comme une petite fille:

— Vous êtes allé loin?

— Heu... A Troyes... J'ai vu quelques clients de mon père. Mais laissons cela, c'est tellement prosaïque!

— Mais non, Denis! Tout ce qui vous concerne m'intéresse... Où allez-vous ensuite?

D'une manière générale, il n'aimait pas beaucoup mentir. Sur tout mentir à Arlette. Mais nécessité n'a pas de loi. Bon gré, mal gré, il fallait passer par l'engrenage. Il s'en tira du mieux qu'il put, en racontant qu'il se rendait dans le Midi.

Assis près d'elle sur un divan, il jouait avec la main d'Arlette qu'il embrassait à petits coups.

— Vous m'écrirez un petit mot, de temps à autre?

Aïe!... Voilà quelque chose qu'il n'avait pas prévu.

— C'est que... Je me déplacerai très rapidement!

— Vous voyagez avec votre voiture?

Il approuva abondamment. Oui, oui, avec sa voiture, cette brave petite deux places sport, à carrosserie rouge.

Une piqûre d'aiguille le traversa au même moment. Il pensait au garagiste du quai Saint-Michel qui avait fait la moue en hochant la tête à la vue de l'auto:

"On aura du mal à vendre c't'ou-til-là..."

La voix de la jeune fille le ramena à lui :

— Vous savez, papa vous trouve très sympathique?

— Vrai! Et... et vous, Arlette?

Eile sourit et pencha la tête de côté. Ses doigts se refermèrent sur ceux de son voisin et les pressèrent. Denis se rapprocha et, tout doucement, glissa une main autour de la taille souple qui ne chercha pas à s'échapper :

— Arlette... vous savez que je vous aime... Puis-je espérer qu'un jour vous accepterez de porter mon nom?

Elle appuya la tête sur la vaste poitrine et le parfum qui montait vers Denis le grisa. A nouveau, leurs bouches se joignirent. Puis, ils restèrent silencieux, durant plusieurs minutes, unis dans une même pensée de félicités futures.

Un bruit de pas dans la pièce voisine rompit leur extase. Ils reprirent leurs esprits et entamèrent une conversation quelconque. Un homme apparut à la porte et Arlette se leva pour courir à lui :

— C'est toi, papa? Tu rentres plus tôt, aujourd'hui?

M. Dugard rit largement :

— Est-ce un cri de joie... ou un reproche?

Denis s'était dressé et avait fait deux pas. Le banquier tourna vers lui son visage glabre et allongé, dans lequel des yeux gris pénétrants s'abritaient au fond des orbites :

— Monsieur?... Ah! pardon... monsieur Denis Plantin? C'est une surprise!... Je vous croyais parti pour un mois...

— Je... heu... j'étais à Troyes et comme je dois redescendre vers... vers Marseille, j'ai pensé... J'ai songé...

— A faire un crochet par la capitale? Rien de plus naturel, jeune homme! Je vous comprends parfaitement! Alors, vous dînez avec nous, ce soir? Sans façons, monsieur Plantin!

Quelle tentation! Accepterait-il? Oui, mais... et Théophile qui n'était pas prévenu? Théophile qui ne savait pas où se trouvait Denis et le croyait à la recherche d'un emploi comme décidé? Le regard d'Arlette brillait, mais celui du père le fixait avec une acuité qui le mettait mal à l'aise. Non, mieux valait qu'il s'en fût tout de suite. M. Dugard poserait encore des questions... Et la situation était déjà suffisamment fautive.

Le mois prochain, ce serait tout à fait différent. Il aurait réintégré sa place chez ses parents, comme il continuait à s'en persuader.

— C'est dit? articula M. Dugard. Nous ferons plus ample connaissance et je suis sûr que j'en serai enchanté!

— Tout le plaisir serait pour moi, balbutia Denis, mais j'ai... mon train à prendre!

Oh! que venait-il de dire là! Les yeux étonnés d'Arlette lui firent comprendre sa gaffe. Alors, comme un noyé qui se débat :

— Mon train... je veux dire... je dois vérifier ma voiture... non, ce n'est pas ça... c'est le garage qui la

Le sommeil est le grand nourrisseur des enfants, et sans un sommeil paisible l'enfant ne profitera pas. Il ne peut être bon si l'enfant est troublé par les vers. Miller's Worm Powders détruiront les vers et les expulseront de l'organisme et ensuite le repos de l'enfant ne sera plus troublé. Les poudres ne peuvent faire de mal au plus délicat bébé et il n'y a rien d'aussi effectif pour restaurer la santé d'un enfant affligé des vers.

vérifie, mais il faut que j'aille la chercher et... oui, je dois encore voir mon père pour des instructions dernières... Voilà!

— Oh! si ce n'est que cela, dit M. Dugard qui avait écouté sans broncher, vous pouvez lui téléphoner que vous le joindrez après dîner. Je vais le demander... Quel est son numéro?

Le doigt prêt à actionner le cadran automatique, M. Dugard s'assit à côté de l'appareil.

— Non, non... s'exclama Denis, d'un air terrifié. Il me croit déjà parti! Je... ces instructions, je puis m'en passer après tout! Mais je vous assure, monsieur Dugard, il faut que je m'en aille...

Un instant plus tard, Denis était dehors. Quelle aventure! C'était une leçon. Il ne fallait plus chercher à revoir Arlette tant qu'il ne se serait pas réconcilié avec ses parents. Il passa un doigt entre son cou et le faux col et s'aperçut que celui-ci était complètement ramolli. Il transpirait à grosses gouttes.

Arlette, tout d'abord saisie de ce départ qui ressemblait à une fuite, regarda son père qui paraissait mécontent. Elle eut un sourire d'indulgence :

— Il était en fraude à Paris, harsarda-t-elle. Du moins, c'est ce que je crois comprendre. Tu as vu comme il était malheureux à l'idée de ce coup de téléphone. Tu l'as épouvané, papa chéri!

Il fit : "Tsst! Tsst!" considéra Arlette sans mot dire et, finalement, son visage se détendit un peu :

— Tu as peut-être raison, fillette! Mais c'est bizarre... Il est légèrement hurluberlu, ce jeune homme. Bah! passons! N'anticipons pas sur l'avenir.

Il tira de sa poche une enveloppe blanche parcheminée, que le concierge lui avait remise à son passage sous la voûte :

— Tiens, ma chérie... C'est une invitation à la soirée de Mme de Montellier pour vendredi soir. C'est après-demain! Tu n'as que le temps de te commander une robe...

— Mais, papa chéri, je n'en ai pas besoin! J'ai celle de crêpe de Chine mat, j'en ai une autre en crêpe George bleu pâle, il y a aussi ma robe de tuile blanc. Et puis encore...

Il agita ses mains en signe de protestation :

— Evidemment, mais je les connais! Il t'en faut une autre!

Elle se mit à rire en cascades :

— C'est plutôt original de voir un père obliger sa fille à dépenser pour sa toilette!

— Et encore plus original, invraisemblable, devrais-je dire! de voir une jolie fille comme toi y opposer un refus!

— Mais toutes ces robes sont neuves, je ne les ai portées qu'une ou deux fois!

— Et tu crois que je laisserai dire que le banquier Dugard n'a pas de quoi offrir une robe de soirée à sa fille pour chaque sortie? Je veux que tu mettes quelque chose de neuf, dis-je... Tiens, choisis donc une teinte qui s'harmonise avec celle de tes yeux... Du vert pâle, ça t'ira très bien!

Le père et la fille se lancèrent à corps perdu dans une discussion de volants et de fanfreluches.

Théophile arriva en retard au restaurant. De guerre lasse, Denis avait commencé à manger, sous le regard en coulisse de la serveuse qui trouvait "vraiment bien" ce nouveau client, et ne pouvait comprendre qu'il fût l'ami de l'homme aux taches de son.

Larboust s'excusa hâtivement tout en dépliant sa serviette :

— Je suis allé à la maison, dit-il, et j'ai été retenu par un voisin de palier qui m'a confié quelque chose d'intéressant pour toi!

— Pour moi?

Denis se demanda en quoi il pouvait intéresser le voisin de palier de l'ami Larboust.

— Oui, tu vas voir... Mais, d'abord... Théophile dévisagea son compagnon avec insistance, as-tu vraiment envie de travailler?

— En voilà une question! Je n'ai certainement pas envie de vivre à tes crochets, en attendant la vente de mon tacot! Et mes cent francs, hélas! sont en train de fondre avec une détestable rapidité.

Théophile poussa un grognement douloureux. Il ne se consolait jamais de la perte du portefeuille. Sur ce point, Denis se montrait singulièrement plus philosophe que lui. Ou peut-être n'était-ce que de l'inconscience? Le fils Plantin avait-il jamais vraiment connu la valeur de l'argent?

— Eh bien, et ton histoire? réclama Denis.

— Tu veux du travail, n'est-ce pas? Tu es prêt à accepter ce qu'on t'offrira? C'est une chance véritable, Denis! Il y a beaucoup de gaillards qui chôment durant des mois et des mois, et toi, tu...

— Quel préambule! Que de discours! Que vas-tu m'offrir? Je te préviens qu'il y a des choses que je n'accepte tout de même pas!

— Ah! tu vois... gémit Théophile. Je m'en doutais!

— S'il s'agit de cambrioler une usine, même de mon père, je ne marche pas! S'il s'agit d'imiter des signatures, bernique, je ne marche pas non plus...

Larboust soupira d'aise. Bon, il avait compris. Denis plaisantait selon son incorrigible habitude :

— Non, interrompit-il, je t'apporte du travail honnête, et dans tes moyens. Tu peux gagner ta vie avec ça!

— Et c'est...

— Il s'agit de jouer du saxophone! Denis mit un coude sur la table et feignit un profond intérêt :

— Ah! dans les cours? Et toi, tu chanteras? Tu as donc de la voix? Ma foi, l'idée est à piocher!

— Ecoute, larmoya Théophile avec désespoir, si tu continues à te payer ma tête dès que j'ouvre la bouche, je te laisse en plan, je... je te mets à la porte de chez moi! Tu me rends positivement enragé. Essaie d'être sérieux durant deux bonnes minutes. Et ne m'interromps plus. Mon voisin de palier est un brave type qui joue du violon pour gagner sa vie. Il fait partie d'un orchestre pour bals, mariages, etc... L'autre soir, il était chez lui quand tu m'as montré ce dont tu étais capable sur ton instrument en forme de pipe. Il t'a entendu. Il me l'a dit. Il paraît que tu es un as en musique...

Théophile se tut, un instant, pour reprendre son souffle. Denis arborait une expression amusée.

— Ainsi donc, reprit son camarade, il m'a demandé à faire ta connaissance. On manque justement d'un bon saxophone dans son orchestre. Le titulaire qui était très jeune vient de partir au régiment! Est-ce que... ça t'intéresse?

Denis était à la fois indécis et flatté. Flatté du compliment décerné par un inconnu, flatté aussi de songer qu'il était donc capable de gagner sa vie! L'expérience valait la peine d'être tentée, se dit-il. Oui, il savait qu'il n'était pas mauvais mu-

sicien. Il tenait ces dispositions d'un lointain aïeul qui avait décroché un premier prix au Conservatoire, si tant est que le Conservatoire existait déjà à cette époque. Bref, Denis avait du talent et il allait s'en servir.

Le violoniste se montra très affable. Il en avait déjà parlé à son chef, de sorte qu'il ne manquait plus que l'acceptation de Plantin. On prit rendez-vous pour le lendemain.

Théophile était aux anges. Une fois de plus, il rendait service à son camarade. Il bavarda avec Denis dans la chambre.

— Maintenant, tu es sûr de pouvoir tenir un mois et même davantage, mon vieux! C'est une bonne affaire! Tu pourras décommander la vente de ta voiture. Je vois que ça te fait du chagrin.

Denis rumina, le regard vague :

— D's donc, Larboust! Tout ça c'est très bien, mais... il y a un mais! Ne commence pas à gigoter. Tu as entendu mon futur collègue. Il a parlé de soirées mondaines.

— Oui. Des soirées très chic! Et il a été rempli de respect quand tu lui as dit que tu avais non seulement le smoking exigé, mais encore un habit!

— Il ne s'agit pas de ça! As-tu réfléchi que je peux me trouver face à face avec des gens que je connais? Des amis de ma famille?

— Diable! C'est vrai!

Théophile se frotta le nez avec énergie et ajouta :

— Eh bien, tu n'as qu'à mettre des lunettes noires!

— Pour ressembler à l'aveugle du Pont des Arts, de légendaire mémoire? Ce n'est pas faisable. Et puis, je ne peux pas jouer convenablement avec des lunettes noires!

Théophile laissa retomber ses bras :

— Alors? Tu vas refuser? Tu ne peux pas faire ça, mon vieux! Ce pauvre bougre de violoniste paiera les pots cassés. Et puis, quoi, il est de toute évidence que si tu veux réussir dans ton projet d'indépendance, tu ne retrouveras pas une occasion semblable. Mets des lunettes noires, Denis!

— Pourquoi pas un bandeau, pendant que tu y es? Il existe un autre moyen, Larboust. Puisque tu declares toi-même que je ne peux décemment plus reculer, ça sera facile avec ton consentement.

— Mon consentement, pour quel motif?

Avant de répondre à la question, Denis souligna encore :

— Même avec des lunettes noires, supposons que l'orchestre soit engagé par quelqu'un qui connaisse mon nom: Denis Plantin. Tu sais, vis-à-vis de ma famille, ce ne sera pas très drôle? Une ressemblance, ça passe à la rigueur! Mais l'analogie des traits et du nom, c'est peut-être beaucoup.

— Mais c'est très simple, s'exclama Théophile. Je te prêterai mes papiers!

— Tu veux bien? murmura Denis, qui n'attendait que cette offre.

— Parbleu! Crois-tu que si je savais jouer d'un instrument, je ne m'empresserais pas d'en profiter pour arrondir un peu mon budget? Moi, — ajouta Théophile avec ce mugissement qui lui tenait lieu de rire — je ne risquais pas de me trouver nez à nez avec des amis de ma famille!

— Nous sommes du même âge, ajouta Denis, et du moment que je pourrai justifier vis-à-vis du chef d'orchestre d'un état civil approprié, tout ira bien! Nous expliquerons le cas au violoniste. Tu n'auras qu'à lui glisser dans le tuyau de l'oreille que je suis le fils d'un grand-duc rus-

se de l'ancien régime, qui tient à ne pas révéler ses titres de noblesse.

Le lendemain après-midi, le pseudo-Théophile Larboust était présenté à M. Quebrachi, maestro aux longs cheveux soigneusement calamistrés et à la cravate Lavallière noire sur faux col de celluloïd. Un brave homme, au demeurant, qui fixa des conditions pécuniaires satisfaisantes, donna diverses explications professionnelles, annonça que le "nouveau" ne tarderait pas à faire preuve de sa virtuosité en public—ou public très chic, qu'il serra soûvement connaisseur—et termina en recommandant :

— A vendredi soir, sans faute... Je vous attends à six heures. Tout le monde, il s'écroule chez moi pour partir ensemble !

Par une mesure de précaution de la dernière minute, Denis songea qu'il vaudrait tout de même mieux se munir de lunettes noires. Il les garderait en poche, mais si jamais un danger subit se présentait...

Le soir, il fit le compte de l'argent qui lui restait. Vingt-deux francs et des décimes. Il accepta le prêt du billet bleu que lui offrait Théophile, mais uniquement parce qu'il savait qu'il serait en état de le rembourser sous peu.

VII

M. Plantin avait vu passer les jours avec une anxiété grandissante. Aucune nouvelle de son fils. Il commençait à se demander s'il n'était rien arrivé à Denis et chaque matin son regard courait tout de suite à la rubrique des accidents dans son journal.

Ce fut Mme Plantin qui le rassura : — On nous l'aurait déjà ramené, voyons, Julien ! Ou tout au moins nous serions avertis qu'il se trouve dans un quelconque hôpital.

Il frissonna à cette idée. S'il avait regardé sa femme, il aurait constaté qu'elle se faisait violence pour dissimuler un soupir vaste, aussi vaste que sa poitrine.

Elle demanda d'un ton assez naturel :

— Il ne t'a pas écrit à l'usine ? — Non. Pas plus là-bas qu'ici ! Tu n'as rien reçu, non plus ?

Elle haussa les épaules. Il lui trouva un cœur dur. Eh bien ! ce n'était pas vrai. Le chagrin de Mme Plantin était aussi prononcé que le sien, mais l'orgueil de l'autoritaire tenait encore le dessus.

Il se leva, embrassa sa femme et partit pour l'usine. Il était environ 3 heures. Mme Plantin, à la fenêtre, regarda s'éloigner l'auto et se dirigea d'un pas pressé vers la chambre de Denis.

Le jeune homme n'avait emporté que des vêtements et du linge. Elle avait aussi constaté l'absence du saxophone et, au début, cette idée lui avait paru grotesque. Maintenant, elle s'attendrissait :

— Pauvre petit !... Il l'a peut-être vendu pour manger. J'ai été un peu sévère. Oh ! il faut le retrouver !

Elle ouvrit le secrétaire dont la clef était sur la serrure. Elle fouilla.

— Si seulement j'avais l'adresse de ce camarade de collège, Théophile Larboust ! Je sens qu'il pourrait me donner quelque renseignement. Denis a dû aller à lui...

L'adresse, son mari la possédait. Mais pour rien au monde, elle n'aurait avoué qu'elle en avait besoin. Son prestige se serait effrité, du moins elle se le figurait.

Des lettres sans importance. Des paperasses. Ah ! voici ! Chance inespérée. Au dos d'une enveloppe, le méthodique employé d'étude avait indiqué : rue de la Bûcherie, 26, Pa-

ris (Ve). Elle s'empara du document avec avidité. La lettre émanait bien de Théophile. C'était un rendez-vous pour une promenade, au début de l'année.

Elle savait que l'ami de son fils était clerc de notaire, mais ignorait, évidemment, l'heure à laquelle il finissait son travail. Le mieux pour elle était de se rendre tout de suite là-bas et de questionner la concierge. Peut-être attendrait-elle Théophile ? Elle verrait sur place quelle conduite adopter.

Elle réfléchit. Demanderait-elle à son mari de lui renvoyer l'auto, sous prétexte de courses à faire ? Il devait être arrivé à l'usine. Ou bien prendrait-elle un taxi ? Oui, un taxi, ce serait plus simple et, du reste, elle n'aurait ainsi nul témoin, car le chauffeur pouvait raconter cette course surprenante dans une petite rue près de la place Saint-Michel.

Mme Plantin ne se doutait pas que ce même après-midi, son mari décidait la même démarche et, après avoir expédié rapidement les affaires urgentes, quittait Courbevoie à peu près à l'heure où elle hélait une voiture de place, avenue de Wagram.

La concierge du 26 de la rue de la Bûcherie fut très surprise vers cinq heures et demie et jamais elle ne comprit ce que signifiait ce qui s'était passé sous ses yeux. Ainsi qu'elle le raconta maintes et maintes fois à la commère du "cintième" et à la voisine d'en face : "Y a eu tout d'abord un monsieur très bien, avec la Légion d'honneur, qu'a demandé m'sieu Larboust ! Comme j'y ai répondu, m'sieu Larboust n'arrive jamais avant six heures et demie, vu qu'y quitte son travail chez un notaire—m'sieu Larboust, c'est un monsieur qu'a d'Instruction et y travaille d'une profession conséquente—à six heures tapant ! Si qu'y aurait des fois une commission à lui faire ?..."

— Non, que m'dit le monsieur avec la Légion d'honneur, j'vas l'attendre."

"Moi, j'épous'ste une chaise et j'y offre ! Y s'assoit et m'd'mande si ça n'me gêne pas qu'y lise son journal. Oh ! un monsieur très poli et tout ! Dans c'monde-là, on sait parler à une femme ! Alors, s'pas, il commence à lire, et v'là t'y pas qu'une dame—elle était très bien aussi, mais avec un air d'écraser l'pauv' monde—frappe au carreau et passe la tête. J'y d'mande c'qu'all veut, all pousse un cri et s'sauve comme si elle avait le feu, sauf vot' respect, à ses jupes !"

"L'monsieur à la Légion d'honneur il a sauté en l'air, quand il a entendu c'te cri de folie et il a fait des yeux ahuris. Et pis y s'est mis à rire, et il a continué son journal. Moi, j'ai dans l'idée qu'y s'connaissaient tous les deux, et qu'la dame savait pas que l'homme était là ! C'est dommage que j'aie jamais pu savoir c'qu'elle voulait ! Mais vous trouvez pas ça bizarre, vous, m'ame Lamoille, etc., etc..."

Ici, la concierge se lançait invariablement dans des considérations plus ou moins risquées, mais il nous faut avouer que son récit, dans son ensemble, ne manquait pas d'esprit d'observation.

A six heures et demie donc, Théophile Larboust franchit le seuil de l'immeuble et la concierge l'interpella au passage :

— M'sieu Larboust ! Y a quelqu'un qui vous demande !

Eberlué, il reconnut le père de son ami qui lui tendait cordialement la main.

Mme de Montellier jeta un dernier coup d'œil autour d'elle et eut un

En ORIENT

sur les fameux paquebots

PRESIDENT

Billets d'été, aller et retour, à prix réduits depuis le 1er avril

Embarquez-vous à New-York pour l'Orient cet été. Les billets réduits entrent en vigueur le 1er avril. Votre argent double et triple sa valeur au Japon, en Chine et aux Philippines. Les paquebots President sont de beaux navires pour croisières autour du monde (toute cabine à l'extérieur, piscine à ciel ouvert). Par voie de Californie, d'Hawaï et la route ensoleillée. Arrêtez n'importe où, faites des excursions ; vous avez jusqu'au 31 octobre pour revenir.



Autour du monde, \$854 en Première Classe Départ tous les quinze jours de New-York ; 21 escales fascinantes en 14 pays différents. Passez par la Havane, le Canal de Panama, la Californie, Hawaï, l'Orient, la Malaisie, l'Inde, l'Egypte, l'Italie... la France. Faites le voyage en 104 jours seulement, ou bien arrêtez en route et faites des excursions. Billets valables deux ans.

Vacances en Californie Départ en tout temps de New-York pour la Californie par voie de la Havane et du Canal de Panama. Le prix du billet de Première Classe de President Liner (\$150) est le plus bas. Les billets d'aller et de retour coûtent encore moins cher — aller retour par President Liner. Vous pouvez aussi aller par paquebot President et revenir par chemin de fer ou avion, ou vice versa.

Plus amples renseignements ? Votre propre agent de voyage sera heureux de vous donner les détails concernant la cabine, les excursions en cours de route et prix de séjours à terre. Ou bien écrivez-nous à 159 Bay St., Toronto ; 604 Fifth Ave., New York ; 311 California St., San Francisco. Bureaux en d'autres grandes villes.

DOLLAR
Steamship Lines

sourire de satisfaction. Tout était prêt, les invités pouvaient venir. La soirée serait réussie.

On sentait qu'elle avait l'habitude de ces réceptions, dans son hôtel particulier de Passy. Le monumental portail du jardin était ouvert à deux battants et les globes électriques révélaient un grand espace sablé où les autos pourraient virer à leur aise après avoir déposé les arrivants à la porte de la serre au sol dallé où, en raison de la température d'été, aurait lieu le bal.

L'orchestre, arrivé de bonne heure, comme elle l'avait exigé, se trouvait installé sur une estrade derrière un rideau de plantes vertes. Le buffet se tenait en plein air sous des marronniers feuillus. Chacun était à son poste. Les domestiques, en habit, vérifiaient les seaux à glace où trempaient les bouteilles de champagne.

Les premières voitures klaxonnèrent. Le concierge, impeccable dans son uniforme sombre à boutons plats, se précipita pour diriger la manœuvre. Mme de Montellier, accompagnée de son mari un peu en retrait, apparut pour accueillir ses amis.

Un mot aimable pour chacune et chacun. Poignées de mains et compliments. Le parfum des roses arrivait dans le hall de verre par les baies larges ouvertes.

Les invités continuaient à affluer. Mme de Montellier était infatigable :

— Bonsoir, chère amie!... Bonsoir, cher ami!... Comme c'est gentil à vous d'être venus... Ah! voici les d'Alembert... Vous permettez? Bonsoir, chère amie! Ah! monsieur Dugard... Vous allez bien? Oh! Arlette, vous êtes délicieuse ce soir... Ce vert pâle vous sied à ravir! Vous savez, Gaston Ducros est là?...

La maîtresse de céans eut un sourire complice vers le père. Gaston Ducros, fils d'un industriel, client de la banque Dugard, était depuis l'hiver précédent l'un des danseurs attitrés d'Arlette et l'on chuchotait que... peut-être...

Mais la jeune fille se souciait bien de ce dadais, maintenant! Avec l'insouciance et l'impitoyable cruauté de celles qui aiment, elle ne comprenait pas qu'elle eût trouvé Gaston Ducros seulement passable. Il était blond et elle découvrait qu'elle n'aimait que les bruns. Les bruns?... Pardon! Son choix était fait: un brun!

Elle accueillait la réflexion avec un sourire de politesse, mais combien eût-elle donné pour qu'à la place de ce soupissant fade se trouvât Denis. Certes, Ducros était excellent danseur.

"Je suis sûr que Denis danse encore mieux", songea-t-elle, en se laissant entraîner pour un blue.

Tout le monde était là, maintenant. On referma le portail. La fête battait son plein. L'orchestre se multipliait. Les danses succédaient aux danses. Un brouhaha continu, mais de bon ton cependant, s'élevait entre les groupes, pendant les minutes de repos. Des couples se dirigeaient vers le buffet. D'autres descendaient dans le jardin. Les bouteilles de champagne se succédaient, bouchons sautant avec bruit. Mme de Montellier avait

l'œil à tout et partout à la fois. Arlette, rieuse, le teint animé, était parmi les plus jolies danseuses de la soirée...

M. Dugard qui était allé fumer un havane dans le jardin, rentra dans la salle au moment où commençait un tango. Il échangea quelques mots avec la maîtresse de céans qui lui montrait Arlette au bras de Gaston Ducros:

— Joli couple... Comme ils s'harmonisent bien!

Il s'attarda à les regarder. La souplesse de sa fille s'accordait étonnamment avec la variété de pas exécutés par le cavalier et, ainsi qu'il arrive toujours, l'harmonie du rythme et aussi la grâce de la jeune fille rehaussaient le prestige du danseur en le faisant participer à l'ensemble. D'autant plus qu'au moment où M. Dugard les observait, Arlette riait d'une plaisanterie prononcée par son compagnon. Vu ainsi, le jeune homme ne manquait pas d'allure et le banquier se prit à songer: "Pourquoi pas?" Il avait totalement oublié Denis Plantin.

Il s'assit près de l'estrade où se trouvait l'orchestre et se laissa bercer par la mesure. La musique était très douce, d'une qualité rare, même, pour de la musique de danse. Il écouta plus attentivement le saxophone qui venait de reprendre un motif, en solo, avec un accompagnement d'instruments à cordes en sourdine. Les sons étaient une caresse pour l'oreille, l'habileté de l'exécutant tenait maintenant toute la salle sous son charme.

M. Dugard n'avait qu'à écarter une ou deux feuilles de la plante près de lui, pour voir le musicien. Il fit le geste, l'homme était à moins de deux mètres, en surélévation, tourné vers le chef d'orchestre qu'il ne regardait pas. Il jouait de mémoire et M. Dugard remarqua avec amusement qu'il avait clos les yeux pour mieux se concentrer.

Mais il remarqua autre chose encore!

— Hein? Quoi?... Je rêve? Ça, par exemple!

Le joueur de saxophone!... Mais... mais, c'était... c'était ce grand jeune homme brun qui... que... Denis Plantin, en un mot!

M. Dugard continua à l'observer. Une ressemblance? C'était possible; mais alors, une ressemblance prodigieuse! Si seulement le musicien se décidait à ouvrir les yeux...

Le tango s'acheva. Brusquement, le banquier quitta sa place pour rejoindre Arlette au milieu de la salle. Promptes comme l'éclair, plusieurs pensées successives l'avaient envahi. Laisser venir sa fille à lui, et faire part de sa découverte? Lui donner à comprendre que cet aventurier... car ce ne pouvait être qu'un aventurier, avait abusé de leur confiance à tous deux?

Non. Impossible. C'est pourquoi il avait, au contraire, évité que sa fille le rejoignît et risquât de voir elle-même l'imposteur.

Il l'enleva à son danseur et gaiement lui prit le bras:

— Veux-tu goûter quelque chose au buffet, avec moi?

Ils s'éloignèrent, descendant au jardin.

Sur l'estrade, le soliste qui venait de déposer son instrument auprès de lui, crut soudain voir tourbillonner toutes les lumières à la fois. Là-bas, par Zeus, Jupiter et tous les dieux de la mythologie! ô effroyable sensation... il avait reconnu Arlette et M. Dugard. Il trembla de tous ses membres comme un cheval fourbu. En même temps, il remercia le sort qui

lui avait permis de voir le danger à temps. Car, il se le répétait sans arrêt, en les voyant disparaître sous les arbres, la jeune fille et son père ne l'avaient pas vu; non, non, impossible, c'eût été trop affreux!

Ses lunettes... Ses lunettes noires! Vite! D'une main agitée comme celle d'un vieillard, il plongea dans sa poche et en extraya les verres teintés qui allaient le sauver.

Le maestro Quebrachi se pencha vers le musicien:

— Vous avez mal o zié, què vous mettè des lounettes?

— Oui, monsieur Quebrachi, j'ai la vue très sensible...

— Zé l'avais remarqué, déza. Tenez, mettez-vous ici, dans cette coin, vous serez mieux!

Denis changea de place avec empressement, et s'assit du côté opposé. Maintenant, il était totalement invisible de la salle, sans que cela diminuât la portée du son de l'instrument.

M. Dugard en fut pour ses frais lorsqu'il voulut reprendre son poste d'observation. Mais son esprit, très défiant, était désormais alerté. Le père de la jeune fille était décidé à en avoir le cœur net. Il ne se contenterait pas d'un doute. Dès le lendemain, il agirait en conséquence.

Silencieux dans la voiture qui le ramenait en compagnie d'Arlette, il ne pouvait s'empêcher de penser à l'astuce et à la cynique audace de ce musicien de jazz qui s'était fait passer pour le fils d'un homme riche et considéré.

— S'il avait dit la vérité, grondait-il intérieurement, j'aurais été plus indulgent! Un musicien est un homme aussi honorable qu'un autre, et vrai, celui-ci est même plus qu'un musicien ordinaire, il a l'étoffe d'un artiste. Mais le mensonge, la dissimulation, tout cela est l'évident indice d'un plan prémédité pour abuser de la confiance d'Arlette.

Une main fine se posa sur les siennes:

— A quoi penses-tu, papa? Tu as l'air bougon!

— Moi? (Il sursauta et s'obligea à sourire.) Pas du tout, ma chérie, pas du tout... Tu t'es bien amusée, je crois! Gaston Ducros a été charmant. Vous... — il répéta ce qu'avait dit Mme de Montellier—vous faisiez un joli couple!

— Ah! non, alors... Il ne me plaît pas...

Elle hocha la tête à plusieurs reprises et ponctua:

— Il danse bien, évidemment, mais il est bête!

M. Dugard ne répondit pas, mais il songea que Denis avait, certes, un air plus intelligent, et même à son avis trop intelligent...

VIII

Denis introduisit la clef dans la serrure et entra sur la pointe des pieds. Pour plus de sûreté, afin de ne pas réveiller son camarade, il s'était déchaussé sur le palier.

Trois heures du matin... Il était fourbu, moralement et physiquement. A partir de la minute où il avait constaté la présence d'Arlette à la soirée des de Montellier, il avait vécu dans un tourment continu. Ses lunettes le gênaient affreusement et lui tenaient si chaud qu'à tout instant il était obligé de s'éponger le visage. A plusieurs reprises, il avait remarqué l'insistance de M. Dugard à rôder près de l'estrade de l'orchestre et à chaque fois il avait failli pousser un couac dans son instrument! Comment avait-il pu tenir jusqu'au bout? Il est de ces miracles qui ne s'expliquent guère. Le maes-

tro lui lançait des regards effarés et s'agitait comme un pantin, dès qu'il voyait Denis prêt à plonger vers le sol, dans son désir éperdu d'échapper à l'inquisition des yeux gris et froids qui le cherchaient.

Denis mourait de soif. Il n'avait osé se rendre au buffet spécial dressé pour les musiciens, dans la terreur de croiser le banquier qui, sûrement, l'aurait interpellé. Dès que la fête s'était terminée, il avait filé comme un zèbre, plantant là ses compagnons, n'ayant que l'idée de se mettre à l'abri.

— M'a-t-il reconnu?... Se doute-t-il de quelque chose?

Cette idée fixe le torturait et contribuait à lui dessécher la bouche. Faisant jouer le déclic d'une petite lampe électrique de poche, il se dirigea vers une table de vannerie sur laquelle il savait trouver une carafe remplie d'eau. A ce moment, Théophile remua et prononça de sa voix de rogomme:

— C'est toi, Denis?...

— Oh! pardon, mon vieux, je t'ai réveillé!

— Je viens de m'assoupir, seulement maintenant. Je t'attendais. Tu peux faire de la lumière!

Théophile bâilla bruyamment et s'étira:

— Qu'est-ce que tu as? dit-il avec surprise. Tu en fais une tête! Rien de fâcheux?

Denis vida son verre goulûment et se laissa tomber sur une chaise, le visage sombre et l'œil furieux:

— Je n'ai pas de chance, grommela-t-il. Devine qui j'ai vu là-bas? Non, tu ne devineras jamais! Arlette, mon pauvre Larboust, et son père.

Larboust imita à merveille la bouche d'un poisson tiré hors de l'eau. Il s'exclama précipitamment:

— Tu n'as pas été reconnu, j'espère! Heureusement que tu avais suivi mon conseil. Bigre, ça c'est fâcheux!...

— Tellement fâcheux, que je vais être obligé de renoncer à ce métier! L'irréparable ne s'est pas produit ce soir, mais je sens que ce n'est que reculer pour mieux sauter!

Il laissa retomber la tête sur la poitrine avec accablement.

Théophile se dressa et, s'approchant, mit la main sur l'épaule de son camarade. Il souriait et son nez en pied de marmite frétillait drôlement.

— Ça t'amuse? remarqua Denis avec un rictus plein d'amertume.

— J'avoue que c'est une coïncidence burlesque. On ne fait pas mieux dans les vaudevilles!

— Je te croyais plus de cœur, Larboust! Laisse-moi me coucher tiens, tu me dégoûtes... Demain, j'irai mettre ma voiture en gage au Crédit Municipal et... et...

— Et quoi? Tu as l'intention de t'expatrier, par exemple!

— Pourquoi pas? Je parle anglais. Je m'en irai en Amérique, au diable vauvert!

Théophile étouffa son envie de rire. Sa bonne humeur irrita Denis de plus en plus.

— Et tu renonces à Arlette? dit Larboust avec une intonation qui parut perfide au malheureux désemparé.

Denis se jeta sur son camarade et le saisit aux oreilles:

— Un mot de plus... Je te les arrache! rugit-il.

— Bon! Puisque c'est comme ça, tu peux faire ce que tu veux. J'avais des bonnes nouvelles pour toi, je ne t'en dirai rien.

Théophile fit mine de se recoucher et s'efforça de renfrogner son visage.

(Lire la suite page 20)

POUR LES BRULURES ET LES LÉSIONS.— L'huile électrique du Dr Thomas enlève la cuisson d'une brûlure ou d'une lésion. Elle devrait être sous la main dans chaque cuisine de façon à pouvoir être employée en tout temps. Il n'y a aucune préparation requise. Appliquez simplement l'huile sur les brûlures ou la lésion et la douleur diminuera pour cesser ensuite en peu de temps.

La Charité est votre premier Devoir



L'INSTITUT NATIONAL CANADIEN POUR LES AVEUGLES.



L'ŒUVRE DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL.

POUR la quatrième fois, la Fédération des Oeuvres de Charité canadiennes-françaises fera, du 18 au 28 avril, un appel à la générosité de nos concitoyens en faveur des œuvres d'assistance qu'elle soutient.

Les trois Campagnes annuelles antérieures ont éclairé le public charitable sur l'urgence qu'il y a de s'unir pour soulager les nécessiteux. On comprend déjà mieux les avantages philanthropiques et financiers de la Fédération. Et l'idée d'entraide et de solidarité qu'elle préconise fait son chemin d'année en année. Les hautes personnalités religieuses et les hommes d'affaires éminents qui gèrent son administration sont de plus en plus convaincus, par suite de l'expérience qu'ils ont acquise sur ce point, que cette perception centralisée et périodique des aumônes est la manière la plus sûre, la plus efficace et la moins coûteuse de procurer aux œuvres les sommes nécessaires à leur maintien.

N'êtes-vous pas heureux de pouvoir encore donner ?



LA MAISON IGNACE BOURGET.

LA campagne d'avril prochain donnera à la générosité de nos compatriotes l'occasion de s'exercer. Les fédérations anglaise, irlandaise et juive ont dépassé leur objectif dans leurs campagnes de l'automne dernier. Sera-t-il dit que les Canadiens français resteront en arrière, dans ce concours de la charité ? Nous devons à notre race et à nous-mêmes, individuellement, de remporter au moins une victoire égale. Pensons aux misères qui frappent chaque jour à la porte de nos œuvres de bienfaisance pour y chercher un allègement à leur malheur. Nous qui sommes au chaud, bien nourris, confortablement vêtus, sains dans nos membres, favorisés dans notre santé, nous ne pouvons nous soustraire à l'obligation morale qui nous est faite de secourir ceux qui sont privés de tout. Disposons-nous donc à répondre généreusement à l'appel de la Fédération dans la semaine du 18 avril. Qui a la charité dans son cœur trouve toujours quelque chose à donner.



LE CAMP "LE GRILLON" DE L'AIDE AUX ENFANTS INFIRMES.



LA COLONIE DE VACANCES JEANNE D'ARC.

(Suite de la page 18)

Mais inutile. Le brave garçon était incapable de dissimuler davantage et se retourna, l'air toujours épanoui :

— Moi aussi j'ai vu quelqu'un ce soir... Quelqu'un que tu connais! J'ai reçu une visite.

— Ah! articula Denis, l'air absent.

Arlette! Son cœur était lourd à l'évocation du visage lumineux, des yeux verts, des mains inoubliables. Il faudrait abandonner l'espoir, pour toujours... Il retint un sanglot. Pleurer devant Théophile? Jamais!

— Ton père est venu ici...

— Quoi?... Répète! Tu dis que...

— Je dis que ton père est venu me supplier de l'aider à te retrouver, prononça Théophile, en détachant les mots. Il est affolé de ton absence, et je ne suis pas loin de croire que cette démarche a eu lieu avec l'approbation de ta mère.

— Raconte, Larboust, raconte!

Larboust s'exécuta. Le visage de Denis s'éclaircit au fur et à mesure. Bientôt, le fils de M. Plantin commença à sourire. Quand Théophile eut terminé, ils riaient tous deux.

— Ainsi, ajouta le clerc de notaire, quand il a cru que tu étais parti pour New-York, il a exigé que je donne ton adresse. N'est-ce pas que c'est curieux que tu m'aies dit, il y a quelques minutes, que tu voulais y aller, justement? Ça me fait plaisir, parce que je n'ai menti qu'à moitié comme ça!

— Et ensuite? Comment cela s'est terminé?

— Je lui ai affirmé que j'attendais de tes nouvelles d'un moment à l'autre. Si tu avais vu son air! J'avais honte de moi. Il m'a pris les mains et fait promettre que je te câblerais de rentrer, en signant de son nom pour mieux te convaincre.

Denis eut une expression attendrie :

— Brave papa... Il est prêt à toutes les concessions, dis-tu?

— Mais oui. Ton retour se fera tel que tu me l'avais décrit! Je ne serais pas étonné qu'il y ait un arc de triomphe de feuillage au-dessus de la porte!

Nouveaux rires. Mais Denis s'assombrissait encore :

— Il faut compter une huitaine de jours pour que tes élucubrations paraissent vraisemblables. Tu... tu pourras m'avancer un peu d'argent? Le chef d'orchestre m'a avoué qu'il ne pourra me régler qu'à la fin du mois.

Théophile courut à un vase qui trônait sur une sellette de bois blanc. Ce vase dont Denis déclarait qu'il était en "faux simili d'imitation de Sévres". Il y plongea la main et en ramena...

— Mon portefeuille!... dit Denis, le souffle coupé.

— Eh ouï!... Un bonheur ne vient jamais seul. Je me suis rappelé, après le départ de ton père, que tu l'avais fourré là-dedans, en déclarant que ce serait ton coffre-fort.

— Merveilleux... Sublime... Je suis sauvé!

Denis vérifia le contenu avec fièvre. Ses trois mille francs étaient toujours là, intacts. Il prit Théophile par la main et l'entraîna comme un fou dans une ronde.

— Eh là... doucement! Il y a des gens qui dorment à l'étage au-dessus, protesta ce dernier.

— Demain après-midi, annonça Denis, grande noub! J'irai te prendre à la sortie de ton étude et je t'emmènerai dans un grand restaurant. Nous reviendrons ici ensuite, tu mettras ton beau costume des dimanches et... et nous verrons!

— En attendant, je voudrais bien me reposer. Il est près de quatre heures du matin et je me lève à sept, mon vieux!

— Allô... La maison Plantin, à Courbevoie?

M. Dugard entendit la réponse de l'employée :

— Oui, monsieur! Vous désirez?

Il avait son plan. Sans hésitation, il reprit :

— M. Denis Plantin, s'il vous plaît!

— Il est absent, monsieur, mais je vais vous mettre en communication avec M. Plantin, père!

Dix secondes d'attente. Nouvelle voix à l'appareil :

— Oui... J'écoute! Qui me demande?

— Heu... Je suis un ami de votre fils, monsieur! Puis-je savoir s'il rentre bientôt à Paris?

— Je l'ignore moi-même, monsieur. Il est actuellement à New-York depuis une dizaine de jours et... Mais puis-je savoir à qui j'ai l'honneur?

M. Dugard jugea qu'il en avait appris assez et coupa net.

Son interlocuteur cria plusieurs fois :

— Allô... Allô... puis voyant l'inutilité de ses efforts, raccrocha avec un mouvement d'humeur.

Deuxième coup de téléphone de M. Dugard :

— Allô?... Mme de Montellier, je vous prie! C'est vous, chère amie? Ici, Dugard. Oui, très bien amusés... Arlette est ravie! Comment allez-vous? Pas trop fatiguée? Je vous téléphone, chère amie, pour vous demander un petit renseignement. Je suppose que vous ne connaissez pas le nom de ce saxophoniste d'hier soir? Il est excellent! Je voudrais m'assurer ses services, le cas échéant!

Mme de Montellier répondit par la négative :

— Navrée, cher monsieur Dugard. Mais il y a un moyen de le retrouver. Vous permettez? Je vais rechercher dans mon registre le nom et l'adresse du chef d'orchestre. Un instant... Ah! voici : M. Luigi Quebrachi, 10, rue du Chemin-Vert... Il a le téléphone, je crois! Oui, voulez-vous prendre note du numéro?

Troisième coup de téléphone de M. Dugard :

— Allô!... Puis-je parler à M. Luigi Quebrachi, chef d'orchestre?

Une voix empreinte d'un savoureux accent de Clermont-Ferrand, se fit entendre :

— Il n'habite pas ici... Une petite chegonde... On va le chercher... Ne quittez pas, moncheur!...

La "petite chegonde" dura plusieurs minutes. Le charbonnier dont M. Quebrachi employait le téléphone prit d'abord son temps pour "chercher" un client. Mais tout vient à point.

Après l'accent auvergnat, M. Dugard put savourer celui de Toscane :

— Allô... Yo suis il signor Quebrachi, maestro! Vous désirez, mosiè?

— Votre adresse m'a été donnée par Mme de Montellier. Je me trouvais à la soirée qu'elle a donnée hier. J'ai pu apprécier l'un de vos musiciens... le saxophone...

— Oh! mosiè, toutt' mes mousiciens ils sont bonnes!

— Oui, c'est tout à fait exact, admit M. Dugard avec diplomatie. Mais pour le moment, je désire communiquer avec celui-ci en particulier. Pouvez-vous me donner son nom et son adresse?

— "Con molto piacere..." zé veux dire avec beaucoup de plaisir! Il s'appelle Théophile Larboust, 26, rue de la Bouchérie...

M. Dugard eut la bienheureuse inspiration de se faire épeler nom et adresse, ne se fiant que très relativement à la prononciation du maestro.

Il raccrocha définitivement. Cet après-midi même, il se rendrait rue de la Bouchérie, numéro 26.

Il est difficile de connaître au juste quels pouvaient être les sentiments de la concierge de Théophile vis-à-vis de son locataire, mais il est permis de supposer que, lorsqu'un nouveau de belle apparence et, tout comme le premier, portant Légion d'honneur à la boutonnière, demanda M. Larboust, elle en conçut une immense considération. Très certainement, M. Larboust possédait des relations remarquables dans Paris.

Un mouvement instinctif la poussa à inspecter son couloir et même les abords immédiats du trottoir pour voir s'il n'y avait pas de dame prête à intervenir pour se sauver ensuite avec un cri, mais elle en fut pour une déception :

— M. Théophile Larboust n'est pas encore rentré, dit-elle.

— Il est musicien, n'est-ce pas?

— Musicien? Mais non. Il est clerc de notaire!

— Vous en êtes sûre, madame?

M. Dugard était décontenancé. Il insista :

— C'est un grand garçon brun qui...

— Non, monsieur. Il n'est pas très grand, et il est "rouquin", il a les cheveux rouges, quoi? Oh! il est facile à reconnaître avec ses taches de rousseur et son drôle de nez. Mais c'est un bien gentil garçon quand même!

M. Dugard était tout à fait dérouter. Cette description ne correspondait pas du tout à celle de l'homme qu'il recherchait pour le confondre. Pourtant, le nom...

— Vous êtes certaine, madame, qu'il ne sait pas jouer du saxophone?

— Du saxo... quoi?

Le banquier entreprit la description de cet instrument de musique. Elle se frappa le front :

— Ah! c'est p't'être bien de son cousin que vous voulez parler?

— Il a un cousin?... Du même nom?

— Ça j'sais pas! Mais c'est possible... Comment dites-vous qu'il est, le Larboust qu'vous cherchez?

M. Dugard, après le signallement du saxophone, donna celui de son propriétaire. La concierge devint prolixe :

— Oui, y a pas d'doute, c'est son cousin! Il partage sa chambre jusqu'à la fin du mois. D'habitude, on ne tolère pas ça dans la maison ou qu'on loue à un seul locataire et pas à deux; mais m'sieu Théophile est si comme y faut et l'autre aussi, du reste! Y sont très tranquilles et polis avec moi, comme si que j'srais une jeune femme!

M. Dugard eut un mouvement de satisfaction intérieure. L'homonymie des deux cousins était assez singulière, mais dans le domaine des possibilités. En tout cas, il savait maintenant où habitait l'aventurier qui, sous le nom de Denis Plantin s'était permis de faire la cour à sa fille. Il remercia et se prépara à sortir, méditant déjà les termes de la lettre qu'il écrirait le soir même, sans tarder.

Une petite auto rouge s'arrêta devant la porte. Denis et Théophile, mis en gaité par les vins fins du succulent déjeuner, riaient et plaisaient sans arrêt. Ils sautèrent sur le trottoir. Denis au moment d'entrer, s'effaça pour laisser passer quelqu'un et...

Il sentit ses jambes se dérober sous lui, comme si elles étaient brusquement devenues de coton.

L'homme qui se tenait devant lui arborait un sourire railleur :

— Bonjour, jeune homme... Et ce voyage dans le Midi?

— Je... heu... Je ne suis pas encore parti, monsieur Dugard.

— Pas possible! Heureusement que vous me le dites, sans cela je ne m'en serais peut-être pas aperçu! Domage que vous ne m'avez pas prévenu que vous seriez chez Mme de Montellier. Nous avons des relations communes, à ce que je vois...

Denis cherchait à répondre, mais en vain. Son esprit en déroute ne lui permettait aucun équilibre, pas le moindre sang-froid. Théophile était resté un peu à l'écart et les fumées capiteuses du festin lui donnaient un air remarquablement abruti.

M. Dugard montra l'auto sport :

— C'est le seul sujet sur lequel vous n'avez pas menti, monsieur Larboust! prononça-t-il d'une voix cinglante.

— Hein? Plaît-il? annonça le véritable Larboust.

— Ce n'est pas à vous que je m'adresse, mais à votre cousin.

L'imminence de la disparition du banquier rendit d'un seul coup à Théophile, le sens des réalités. Il riposta d'une voix plus assurée en faisant face :

— Monsieur Dugard, vous faites erreur...

— Vous connaissez mon nom? suffoqua le père d'Arlette.

— Denis me fait ses confidences...

Mais oui, monsieur Dugard, il s'appelle Denis Plantin, il n'est nullement mon cousin et si vous voulez nous faire l'honneur de nous écouter, vous comprendrez tout ce qui s'est passé!

Ils descendirent tous trois jusqu'au boulevard Saint-Michel et s'installèrent à la terrasse d'un café.

— Cela remonte, commença Théophile, à la trouvaille d'un gant dans ma chambre, un soir d'avril dernier.

Le banquier ne perdait pas une parole. Mais de sa vie, il n'avait entendu de narration aussi divertissante. Il interrompait à tout bout de champ pour éclater de rire :

— Oh! il faudra que je conte cela à Arlette...

Denis intervint gaîment :

— Ah! non! C'est mon privilège! Je le réclame avec insistance.

— A une condition, dit M. Dugard.

— J'accepte d'avance! Mais ne soyez pas trop malicieux!

— C'est que vous dinerez à la maison ce soir même et M. Théophile Larboust, le seul, l'authentique, acceptera également de s'asseoir à ma table. Voyons, monsieur Larboust, vous me paraissez avoir beaucoup d'esprit! Vous êtes clerc de notaire? Depuis combien de temps? Venez donc à mon bureau, lundi, nous parlerons de toutes sortes de choses!

Arlette se crut le jouet d'une illusion, en voyant entrer le trio. Son père dit avec une fausse gravité :

— Décidément, M. Plantin n'est pas fait pour les voyages! Il a réfléchi. Il reste à Paris. D'ailleurs, il a besoin de voir ses parents ce soir même, pour les informer d'une décision complémentaire qu'il a prise. A moins que je me trompe? ajouta-t-il à l'adresse du jeune homme, en le poussant irrésistiblement vers sa fille.

— Quoi? bégaya Denis. Vous... vous acceptez, monsieur Dugard?

Le banquier s'assit auprès de l'appareil téléphonique :

— Vous ne vovez pas d'inconvénient, cette fois, Denis, à ce que je demande votre père au bout du fil?

(Lire la suite page 27)

L'ACTUALITÉ À TRAVERS LE MONDE

ANGLETERRE — Les richesses de l'Empire Britannique.

Le Canada détient le monopole de fait du nickel, et cela prouve, une fois de plus, combien le monde entier dépend, en ce qui concerne la fourniture des matières premières, de l'Empire britannique. Tous les minéraux, sans exception, se trouvent dans les colonies britanniques et dans les Dominions. Le Canada, l'Australie, la Rhodésie du Sud et le Sud africain sont les principaux pays producteurs de l'or. Sans l'Empire britannique, des milliers d'objets, des frigidaires aux téléphones, ne pourraient être fabriqués.

La Rhodésie du Sud, ainsi que la région de Québec fournissent au monde la plus grande partie de l'amiante dont il a besoin. Sans les diamants de l'Afrique du Sud, les bijoutiers seraient bien en peine de contenter leurs clients. Le Congo Belge n'a plus le monopole du radium, depuis que l'on a découvert dans le Canada du Nord d'immenses gisements de cette matière précieuse. Ceylan partage, avec Madagascar, l'avantage de posséder les plus vastes ardoiseries du monde. Cette liste pourrait être allongée à l'infini. Du plomb aux métaux les plus rares utilisés dans les laboratoires, on trouve de tout dans l'Empire Britannique. Voici quelques-uns des métaux rares : le sélénium, sans lequel la télévision et la transmission télégraphique des photos seraient impossible; le cadmium, employé pour les alliages; le palladium, le rhodium, l'iridium, indispensables pour l'industrie de l'électricité et pour la fabrication des instruments de précision, etc.

L'Empire se rend bien compte de ses richesses naturelles et il cherche à les mettre en valeur. C'est ainsi que le Canada a entrepris une vaste campagne nationale pour l'exploitation rationnelle de ses gisements d'or, de platine et de radium. Dans les laboratoires canadiens, on travaille au perfectionnement de la céramique et à l'utilisation du charbon. 188 groupes de savants se livrent à des travaux géologiques dans 65 régions différentes du Canada. Un crédit de 200 000 livres sterling avait été alloué pour ces travaux. En revanche, au cours des six premiers mois de 1935, le Canada a extrait de son sous-sol des richesses minérales pour 30 millions de livres sterling. La production de la Colombie britannique a donné, en 1935, pour les minéraux seulement, un revenu de 8,900,000 livres sterling et a dépassé, pour la première fois depuis 1920, le revenu de l'industrie forestière.

En Saskatchewan, dans la région du lac Athabaska, on procède sans cesse à de nouveaux travaux. Dans le Manitoba, une nouvelle mine produit 150 tonnes de minerai de fer par jour. Le bois d'Ontario est vendu dans le monde entier. Dans le Nouveau Brunswick, on a découvert des champs pétrolifères.

(Times, Londres)

ETHIOPIE — Les juifs éthiopiens

Aux environs d'Adoua, d'Axoum et de Makallé, il existe de nombreuses agglomérations dont les habitants sont tous Juifs. Ce sont les descendants de ce peuple juif abyssin qui avait, au moyen âge, son royaume dans une des provinces éthiopiennes.

A quelque distance de Makallé s'élève une synagogue. De loin, elle ressemble à s'y méprendre à un couvent et cette illusion ne se dissipe que de tout près. Les Juifs abyssins, les Falaches, ne se distinguent pas en apparence des autres indigènes. Leur peau est très brune, ils parlent la langue du pays et ont la même façon de préparer les mets que les Ethiopiens. Mais cette assimilation est tout extérieure. Les

juifs abyssins sont restés fidèles à leurs coutumes religieuses et ont gardé leur civilisation particulière.

Chose curieuse, dans ce pays où l'analphabétisme est général, 90 pour cent des Juifs savent lire et écrire, ayant fréquenté dans leur enfance l'école religieuse.

On estime le nombre des Juifs vivant sous l'autorité du Négus à cent mille environ.

(Domenica del Corriere, Rome)

QUEBEC — L'hon. Adélard Godbout explique le rôle et l'œuvre de la Commission d'Industrie Laitière de la Province de Québec.

"La Commission d'Industrie Laitière de la province de Québec n'a pas été créée dans le but de prendre de l'argent dans le gousset des consommateurs pour servir les intérêts des grandes agences de distribution des produits laitiers", déclare catégoriquement l'honorable Adélard Godbout, ministre de l'Agriculture de Québec, dans un communiqué transmis aux journaux et revues.

"Certaines critiques non justifiées ayant été formulées depuis quelque temps à ce sujet", dit le ministre de l'Agriculture dans cette déclaration, "je crois qu'il est de mon devoir, en toute justice pour la Commission d'Industrie Laitière, de répondre publiquement à ces assertions erronées, dont la principale est que les commissaires, en fixant le prix minimum auquel le lait doit se vendre dans les centres urbains, servent les gros distributeurs au détriment des consommateurs, et ce, sans que le cultivateur retire le moindre avantage de cette politique."

"Rien n'est plus éloigné de la vérité et des chiffres strictement contrôlés le démontrent amplement. En 1930, le lait était vendu 12.8¢ la pinte à Montréal; 13¢ à Québec; 11.0¢ à Sherbrooke et aux Trois-Rivières. En 1935, le prix moyen dans ces mêmes centres, est le suivant : 9.709¢ à Montréal; 9.666¢ à Québec; 8.958¢ à Sherbrooke et 8.792¢ aux Trois-Rivières. La Commission fixe un prix minimum pour la saison d'été, et un autre prix légèrement supérieur pour la saison d'hiver, alors que l'entretien des troupeaux et la distribution coûtent plus cher. Entre temps, le lait se vend au détail 12¢ la pinte à Toronto; 10¢ à Ottawa et 11 1/4¢ à Hamilton. Ces quelques chiffres devraient suffire à démontrer que le consommateur québécois paye son lait au détail moins cher qu'autrefois, et moins cher aussi que ne le payent présentement les citoyens de Toronto, Ottawa et Hamilton. Je me suis permis cette comparaison avec quelques centres de l'Ontario pour montrer que les consommateurs de nos principales villes ne sont pas plus maltraités que ceux d'ailleurs."

UNE VRAIE CHASSE A L'OURS



TROIS HABILES CHASSEURS DE LA RÉGION DU LAC ST-JEAN AVEC LES QUATRE OURS QU'ILS TUÈRENT EN DÉCEMBRE DERNIER.

"On prétend que le cultivateur ne retire rien de plus qu'autrefois pour son lait vendu en nature depuis que la Commission détermine les prix. Voyons plutôt : En 1933, les producteurs touchaient pour cent livres de lait \$1.288 à Montréal; \$1.314 à Québec; \$1.30 à Sherbrooke et \$1.21 aux Trois-Rivières. En 1935, ils reçoivent pour la même quantité et dans les mêmes centres \$1.673; \$1.618; \$1.652 et \$1.60, respectivement. Les consommateurs payant leur lait moins cher qu'autrefois et les cultivateurs retirant plus de la vente de leur produit, d'où provient donc l'augmentation de revenus du producteur? De la diminution de la marge de profit des agences de distribution, tout simplement, diminution effectuée par la Commission d'Industrie Laitière après entente réalisée par elle — toujours à l'amiable et non arbitrairement — entre les fournisseurs et les distributeurs. Depuis juillet 1934, cette politique a valu aux producteurs de lait une augmentation de revenus de \$2,174,795."

"Le cultivateur a, tout comme l'industriel, le commerçant et l'ouvrier, le droit de retirer une juste rémunération de son travail. Avant la réglementation du commerce du lait en nature par les ordonnances de la Commission, qui s'appliquent aujourd'hui dans trente-quatre centres, nombre de cultivateurs étaient dans l'obligation de vendre leur lait à perte, c'est-à-dire en bas de leur coût de production; les distributeurs se faisaient une concurrence ruineuse, et les consommateurs avaient un produit de moins bonne qualité. Car on admettra facilement que n'importe quel cultivateur se sente peu porté à améliorer son troupeau, à respecter les lois de l'hygiène, à donner enfin une marchandise de haute qualité si le produit de ses ventes ne paye pas ses frais et ne lui laisse pas un profit raisonnable."

"En résumé, la Commission d'Industrie Laitière, mettant en présence les producteurs de lait et les marchands de lait, discutant avec eux leurs problèmes communs, a rétabli l'ordre dans le commerce du lait en nature, augmenté les revenus des producteurs, encouragé l'amélioration de la qualité du lait, diminué dans nombre de cas la marge de distribution, et rétabli dans une large mesure l'harmonie entre les vendeurs et les acheteurs. Elle a accompli ce travail en tenant compte du pouvoir d'achat du consommateur et fixé des prix de vente au détail basés sur les conditions de milieu de chaque centre concerné, faisant cesser une concurrence déplorable qui tenait le consommateur à la merci des agences de distribution."

"Du fait que les cultivateurs sont plus encouragés à améliorer leur exploitation laitière parce qu'ils retirent un meilleur prix de leur produit au lieu de voir leurs profits tomber dans la caisse des distributeurs, les consommateurs sont mieux protégés qu'autrefois. Cette protection, ils y ont droit, et les ordonnances de la Commission d'Industrie Laitière ont pour principal objectif de la leur assurer."

OSHAWA (ONT.) — Les Salons de l'Auto.

L'Association des manufacturiers d'automobiles aux Etats-Unis ne considère pas qu'il est trop tôt pour annoncer la date du Salon de l'Auto, à New-York l'automne prochain, bien qu'il s'est écoulé à peine trois mois depuis la dernière exposition. De toute façon, on a fixé au 11 novembre la date de la présentation des modèles 1937 au Grand Central Palace. Les observateurs en concluent que le succès a couronné la présentation des modèles à l'automne, sans quoi on ne se presserait pas autant de déterminer la date d'une nouvelle exposition. A Montréal, on croit que le Salon aura lieu vers le 28 novembre.

Photo J. E. Chabot, Roberval

NOTRE FEUILLETON
(Numéro 14)

Le Suprême Amour

par EMILE RICHEBOURG

ILLUSTRATION DE
J. PERRET

— III, mais vous ne pouvez pas revenir ici ; ce serait imprudent. Nul ne doit savoir que vous connaissez Mme Joramie. Il est de beaucoup préférable que je vous voie chez vous ; donnez-moi votre adresse.

— Je veux bien vous dire où je demeure ; mais Jacques Vernier ne peut recevoir l'élégante Mme Joramie dans son taudis. Et puis, je dois vous le dire, en venant chez moi, vous vous exposeriez à des dangers plus réels que ceux que mes visites à l'hôtel Joramie vous font redouter.

Nul ne doit savoir que la belle Mme Joramie connaît Jacques Vernier.

— Trouvez alors un endroit convenable et sûr où nous pourrions nous rencontrer et causer librement. Pourquoi ne loueriez-vous pas un petit logement, ou même un appartement, dans un des quartiers excentriques de Paris, où je pourrais me rendre aussi souvent qu'il le faudrait sans craindre d'éveiller ou d'attirer la curiosité du monde ?

— Au fait, répliqua l'ancien garde-chasse, pourquoi ne louerait-on pas tout de suite une petite maison ? Comme cela, on serait chez soi ; on n'aurait pas à redouter les cloisons minces ni les oreilles qui écoutent aux portes.

— Soit, trouvez la petite maison.

— C'est parce qu'elle est toute trouvée que je me suis permis de vous en parler.

Elle est dans un quartier excentrique, au bord de la Bièvre, et suffisamment isolée, entre une rue peu fréquentée et une ruelle absolument déserte, dont elle est encore éloignée par une cour sur la rue et un jardin sur la ruelle et sur la rivière. Je me suis demandé plus d'une fois si ce n'était pas là que se cachait autrefois le fameux chevalier de Maison-Rouge dont Alexandre Dumas a raconté l'histoire. Inhabitée depuis je ne sais combien de temps, cette maison attend impatiemment un locataire.

— Eh bien, louez dès ce soir.

— Rien ne sera plus facile, si j'ai de l'argent. L'argent est le nerf de la guerre. Sans argent on ne peut rien faire ; avec de l'argent, on peut tout faire.

Mme Joramie s'était levée.

Elle ouvrit le tiroir d'un meuble dans lequel elle prit une poignée d'or qu'elle mit dans les mains de Jacques Vernier, puis une liasse de billets de banque.

Après les pièces d'or, les billets s'engouffrèrent dans la poche de l'ancien forçat.

— Faut-il vous donner un reçu ? fit-il d'un ton narquois.

— J'ai oris sans compter, répliqua-t-elle en haussant les épaules, mais vous avez bien trois ou quatre mille francs. Avec cela, vous pouvez agir.

— Ce soir la maison sera louée et demain j'y ferai mettre des meubles.

Commencé dans le numéro du 22 décembre 1935.

Publié en vertu d'un traité avec La Société des Gens de Lettres.



IL NE RÉPONDIT PAS, MAIS
PRESSANT LA CHARMEUSE
CONTRE SA POITRINE IL LUI
RENDIT SON BAISER.

juste ce qu'il faudra pour donner satisfaction au propriétaire, que je connais un peu, d'ailleurs. M. Farfouillet, — c'est son nom, — est l'ami d'un de mes copains, et vous savez, les amis des amis...

— A propos de vos amis, n'oubliez pas que deux au moins, choisis parmi les plus sûrs, devront être à votre disposition, le moment venu.

— C'est convenu. S'ils sont bien payés, je réponds d'eux comme de moi-même.

— On les payera bien.

Demain soir ou après-demain, dans la journée, vous m'écrirez pour m'apprendre ce que vous aurez fait; vous me direz en même temps où je pourrai vous adresser mes lettres, que je ne signerai pas; dispensez-vous également de signer les vôtres. Nous devons agir avec le plus grand mystère. Surtout que mon nom ne soit jamais prononcé. Comprenez-vous bien?

— Très bien.

— Dès que de mon côté je serai prête, nous aurons un premier rendez-vous, et je vous dirai ce que vous et vos auxiliaires aurez à faire.

— Nous serons prêts.

— Maintenant, retirez-vous; il ne faut pas qu'on remarque que vous restez trop longtemps avec moi. D'ailleurs, j'ai besoin d'être seule; je vais employer le reste de la journée à réfléchir, à bien examiner tout le parti que je peux retirer des choses étonnantes que vous m'avez apprises.

— Vous ne me tendez pas la main?

— Si vous y tenez, la voilà.

— Merci. Allons, je vais avec plaisir que vous n'êtes pas trop changée. Au revoir!

— Oui, à bientôt!

Jacques Vernier sortit du boudoir et passa devant les domestiques, fier, presque hautain, ayant dans le regard l'orgueil du triomphe.

Mme Joramie était retombée sur son ottomane, et la tête dans ses mains, tout entière à ses idées de vengeance, elle se mit à songer.

Ah! comme elle savourait d'avance la joie des souffrances qu'elle voulait faire endurer à sa rivale! C'est Mionne qu'elle haïssait, Mionne seule qu'elle voulait briser, frapper sans pitié; mais qu'importe? tant pis pour Mourillon s'il tombait sous les coups terribles qu'elle allait porter!

Tout à coup elle se redressa farouche, l'œil en feu.

— Non, non, prononça-t-elle sourdement, rien ne m'arrêtera, j'irai jusqu'au bout.

Je veux me venger, je veux me venger! Pas de pitié. Et pourquoi en aurais-je de la pitié? Est-ce qu'on en a eu pour moi, autrefois? On m'a humiliée, on m'a brisée, pourquoi donc ne briserai-je pas les autres?

Ah! Jacques a bien fait de venir! Je voulais le chasser, sotté que j'étais!... Spectre du passé, il me faisait peur! Mais je suis riche et il aime l'or, c'est avec de l'or que je le tiendrai en ma puissance, avec de l'or que je ferai de lui mon esclave! Plus tard, quand je n'aurai plus besoin de lui, s'il se montre trop exigeant, s'il ose me menacer encore, eh bien, nous verrons!

Et un éclair sinistre sillonna le regard de Mme Joramie.

VII

Césarine Leverdier

Ainsi, Raymonde Duchemin, comtesse de Soleure, la femme du célèbre financier Joramie, était bigame.

Bigame! Certes, ce n'était point là le moindre fardeau qui pesât sur ses épaules.

Il est vrai que depuis tant d'années écoulées, n'ayant plus entendu parler de son premier mari, elle pouvait se croire à l'abri de toute cruelle aventure dont les plus douces et les plus simples conséquences seraient de la conduire sur les bancs d'une cour d'assises, et sans que la justice eût égard à la haute position qu'elle occupait dans le monde.

La comtesse de Soleure était bigame et, circonstance aggravante, c'est après avoir changé frauduleusement son état civil qu'elle était devenue Mme Joramie.

Avant son second mariage, elle avait fait prendre, secrètement, des informations au sujet du comte de Soleure, et de tous côtés on lui avait invariablement répondu:

"Depuis qu'il s'est expatrié, le comte de Soleure n'a pas donné signe de vie; on ignore absolument ce qu'il est devenu. Il y a lieu de croire qu'il n'existe plus."

Plus tard, quand elle s'appela Mme Joramie, Raymonde se mit encore en quête de renseignements. On alla jusqu'à interroger le notaire du comte, qui répondit tristement: "Je ne sais rien." Les nouveaux rensei-

pas alors à jouer un rôle quelconque. Elle avait pris, au contraire, la sage résolution de vivre solitaire, éloignée du monde et de ses plaisirs, et d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui serait de nature à attirer l'attention sur elle; n'était-ce pas ainsi qu'elle trouverait le repos et l'apaisement?

D'ailleurs elle n'avait besoin de personne, elle pouvait arranger sa vie comme elle l'entendrait, à sa fantaisie. La pension qui lui était assurée la délivrait des soucis de l'existence, des préoccupations de l'avenir.

Pour une femme seule, vingt-cinq mille francs à dépenser par an, c'était magnifique.

Arrivée à Paris, Raymonde alla se loger provisoirement dans un hôtel de troisième ordre, où elle se fit inscrire sous le nom de Césarine Leverdier.

Elle remplissait ainsi une des conditions que la vieille comtesse de Soleure lui avait imposées; d'un autre côté, bien résolue à ne plus avoir aucune espèce de relations avec Jacques Vernier, c'était un moyen de se soustraire aux recherches que son

Celle-ci, la vraie Césarine, du même âge que la comtesse de Soleure, à sept ou huit mois près, avait été l'amie, nous pouvons même dire la meilleure amie de pension de Raymonde Duchemin.

Césarine Leverdier était née dans le midi, à trois lieues d'Albi, dans un village, et était venue à Paris à l'âge de dix ans, emmenée par son père, qui quittait sa petite localité pour représenter à Paris une importante maison de commerce.

Césarine était sortie du pensionnat, ses études hâtivement terminées, dix-huit mois avant Raymonde. Alors, pendant un certain temps, les deux amies s'étaient écrites de longues lettres où elles se communiquaient leurs projets d'avenir et ne cessaient de se jurer une amitié éternelle.

Puis, comme cela arrive presque toujours, Raymonde ayant à son tour quitté le pensionnat, les deux amies s'étaient perdues de vue.

Césarine s'était trouvée dans une situation à peu près semblable à celle de Raymonde; elle avait eu le malheur de perdre son père, mort sans fortune après les sacrifices qu'il avait faits pour l'éducation de sa fille, et elle se trouvait seule au monde, n'ayant plus aucun parent. Heureusement, elle était instruite; une place d'institutrice lui fut offerte en Angleterre, et elle était partie pour Londres, pendant que Raymonde, de son côté, suivait le chemin qui devait la conduire au château de Noisy-les-Monts et la ramener à Paris, séparée pour toujours de l'homme qui lui avait arraché violemment la couronne de comtesse qu'il avait mise sur son front.

Raymonde s'était souvenue de son amie et n'avait point cru mal faire en lui empruntant son nom.

Evidemment, elle était loin de se douter que cette substitution du nom de son amie au sien, chose fort innocente, d'ailleurs, devait avoir plus tard des conséquences terribles.

Pendant deux ans, Raymonde, ne sortant point du plan qu'elle s'était tracé, vécut dans une paix relative. Fuyant les grandes assemblées, les lieux bruyants, ne se montrant en public, au théâtre ou ailleurs, qu'avec une certaine réserve, elle n'attirait point l'attention sur elle et ne se faisait remarquer que par son élégance et sa beauté.

N'étant pour ainsi dire pas connue du tout Paris, elle aurait pu y vivre tranquillement pendant des années. Il est certain que nul ne songeait à reconnaître la comtesse de Soleure dans la belle et élégante jeune femme, qui se faisait appeler Césarine Leverdier.

Un jour, boulevard Bonne-Nouvelle, la fausse Césarine se trouva tout à coup en face de la vraie Césarine Leverdier.

Il y a dans la vie, à chaque instant, de ces rencontres fatales, amenées par le hasard.

L'amie de Raymonde n'avait point fait fortune, à en juger par son chapeau fané, son linge d'une fraîcheur douteuse, sa mauvaise robe d'indienne et l'espèce de mantelet rapiécé qui couvrait ses épaules. Elle sentait la misère, et sa figure pâle, maigre, souffreteuse, inspirait la compassion.

— Ah! Raymonde, Raymonde! s'écria-t-elle, en reconnaissant son amie. Et elle se mit à pleurer.

La surprise, la joie et peut-être bien aussi la comparaison qu'elle établissait entre l'élégante toilette de Raymonde et son misérable vêtement!

— Comment, c'est toi! fit Raymonde; mais qu'es-tu donc devenue depuis quatre ans? (Suite à la page 27)

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le riche comte de Soleure, habitant son château de Noisy-les-Monts, a épousé une jeune fille sans fortune, mais d'une rare beauté et paraissant douée des plus hautes qualités.

Quelques mois s'écoulent à peine que Pierre Valenski, serviteur fidèle, découvre que la jeune comtesse n'était pas la femme sérieuse que l'on croyait.

La mère du comte de Soleure, d'origine russe, aux principes rigides et inflexibles, fait à son fils, parti pour un voyage en Russie, cette terrible et navrante révélation, jure de la démasquer et d'être pour elle sans pitié.

Pour oublier ses misères morales le comte décide de voyager. Quelque temps après il reçoit la nouvelle de la mort de sa mère.

D'autres personnages entrent en scène qui, découragés de la vie, veulent mettre fin à leurs jours.

La Providence permet qu'ils ne puissent exécuter leurs desseins.

Grâce à l'aide d'un protecteur rencontré par hasard ils reprennent la lutte pour la vie et tout maintenant paraît leur sourire.

L'amour intervient à son tour pour soutenir leur courage.

Des obstacles insoupçonnés s'opposent cependant à la réalisation immédiate de leur bonheur.

Grâce à la rencontre fortuite d'un nommé Mourillon, le comte de Soleure retrouve celle qu'il croit être son enfant dans la personne d'une belle et adorable jeune fille de 17 ans.

Mourillon lui raconte comment, huit ans auparavant, il a trouvé cette enfant dans une forêt et en est devenu le père adoptif.

gnements ne furent que la confirmation pleine et entière des premiers. Ils tranquillisaient Raymonde, en lui donnant l'assurance qu'elle ne courrait pas le risque de rencontrer le comte sur son chemin, puisqu'il s'était pour toujours éloigné de la France.

Mais, en somme, elle ne savait rien de positif, et elle en était encore à se poser, non sans inquiétude, cette double question: "Le comte de Soleure est-il mort ou existe-t-il encore?"

C'était la fatalité qui avait fait cela!

Raymonde était une femme prédestinée!

Le jour où, libre et redevenue maîtresse de ses actions, Raymonde avait quitté la maison de la princesse, elle s'était fait conduire à Dijon où elle avait pris le premier train se dirigeant sur Paris.

N'était-ce pas à Paris qu'elle pouvait se mieux cacher en attendant les circonstances favorables qui lui permettraient de se livrer à de nouveaux exploits?

Toutefois, disons-le, sortant d'une rude épreuve, Raymonde ne songeait

ami ferait sans doute pour la retrouver.

Ne voulant pas rester longtemps à l'hôtel, elle s'occupa, dans le mois qui suivit, d'une installation plus convenable et surtout plus en rapport avec ses goûts.

Toujours sous le nom de Césarine Leverdier, elle loua rue de Parme, au deuxième étage d'une maison habitée par des gens tranquilles, un bel appartement composé de deux chambres à coucher, d'un grand et d'un petit salon, d'une salle à manger et d'une cuisine avec office.

En moins de huit jours l'appartement fut meublé par un tapissier, qui ne négligea rien pour qu'il fût digne de l'élégante et charmante jeune femme qui allait l'habiter. Alors Raymonde quitta l'hôtel et vint s'installer chez elle, en prenant deux domestiques pour la servir, une femme de chambre et une cuisinière.

Césarine Leverdier n'était pas un nom de fantaisie que Raymonde s'était donné, en le prenant au hasard parmi tant d'autres.

Il existait une demoiselle du nom de Césarine Leverdier.

NOS PAGES



—Quelle impolitesse, messieurs! Voilà une demi-heure que vous écoutez tout ce que je dis au téléphone...

ENFANT MODERNE

Tit-Paul vient de faire des blagues et il a fâché sa maman qui l'attrappe.

— Tit-Paul, tu n'as pas été gentil et je le dirai à ton père lorsqu'il rentrera.

— Ah! répond le moutard, voilà bien les femmes! ça n'est jamais capable de garder un secret!

L'ENTRAÎNEMENT

— Bob, comment se fait-il qu'on ne t'a pas vu à l'école depuis au moins huit jours?

— Je fais de l'entraînement.

— Pas possible! quel genre donc?

— Pour mon métier plus tard.

— Ah! qu'est-ce que tu veux donc être quand tu seras grand?

— Chômeur.



—Adolphe a rompu nos fiançailles...

—...Et dire que tu le prenais pour un imbécile!

UNE DEFINITION

La maîtresse d'école.—Y a-t-il un de vous qui a déjà vu une tortue?

Un petit gars.—Moi, madame.

La maîtresse.—Bien; dis-moi comment c'est fait.

Le petit gars.—C'est une bête qui a le dos en ciment et qui peut rentrer sa tête dans sa bouche.

LE MOTIF

— Il y a des gens qui changent de parti politique comme de chemise; moi, c'est une chose que je ne pourrais jamais faire.

—Vous êtes fidèle à vos principes?

— C'est pas tout-à-fait ça, mais j'ai pas de chemise.



—Comme ça, tu ne casses plus la vaisselle.

SANS AUCUN DOUTE

— Quelles conditions faut-il remplir pour être enterré avec les honneurs militaires?

— Je suppose qu'il faut être mort.

LE DESTINATAIRE

Un homme qui avait des chevaux téléphone à un marchand de grains.

— Envoyez-moi, lui dit-il, vingt sacs d'avoine.

— C'est entendu, répond le marchand; pour qui, s'il vous plaît?

— En voilà une question! réplique l'homme; mais c'est pour mes chevaux, naturellement.

Et il raccroche l'appareil.

RUSE ECONOMIQUE

— Je vois qu'une vitrine de votre magasin est brisée; je vous offre de la remplacer pour trente dollars.

— Je vous remercie de votre offre, monsieur, mais je puis faire faire ce même travail pour vingt dollars.

— Les voici. C'est mon fils qui a cassé votre vitrine et vous avez envoyé chez moi une réclamation pour cinquante dollars.

PREDICTION A COUP SUR

— Je ne crois pas qu'on puisse prédire l'avenir.

— Je vais te prouver le contraire tout de suite en te disant que demain tu achèteras un chapeau neuf à ta femme.

— Pourquoi me dis-tu cela?

— Parce que ma femme en a un et elle vient d'aller rendre visite à la tienne.

DES BONS HOMMES D'AFFAIRES

— Moi, mon cher, je viens de prêter mille piastres à quelqu'un à bon intérêt.

— Combien?

— A cinquante pour cent et j'ai, naturellement, retenu les intérêts d'avance, si bien que je ne lui ai versé que cinq cents piastres.

— Eh bien, moi, j'ai fait une meilleure opération que toi; j'ai prêté également mille piastres à quelqu'un, à cinquante pour cent également, mais je lui ai prêté cette somme pour deux ans en retenant aussi les intérêts; comme ça le gars me doit bien mille piastres et je ne lui ai rien versé du tout.

ZELE MAL EMPLOYE

Un monsieur de la bonne société qui vient tout juste de se marier part en voyage de noces avec sa jeune épouse. Il a un domestique lequel est un très bon garçon, fidèle et dévoué, mais qui n'a pas inventé la poudre. Son maître lui fait diverses recommandations.

— Il ne faudra pas, lui dit-il, raconter aux gens de l'hôtel ou nous descendrons que je viens tout juste de me marier, afin d'éviter la trop grande curiosité du public.

— C'est entendu, répond le domestique d'un air fin.

Quelques jours plus tard, dans un hôtel chic, le monsieur et sa jeune femme constatent que tout le monde les regarde avec un drôle d'air, à tel point que cela devient gênant.

— As-tu bien suivi mes recommandations? demande-t-il à son domestique.

— Oh oui, monsieur, répond le grand nénet de garçon, j'ai même fait mieux encore pour que vous soyez davantage à votre aise. J'ai raconté à tout le monde que c'était seulement le mois prochain que vous alliez vous marier.

RAISON DE SANTE

Le docteur.— Comment va votre mari aujourd'hui? qu'il n'oublie pas surtout de prendre un verre de vin de Bordeaux chaque jour pour le fortifier, comme je le lui ai recommandé la semaine dernière.

— Oh, docteur, soyez sans crainte, il n'oublie pas, et comme il veut guérir très vite, il est déjà en avance de deux mois sur son traitement.

LA GAFFE

Une dame déjà mûre et qui se croit toujours d'une fraîcheur de jeunesse sans rivale montre à une amie une photo d'elle alors qu'elle avait trois ans et qu'elle était sur les genoux de sa mère.

— Ah, d't-elle, en faussant un peu les dates, quand je pense qu'il y a déjà trente ans de cela!

— Une bien jolie photo, dit l'amie, mais qui est donc cette petite fille que vous teniez sur vos genoux?

GAGNANTE SANS LE SAVOIR

Au cours d'une soirée où les invités étaient assez nombreux, quelqu'un eut l'idée d'un concours de grimaces et cette idée mit en joie tout le monde. Il fut décidé d'accorder un prix à la personne qui serait capable de faire la grimace la plus laide. Au signal convenu, chacun fit donc de son mieux pour s'enlaidir de cette façon. Un monsieur fit le tour de la société pour juger des résultats.

— Oh! dit-il en s'arrêtant devant une vieille dame, à vous le prix, vous l'avez bien gagné.

— Mais, répondit la dame d'un air pincé, je ne jouais pas du tout!

UNE EXPLICATION

Le grand Jos voyage avec son petit gars dans la train qui va de Montréal à Québec et le petit gars contemple avec étonnement les poteaux télégraphiques qui ont l'air de se sauver en sens inverse du train. A la fin, il n'y tient plus.

— P'pa, demande-t-il, pourquoi que les poteaux courent comme ça?

Un peu embarrassé, le grand Jos finit par trouver une réponse.

— C'est, dit-il, parce qu'ils portent les télégrammes de Québec à Montréal et c'est pour ça qu'ils vont en sens contraire de nous.

— Ah! fait le petit gars, mais où sont les poteaux qui portent les télégrammes de Montréal à Québec.

— Ceux-là, dit le père, tu les verras en revenant.

LA BONNE EPOUSE

Madame Gueulenfer est une bonne femme qui en a fait voir de cruelles à son mari pendant toute sa vie, depuis les engueulades quotidiennes jusqu'aux massages énermiques à coups de rouleau à pâte. Enfin, le bonhomme a fini par claquer, ce qui est assurément une belle délivrance dans un cas pareil. Au grand étonnement de tout le monde, sa veuve n'a pas cessé de brailler pendant l'enterrement, le lendemain et les jours qui suivirent. C'était un chagrin qui menaçait de devenir perpétuel et que personne ne pouvait s'expliquer.

— Consolez-vous donc, madame Gueulenfer, lui dit une voisine; songez plutôt que votre mari est heureux dans un monde meilleur.

— Mais c'est justement ça qui me désespère! hurla la veuve inconsolable.

AMUSANTES

MALENTENDU

— Jos, mon chéri, voudrais-tu cesser de boire, pour l'amour de moi?
— Mais, ma chère, qu'est-ce que ça peut bien te faire penser que je bois pour l'amour de toi?

SOUHAIT INUTILE

— Puis-je espérer vivre jusqu'à cent ans, docteur?
— Fumez-vous?
— Pas même une seule cigarette.
— Prenez-vous des "brosses" de temps à autre?
— Jamais une seule.
— Faites-vous la noce?
— Je suis sage comme une image.
— Alors, pourquoi diable souhaitez-vous de vivre jusqu'à cent ans?

DEVOUEZ-VOUS DONC !

Durapiat se promène avec un ami quand il fait la grimace en voyant un monsieur qui passe non loin de lui.

— Vous n'avez pas l'air d'aimer cet homme-là! dit l'ami de Durapiat.

— Il y a bien de quoi! répond notre homme, figurez-vous que mon petit gars était tombé dans le fleuve et allait se noyer quand cet homme-là l'a repêché; il l'a fait avec si peu de précaution qu'il a ramené le petit gars sans sa casquette, une belle casquette que j'avais payée une piastre et demie!

HYGIENE

Un bonhomme pour qui le mot propreté ne signifiait pas grand chose avait une soue à cochon directement adossée à sa maison. Un inspecteur, du service d'hygiène, lui en fit l'observation.

— Les règlements s'opposent à cela, lui dit-il; vous devrez donc déplacer cette soue et l'éloigner de la maison.

Un mois plus tard, l'inspecteur vient voir si le bonhomme s'était conformé à ses ordres et il constate avec satisfaction que la soue est disparue.

— Je l'ai démolie, dit l'homme.

— C'est très bien; mais le cochon, qu'en avez-vous fait? vous l'avez sans doute vendu?

— Non; je l'ai installé dans ma maison.

PRISON MODELE

Un inspecteur des prisons est reçu par un gaillard à face rubiconde et qui, la pipe au bec, a l'air de trouver la vie bonne et belle.

— Allez me chercher le gouverneur, dit-il.

— Il est en vacances, répond l'homme.

— Son assistant, alors.

— Il est parti aux noces d'un ami.

— Ah!... prévenez, en ce cas, celui qui le remplace.

— Il ne rentre que la semaine prochaine.

— Oh!... Appelez le garde en chef.

— Il y a un baptême chez lui aujourd'hui.

— Alors un gardien, n'importe lequel.

— Ils sont tous allés à un dîner aux huitres.

— Mais vous, qu'est-ce que vous fichez ici?

— Moi?... je suis le prisonnier.

LA DETTE PAYEE

— Tu prétends m'avoir prêté cinq piastres, mais je ne me souviens pas du tout de ça!

— C'est bien possible, car ce jour-là tu étais saoul.

— Attends! j'y suis... tu as raison; mais tu dois te souvenir également que je te les ai rendues.

— Quand ça donc?

— Un autre jour que c'était toi qui étais saoul.

L'EMPLOI DU TEMPS

— Une servante met trois heures pour faire le ménage dans une maison; combien de temps mettront deux servantes pour faire le même ouvrage?

— Six heures.

— Pas du tout, puisqu'elles feront chacune la moitié de la besogne.

— Oui, mais elles l'allongeront du double chacune en se racontant leurs petites histoires.

LES BOULES A MITES

Duconneau entre chez le pharmacien.

— Je voudrais cinq cents de boules à mites, dit-il.

— Oh! fait le pharmacien, mais je vous en ai déjà vendu la même quantité la semaine dernière. Avez-vous donc tant de mites que cela chez vous?

— Non, pas beaucoup; peut-être une douzaine, mais j'ai beau bien viser avec les boules, les saprè mites sont tellement vives que j'ai pas encore réussi à en frapper une.

CRI DU COEUR

Un voyageur pas mal avare se décide à prendre un taxi bien que le prix lui en paraisse élevé pour de course qu'il doit faire. Il n'a pas la chance car, au bout de quelques instants, il s'aperçoit que le chauffeur a perdu le contrôle de sa machine et que celle-ci roule à une vitesse folle au risque d'entrer dans les vitrines des magasins.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demande-t-il d'un air épouvanté.

— Je n'en sais rien, répond le chauffeur, mais je ne suis pas capable d'arrêter mon taxi.

— Ah! fait l'homme, eh bien, dis donc, tâche au moins d'arrêter le compteur.

L'HONNETE HOMME

Une dame charitable visite des prisonniers; elle s'arrête devant un homme qui a la tête d'un affreux gredin et lui demande pourquoi il est en prison.

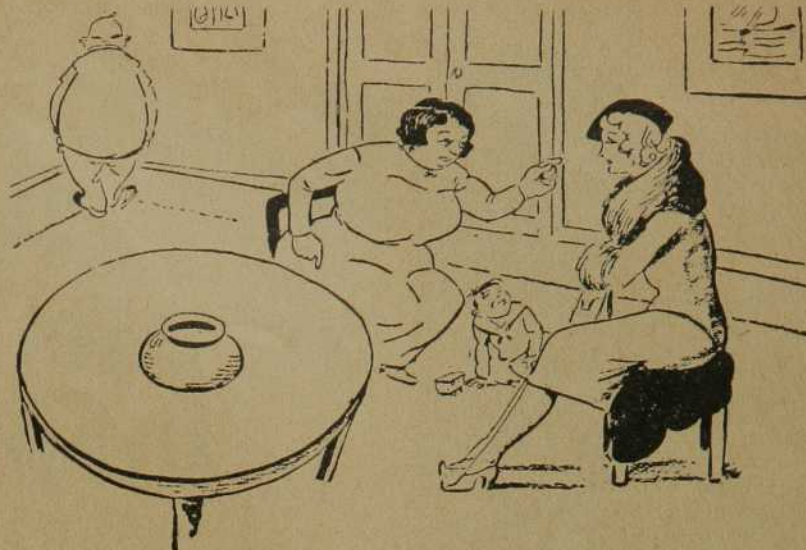
— C'est, répondit-il, une question de parti pris envers moi; on voulait à toute force me condamner et on y a réussi.

— Expliquez-moi donc ça.

— Eh bien, voilà!... j'avais volé une montre... c'est-à-dire qu'on m'accusait de ça. J'ai fourni toutes sortes de bons certificats, des quittances de loyer, des reçus de la compagnie du gaz, des attestations de mes copains qui affirmaient que j'étais à Québec quand la chose s'est passée à Montréal. Bref, j'ai prouvé que j'étais incapable de faire le coup dont on m'accusait; seulement, l'avocat du plaignant a profité d'une petite chose de rien du tout.

— Laquelle donc?

— On avait trouvé la montre dans ma poche et il a lâchement insisté là-dessus.



— Votre mari est fâché?

— Non. Je l'ai mis au piquet; ça fait trois fois qu'il a un zéro en voulant faire les devoirs du petit.

TOILETTE SPECIALE

— J'ai lu l'histoire du "Masque de Fer" et ça m'a bien intéressé mais il y a une chose qui m'intrigue: puisqu'il avait toujours son masque de fer sur le visage, ce prisonnier-là, comment faisait-il pour se débarbouiller?

— C'est bien simple, il se frottait avec du papier sablé.

UN COURAGEUX

— Qu'est-ce que tu fais là?

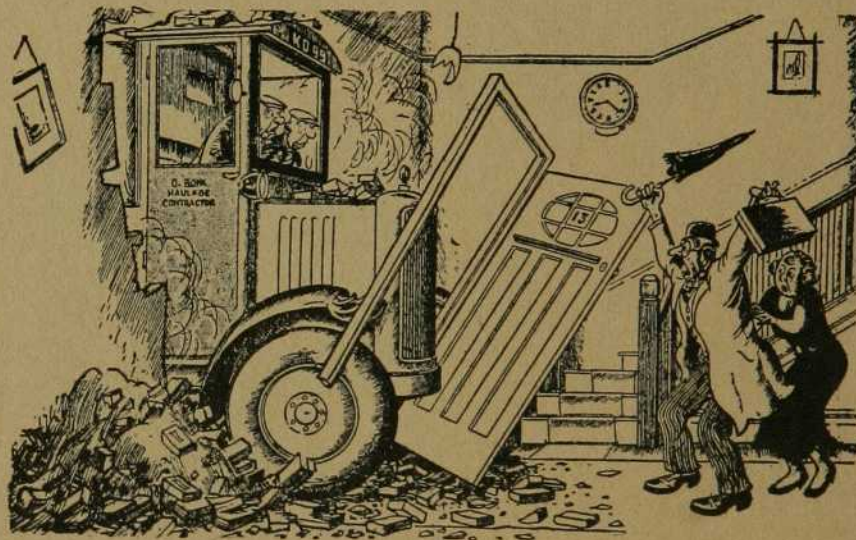
— Je me repose.

— Tu as en effet l'air fatigué.

— Je te crois! je suis absolument éreinté.

— Tu travailles fort?

— Moi? je ne fais rien du tout, seulement il n'y a rien de fatigant comme de ne rien faire, c'est pourquoi je dois me reposer souvent.



— Otez-vous de là, il faut que je sorte, sinon j'arriverai en retard!

LES SUITES

— J'ai bien envie de te donner une bonne paire de gifles.

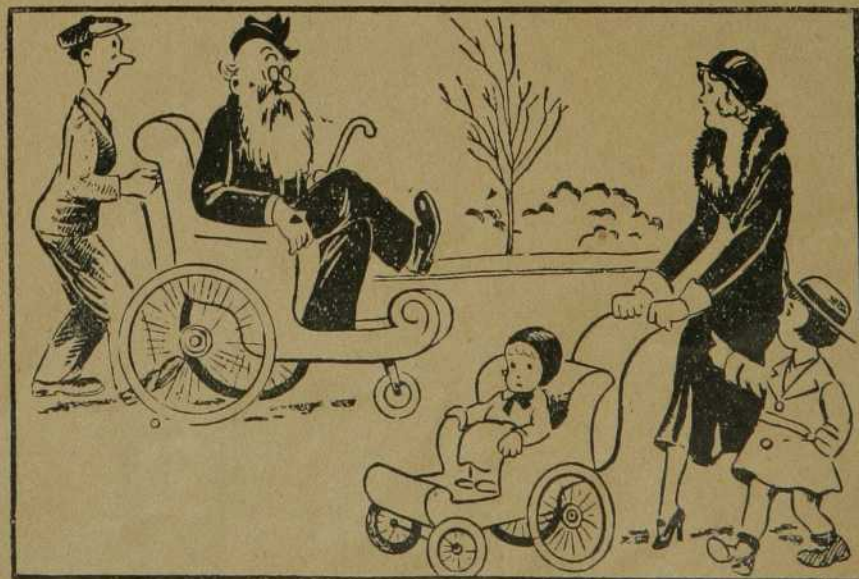
— Si tu le faisais, je t'avertis que ça ne se passerait pas comme ça!

— Je le sais bien, tu aurais la tête enflée pendant au moins huit jours.

L'EFFET PRODUIT

— Mon ami, vous buvez trop et ça finira par vous jouer un vilain tour; vous n'avez donc pas de volonté?

— Oh, j'en ai en masse, de la volonté! seulement voilà... après le dixième verre elle disparaît complètement!



— Oh! maman, je ne savais pas que les bébés devenaient aussi vieux!...

Pour les jours frais du printemps



1942

1942 — Manteau de jeune fille, gr. 12, 14, 16, 18, 20 et 40; gr. de buste 30 à 40. Un 16 requiert: 6 v. de 35" ou $3\frac{7}{8}$ v. de 54". Doublure: $3\frac{1}{2}$ v. de 35" ou $3\frac{1}{8}$ v. de 39". 20 cents.

2007 — Costume très seyant pour gr. 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17. Pour un 14: la blouse, $1\frac{1}{2}$ v. de 35" ou 39". Jupe et gilet: 4 v. de 35". Doublure du gilet: $1\frac{3}{8}$ v. de 35" ou 39". 20 cents.



2007



1995



8326

1995 — Un costume très chic pour gr. 12, 14, 15, 16, 17 et 20. Pour un 16: $3\frac{7}{8}$ v. de 35", $3\frac{3}{8}$ v. de 39" ou $2\frac{3}{8}$ v. de 54". 20 cents.

8326 — Manteau de gr. 32 à 42. Pour un 36: 6 v. de 35" ou $3\frac{7}{8}$ v. de 54". Doublure: $3\frac{1}{2}$ v. de 39". Entredoublure: $1\frac{1}{2}$ v. de canevas de 24" ou $\frac{7}{8}$ v. de mousseline de 35". On peut se procurer la ceinture dans les magasins. 30 cents.



La Folle Escapade

(Suite de la page 20)

Théophile Larboust s'absorba dans la contemplation d'un tableau de maître. Arlette et Denis échangeaient des mots radieux à voix basse dans un coin.

— Toujours, Denis?

— Toujours, Arlette chérie!...

M. Dugard articulait dans l'appareil:

— Monsieur Plantin, ne quittez pas?... Votre fils Denis va vous parler... Oui, il est à Paris. Ne quittez pas, surtout!...

Un cri étranglé de joie lui répondit. Et quand Denis, les mains un peu tremblantes, se saisit du récepteur, il entendit un murmure de voix qu'il reconnut.

L'une disait:

— Mais non, mais non... Moi, d'abord!

L'autre répondait d'un ton qui lui remua délicieusement le cœur:

— Julien, tu ne peux pas me refuser... Laisse-moi lui parler en premier! Je suis sa mère...

Deux mois plus tard. Les splendeurs de septembre. La campagne sous le soleil d'automne est plus séduisante que jamais. Les arbres ont pris un ton de rouille, et des feuilles mortes jonchent l'allée qui mène au domaine de Valloton.

M. et Mme Denis Plantin, de retour de leur voyage de noces, viennent prendre possession du paradis où ils habiteront désormais. C'est

quelque part en Bourgogne, aux environs du village qui vit naître Théophile Larboust, le nouveau notaire de l'endroit, revenu auprès de ses parents. C'est lui qui a signalé la propriété à ses amis et dressé les actes d'achat.

Quand M. Plantin, père, prendra sa retraite l'an prochain, le jeune couple rentrera à Paris. Cet éloignement a été voulu pour laisser Arlette et Denis à leurs amours, dans l'adorable solitude qu'ils ont choisie.

Et la cousine Marthe Marloin?

Chut!... Il est question d'un mariage possible avec... Gaston Ducros,

FIN

Le Suprême Amour

(Suite de la page 23)

— Je te le dirai, mais pas ici... Je ne voudrais pas, pour toi, que quelqu'un que tu connais te vît causer avec moi... Je suis honteuse. Je voudrais te sauter au cou et je n'ose pas t'embrasser, ni même te tendre la main.

Toutes deux montèrent dans une voiture, et Raymonde ayant baissé les stores, les deux amies s'embrassèrent.

— Où allons-nous? demanda Césarine.

— J'ai dit au cocher de nous conduire au bois de Boulogne.

— Comme tu es gentille, Raymonde, toujours bonne comme autrefois! Tu es riche aujourd'hui et tu as bien voulu reconnaître une amie pauvre.

Ah! tu n'es pas fière, toi, c'est bien... Que je suis donc heureuse de t'avoir rencontrée! Tu es mariée, sans doute, et heureuse? Tu le mérites.

— Heureuse! oui et non, répondit Raymonde, cela dépend de la signification que tu veux donner à ce mot: heureuse. Mais je te raconterai mon histoire.

Parlons de toi, d'abord.

Césarine raconta à son amie comment, après la mort de son père, elle avait trouvé une place d'institutrice en Angleterre. Elle était restée à Londres près de trois années, faisant l'éducation française de deux jeunes ladies; ne pouvant s'habituer au climat du pays et étant tombée malade, elle avait été forcée de revenir à Paris. Elle s'était replacée, toujours comme institutrice, dans une maison où elle n'avait pu rester que quelques mois. Bref, pour le moment elle était à la recherche de leçons au cachet qu'elle ne trouvait point ou d'une place qu'elle ne trouvait pas davantage.

Elle était arrivée, peu à peu, à la fin de ses petites économies, et après avoir engagé au Mont-de-Piété ses quelques bijoux, presque tout son linge et ce qu'elle avait de meilleur en effets d'habillement, elle se trouvait dénuée de tout et sans ressources.

Bref, quand elle avait rencontré son ancienne amie de pension, elle en était à se demander si ce qu'elle avait de mieux à faire n'était pas d'aller se jeter dans la rivière du haut du pont.

— Tu n'en viendras pas là, je l'espère, lui dit Raymonde; du reste, je te ferai tout à l'heure une proposition, qui, si tu l'acceptes, te délivrera de toutes tes angoisses.

Mais, avant, il faut que je te fasse connaître ma position, que je te dise dans quelle situation singulière je me trouve actuellement vis-à-vis de tous ceux qui me connaissent, toi, comprise.

Comme tu l'as deviné, ma chère, je suis mariée; mais j'ai dû quitter mon mari qui me rendait la plus malheureuse des femmes. Nous sommes séparés pour toujours; car pour rien au monde je ne voudrais retourner près de cet homme qui ne m'a pas comprise, dont le caractère est le contraire du mien et qui, pendant un an que j'ai vécu avec lui, m'a fait horriblement souffrir, et de toutes les manières.

Mon mari est un comte, ma chère, le comte de Soleure; oui, je suis comtesse, et je t'assure que je ne tire de ce titre ni vanité ni fierté. Du reste, voulant qu'il n'y eût rien de commun entre mon mari et moi, j'ai renoncé à porter son nom.

J'étais pauvre, tu le sais, et j'ai été punie d'avoir fait un trop beau mariage; car le comte m'avait reconnu, par contrat, une assez belle dot dont je pus disposer librement après mon mariage.

Au moins, si ce mariage n'a pas été heureux, il m'a donné une petite fortune qui me permet de vivre comme il me plaît et complètement indépendante. Enfin j'ai un revenu fixe de vingt-cinq mille francs par an.

— Oh! mais tu es riche, très riche!

— Je ne me plains pas. J'ai assez et même plus qu'il ne me faut pour moi seule, ce qui va me permettre de faire quelque chose en faveur d'une ancienne amie.

— Oh! Raymonde, Raymonde! s'écria Césarine, laissant de nouveau couler ses larmes.

Maintenant, écoute bien ce que je vais te dire: Il y a environ deux ans que j'ai déserté le domicile conjugal. Nous habitons en province et je suis venue me réfugier ou plutôt me cacher à Paris, me disant qu'à Paris seulement je pourrais mieux me soustraire aux recherches de mon mari.

Il m'a cherchée; mais, grâce aux précautions que j'avais prises pour être introuvable, il n'a pu mettre la main sur moi. Il a fini, je crois, par se lasser et il paraît s'être décidé à me laisser tranquille. Tout en arrivant à Paris, j'avais changé de nom: c'était la première et la meilleure précaution à prendre pour me bien cacher.

— C'est vrai.

— Mais tu vas être bien étonnée, ma pauvre Césarine, quand je t'aurai dit qu'en pensant à toi, en me souvenant de notre vieille et sincère amitié, c'est ton nom que je me suis donné.

— Vraiment?

— Eh bien, oui, ayant à choisir un nom, il m'a semblé que celui de ma meilleure, de mon unique amie me porterait bonheur et je l'ai pris.

— Oh! chère Raymonde!

— Ainsi tu ne m'en veux pas de t'avoir volé ton nom?

— Et pourquoi t'en voudrais-je, mon Dieu? Mais c'est une nouvelle preuve d'amitié que tu me donnais. Tu as bien fait, Raymonde, tu as bien fait!

— Tu vois que je suis loin de t'en vouloir.

— Bon, tu me pardonnes; mais je n'en suis pas moins dans un grand embarras aujourd'hui.

— Pourquoi?

— Parce que dans ma maison, pour le propriétaire, les concierges, les autres locataires, mes domestiques, de même que pour toutes les autres personnes qui me connaissent, je suis Mme Césarine Leverdier.

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait?

— Cela fait, ma chère amie, que je ne peux plus quitter ton nom pour te le rendre.

— Mais je ne te demande pas de me le rendre, garde-le!

— Et toi?

— Que veux-tu dire?

— Comment t'appelleras-tu?

— Comme je m'appelle: Césarine Leverdier. Il y aura deux Césarine Leverdier, voilà tout.

Raymonde secoua la tête.

— Ma chère, dit-elle, cela ne s'accorde point avec un projet que notre rencontre a fait naître dans ma pensée.

— Ah!

Je t'ai dit que j'aurais une proposition à te faire, la voici:

Vois-tu, même quand on est dans l'aisance, vivre seule est affreusement triste: la monotonie de l'existence est peut-être ce qu'il y a de plus cruel; depuis longtemps déjà je m'ennuie à mourir; mon isolement, cette solitude dans laquelle je me suis enfermée pour les raisons que je t'ai fait connaître, je ne peux plus les supporter. Que te dirai-je?

Je sens la nécessité, le besoin impérieux d'avoir près de moi, avec moi une compagne, une amie dévouée, et, quand tu t'es trouvée tout à coup devant moi sur le boulevard,

ALLURE de PRINCESSE



VOUS POUVEZ avoir une allure gracieuse grâce à la nouvelle manière Spirella d'embellir la silhouette. Les créations Spirella, basées sur le principe de redressement, amélioreront votre maintien, vous feront paraître plus sveltes... et, de plus, vous vous sentirez plus jeunes en les portant.

EXÉCUTÉS POUR VOUS SEULE

Pour obtenir cet embellissement de votre silhouette, il vous faut une Corsetière expérimentée. La Corsetière Spirella, à l'aide de gaines-moules, moule votre corps en faisant ressortir ses plus jolies lignes. Ensuite, les contours de votre silhouette ainsi améliorée et les mesures sont données aux dessinateurs Spirella qui créent une ceinture, un corset ou une gaine tout spécialement pour vous.

C'est de cette seule façon qu'il est possible à un vêtement de fond de vous donner entière satisfaction, de vous aller à la perfection, de vous assurer un confort absolu et un chic superbe. Vous serez surprise de la modicité des prix.

Demandez le Livret Gratuit...

"L'Art Nouveau d'Embellir ses Formes"

Ce nouveau livret intéressant donne des conseils précieux sur le maintien et le charme, sur l'exercice physique, le régime alimentaire et la toilette, ainsi que l'histoire du service Spirella, nouveau et exclusif.



The Spirella Co. of Canada Ltd
Niagara Falls, Ont.

Envoyez-m'en, gratis, votre nouveau livret: "L'Art Nouveau d'Embellir ses Formes".

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

Province.....

VÊTEMENTS DE FOND

Spirella

EXÉCUTÉS EXPRESSÉMENT POUR VOUS

Le nouveau système Spirella offre, aux femmes capables et ambitieuses, une carrière commerciale avantageuse. Si cela vous intéresse, écrivez de suite à Spirella. Il se peut qu'un territoire de votre localité se trouve libre.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (États-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTÉE.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

j'ai pensé tout de suite que tu pouvais être cette compagne, cette amie.

— Vrai, Raymonde, tu as eu cette généreuse pensée ?

— Je l'ai eue si bien que je te propose de venir demeurer avec moi. Le veux-tu ?

— Si je le veux ! Mais tu me sages, Raymonde ; je te l'ai dit, j'avais d'horribles tentations, je me voyais perdue... Au bord de l'abîme, une main se tend vers moi, et cette main, c'est la tienne ! Oh ! laisse-moi la couvrir de baisers, cette main qui m'aide à me relever, qui me sauve !

— Bien, voilà qui est entendu.

Reste la chose embarrassante ; ton nom que j'ai pris et que je suis forcée de garder.

— C'est vrai ; je comprends, maintenant ; mais comment faire ?

— Je me le demande.

Ah ! une idée me vient !

— Une bonne idée, c'est sûr.

— Puisque j'ai pris ton nom, pour quoi ne prendrais-tu pas le mien ?

— Je ne demanderais pas mieux ; mais, pour toi, cela pourrait avoir des inconvénients.

— A cause de mon mari ?

— Oui.

— Il ne me cherche plus, je te l'ai dit ; va, de ce côté je suis parfaitement tranquille.

— En ce cas, je n'ai plus rien à objecter ; je ferai comme tu voudras.

— Eh bien ! la difficulté est tranchée : je reste Césarine Leverdier et tu deviens, toi, Raymonde Duchemin.

— Oui.

Mais c'est égal, chère Raymonde...

A partir de ce moment, tu dois m'appeler Césarine ; tâche de ne jamais l'oublier.

— Je ne l'oublierai point, sois tranquille ; ah ! c'est drôle tout de même !

C'est ainsi que le changement de noms fut accepté par Césarine Leverdier.

C'était une sorte de pacte que venaient de signer les deux amies.

Tout en continuant à causer, elles firent le tour du Bois, puis elles rentrèrent à Paris.

Avant de quitter Césarine, Raymonde lui mit dans la main trois cents francs afin qu'elle pût s'acheter un vêtement convenable et retirer les divers objets qu'elle avait engagés au Mont-de-Piété.

Huit jours plus tard, sous le nom de Raymonde Duchemin, Césarine Leverdier venait demeurer rue de Parme chez son amie, la fausse Césarine Leverdier.

Disons à la louange de l'une et de l'autre qu'il y eut entre elles, constamment, un accord parfait.

Il est vrai que Césarine, devant tout à Raymonde, lui était absolument dévouée, faisait tout pour lui être agréable et lui plaire, et se soumettait sans résistance à toutes ses volontés.

VIII

Morte et vivante

Maintenant qu'elle avait une amie toujours prête à penser comme elle et à l'accompagner partout où il lui paraissait d'aller, la comtesse de Soleure

se mit dans l'idée, un beau jour, que Paris était une ville ennuyeuse, qu'elle était menacée du spleen et qu'il fallait absolument qu'elle voyageât pour se distraire.

Du jour au lendemain la chose fut décidée et les deux amies partirent pour la Suisse.

Or, Raymonde se trouva si bien de son séjour de cinq mois dans les vallons fleuris de l'Helvétie, où l'on se chauffe au soleil en contemplant les immenses glaciers des monts couverts de neige, que ce qui n'avait d'abord été chez elle qu'une "toquade" se transforma en un goût sérieux pour les voyages, y compris, bien entendu, l'assaisonnement plus ou moins pimenté de toutes sortes d'aventures.

Elle prit alors la résolution de ne plus rester à Paris que pendant les mois d'hiver et de consacrer les autres mois à visiter, chaque année, successivement, toutes les contrées de l'Europe, à commencer par l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande.

Ainsi fut fait.

Nous n'avons pas à suivre les deux amies dans leurs longues pérégrinations, ni à faire le récit de leurs nombreuses aventures, que rien ne rattache à l'action de notre histoire.

Laissons-les courir.

Nous les retrouvons en Italie, à Naples, vers la fin de l'année 1874.

Comme nous l'avons précédemment raconté, avant que Raymonde eût loué, aux portes de la ville, la villa Pellarino, les deux amies étaient restées quelques jours à l'Hôtel de l'Europe où plus tard, sur le livre des voyageurs, le comte de Soleure avait pu lire les noms et prénoms des deux amies écrits de la main même de Raymonde.

Pourquoi la jeune femme avait-elle ajouté ces mots : comtesse de Soleure à la suite de Raymonde Duchemin ? Nous ne saurions le dire. Un caprice, une fantaisie ! Peut-être avait-elle obéi à un sentiment de vanité et d'orgueil.

Certes, elle ne pensait guère, en écrivant ces lignes, qu'elles seraient lues par son mari quelques années plus tard.

C'est dans l'île d'Ischia, à Casamicciola, petite ville thermale, qu'un épouvantable tremblement de terre a presque complètement détruite l'année dernière, que Raymonde rencontra le riche financier M. Joramie.

M. Joramie était venu plutôt pour se distraire et s'amuser que pour sa santé, car il se portait à merveille.

Il s'éprit éperdument de Raymonde, que tout le monde appelait mademoiselle Césarine Leverdier, et il lui fit une cour assidue. Il obtint même de la belle Césarine la permission de se présenter à la villa Pellarino, ce qu'il ne manqua pas de faire plusieurs fois. Il quitta même Casamicciola et vint se loger à Naples, afin de se trouver tout à fait dans le voisinage de la villa Pellarino et des deux amies.

Quoique sexagénaire, M. Joramie, vieux garçon, jouissait d'une magnifique santé.

Accablé de millions comme il l'était, il pouvait bien en sacrifier deux et même trois à une très agréable fantaisie, car il sentait bien que la fausse Césarine Leverdier, si élégante, si éblouissante de grâce et de beauté, se montrerait très exigeante.

M. Joramie avait beau pousser des soupirs comme Roméo, faire la roue, se pincer la taille, faire sa raie au milieu du front, se donner des airs de jeunesse, faire le beau, enfin, il avait soixante ans bien sonnés ; il n'était plus jeune, il n'était plus que millionnaire, et comme ce n'était pas un imbécile, il comprenait bien que

ses millions seuls pouvaient le rajeunir aux yeux de l'adorable Césarine.

D'abord, comme il n'avait jamais, dans aucun temps, songé à se marier, cette idée ne pouvant lui venir, tout à coup, à l'âge de soixante ans, son intention était de faire de la fausse Césarine son amie.

Mais la jeune femme, tout en se montrant charmante, — on a toujours des égards pour les millions, — lui tint la dragée haute et il s'aperçut, non sans dépit, que l'or n'est pas tout en ce monde et que, même avec des millions, la conquête de certaines femmes n'est pas chose facile à faire.

Tout à coup, à la suite d'un bal où M. Joramie avait conduit les deux amies et où elles s'étaient beaucoup amusées, la vraie Césarine Leverdier tomba malade et dut garder le lit.

Sa santé, fort compromise autrefois par suite de la misère qu'elle avait supportée, ne s'était jamais complètement rétablie. Elle devait à la tranquillité qu'elle avait trouvée près de son amie d'avoir pu vivre encore un certain nombre d'années.

On fit venir un médecin.

Il était déjà trop tard. La malade était atteinte d'une fluxion de poitrine qui devint bientôt une pneumonie aiguë.

Le huitième jour elle mourut.

Le décès de Raymonde Duchemin fut déclaré au consulat de France et la comtesse de Soleure, née Raymonde Duchemin, se substitua ainsi complètement à Césarine Leverdier dont elle possédait d'ailleurs tous les papiers.

Raymonde avait changé son état civil.

Après la cérémonie des obsèques où beaucoup de Français habitant à Naples assistèrent, la fausse Césarine tendit tristement sa main à M. Joramie, le remercia d'avoir bien voulu suivre le convoi de sa pauvre amie et s'éloigna en pleurant à chaudes larmes, ce qui émut singulièrement le célibataire.

La jeune femme rentra seule à la villa Pellarino ; mais elle avait remarqué que M. Joramie la suivait.

Après avoir jeté son chapeau de deuil sur un meuble et s'être débarrassée de son manteau, elle se laissa tomber sur un canapé, prit sa tête dans ses mains et poussant de gros soupirs, elle parut s'abîmer dans une douleur profonde.

Au bout d'un instant, la porte du salon s'ouvrit doucement et M. Joramie entra.

La belle affligée laissa échapper un sanglot.

Ayant toujours la figure cachée dans ses mains, elle ne voyait pas le financier, mais elle avait entendu le bruit de ses pas et elle savait qu'il était là, tout près d'elle, la contemplant avec admiration.

— Seule, seule maintenant ! s'écria-t-elle ; mon Dieu, que vais-je faire ? que vais-je devenir ?

Ma pauvre amie ?... Ah ! je voudrais être morte aussi !

M. Joramie se sentit profondément remué, le maniement des affaires, la manipulation des millions n'avaient pas enlevé à cet homme toute sensibilité.

Et puis, est-ce qu'on peut rester calme en voyant pleurer une femme qu'on aime ?

Raymonde était certainement affectée de la mort de son amie, car on ne voit pas la mort de près d'un oeil indifférent ; mais M. Joramie ne pouvait se douter que la jeune femme, tout entière à une idée conçue depuis longtemps, jouait sous ses yeux la comédie de la douleur.

— Césarine, Césarine ? l'appela-t-il d'une voix douce, vibrante d'émotion.

Elle se redressa et laissa voir son beau visage baigné de larmes.

— Ah ! c'est vous, fit-elle, vous m'avez suivie !

— Oui. Au moment où j'allais vous offrir mon bras pour vous ramener ici, vous m'avez quitté brusquement, j'ai pensé que vous vouliez revenir seule et j'ai cru devoir respecter votre volonté ; mais pouvais-je vous laisser, dites, quand vous êtes dans la douleur ? Est-ce que la voix d'un ami ne vous paraît pas douce à entendre ? Je prends ma part de votre peine, croyez-le.

— Vous êtes bon, dit-elle, merci !

Et elle lui tendit sa main. M. Joramie la pressa tendrement. Elle était mouillée de larmes.

— Chère Césarine, reprit-il, permettez-moi d'essayer de vous consoler.

— Vous savez comme je l'aimais !

— Oui, mais une affection qui se brise se remplace par une autre.

— Je suis sans famille, répliqua-t-elle en secouant la tête, je n'avais qu'elle, maintenant je suis seule au monde !

— Oh ! seule au monde ! Vous savez pourtant bien que je ne vous abandonnerai pas, moi.

— Vous êtes généreux et bon, je le sais ; votre présence ici me dit tout votre bon vouloir à mon égard. Mais...

— Je suis sincèrement votre ami.

— Je veux le croire. Malheureusement, je ne peux pas compter sur votre amitié, qui serait dangereuse pour moi. Ne m'avez-vous pas dit que vous alliez quitter Naples ?

— Je suis rappelé à Paris.

— Et vous partez ?

— Dans trois jours.

— Je vous verrai demain, après-demain encore, peut-être, si vous avez le temps de venir, et ensuite plus personne... Je me trouverai dans l'affreuse solitude. De retour à Paris, vous vous remettrez à vos affaires, et je me doute un peu de ce qu'elles sont les affaires d'un financier, — elles ne lui laissent pas une minute. — Et puis vous avez des relations, vos amis, vos habitudes ; dans quinze jours vous ne penserez plus à moi.

Et d'ailleurs pourquoi penseriez-vous à moi ?

— Pourquoi ? Mais je vous aime !

— Vous me l'avez déjà dit, et vous savez bien que je n'ai pas voulu vous croire. Une affection plus ou moins sérieuse que le hasard a fait naître, est-ce que cela compte ? Vous êtes venu dans ce pays chercher des distractions, quelques semaines de repos, vous m'avez rencontrée et il vous a plu de me faire la cour pour vous distraire.

Oh ! je ne vous en veux pas pour cela ; c'est le rôle de l'homme de faire la cour à toutes les femmes.

Vous m'avez trouvée jolie...

— Adorable !

— Un homme dit toujours cela. Il vous a semblé aussi que j'avais un peu d'esprit...

— Mais vous êtes la femme la plus ravissante, la plus spirituelle, la mieux douée que j'ai jamais connue !

— Je vous en prie, fit-elle, ébauchant un sourire, calmez votre enthousiasme. Enfin, j'ai été pour vous l'objet d'un caprice ; cela se passe.

— Césarine, je vous jure...

— Ne jurez rien, interrompit-elle vivement, je ne crois pas à la sincérité des serments.

— Pourtant je vous aime, Césarine. Ah ! tenez, quand vous dites que l'amour que vous m'avez inspiré n'est qu'un caprice, vous êtes cruelle !

Mais dites-moi donc ce que je dois faire pour vous donner une preuve éclatante de cet amour auquel vous ne voulez pas croire.

Elle ne répondit pas, mais elle l'enveloppa de son regard langoureux.

— Ah! Césarine, s'écria-t-il éperdu, si vous vouliez!

— Je comprends, mais je ne veux pas.

Il se mit à genoux devant elle et lui prit les mains. Elle les lui laissa un instant, puis les retira brusquement, en poussant un long soupir.

— Non, non, reprit-elle, je ne veux pas!

— Chère Césarine, si vous m'aimiez un peu seulement!

— Ah! s'écria-t-elle avec une sorte de violence, les hommes ne savent rien voir, rien comprendre... Ne vous ai-je pas dit tout à l'heure que je ne pouvais même pas vous avoir pour ami, parce que ce serait un danger pour moi?

Je vous en prie, laissez-moi, et ne revenez plus. Dans trois jours, vous partez...

— Nous partirons ensemble!

— Mais vous êtes fou!

— Je vous aime!

— Assez, assez! je croyais vous avoir fait suffisamment comprendre que vous n'avez rien à espérer, rien à attendre. Vous allez retourner à Paris et alors tout sera fini entre nous.

— Tout!

— Oui, tout. Oh! vous n'aurez pas de peine à m'oublier!

— Césarine, vous êtes impitoyable! Pourquoi me parler ainsi, quand vous venez de me donner à entendre que vous m'aimiez? Césarine, je ne veux pas qu'il y ait quelque chose d'équivoque entre nous; répondez-moi franchement et librement, m'aimez-vous?

Elle haussa les épaules et répondit:

— Si je n'avais pour vous que la simple et froide amitié qu'une femme éloignée de son pays donne assez facilement à un compatriote aimable et prévenant comme vous l'avez été pour moi, croyez-vous que je vous dirais: Ne revenez plus ici, nous ne devons plus nous revoir, il le faut, dans l'intérêt de ma tranquillité, de mon repos? Puisqu'il faut vous le dire, monsieur, j'ai peur de moi-même.

Il l'écoutait enivré.

— Toutes les femmes ont leur faiblesse, continua-t-elle, et je ne veux pas avoir l'air d'être plus vaillante que je ne suis. Je me sens menacée d'un danger et je fais ce que je dois pour l'éviter. Je n'ai pas un père ou un frère pour me protéger, moi; je suis seule pour me défendre et je sais ce que vaut la force d'une femme dans un moment de douleur et de trouble comme celui-ci.

Elle se dressa debout, effarée.

— Allez-vous-en, allez-vous-en! s'écria-t-elle d'une voix haletante; faites que je conserve de vous un agréable souvenir et que, plus tard n'importe où je serai, je puisse me dire, sans que le rouge me monte au front: J'ai eu M. Joramie pour ami!

Car je sais ce que vous voulez, je ne suis pas assez naïve pour ne point l'avoir compris... Mais c'est impossible; jamais, non, jamais, je ne serai votre amie!

— Et si je vous demandais d'être ma femme?

— Qu'est-ce que vous dites?

— Je dis, Césarine, que je suis prêt à vous donner mon nom, si vous voulez l'accepter, et partager avec vous ma fortune.

Il était resté à genoux et il tendait ses mains vers elle.

— Vous feriez cela, vous? prononça-t-elle avec un accent de doute.

— Voyez, c'est à genoux que je vous supplie de ne pas repousser ma demande.

— Mais vous ne pensez donc pas à votre haute position?

— Je ne pense qu'à vous, je ne vois que vous.

— Mais je ne suis qu'une pauvre fille, moi!

— Je vous aime, Césarine, je vous aime!

— Ainsi, vous voulez... balbutia-t-elle défaillante.

— Je veux que vous soyez ma femme.

Elle retomba sur le canapé, comme sans force, et se prit à sangloter.

M. Joramie, complètement sous le charme, lui baisait les mains, embrassait ses genoux.

— Ah! si vous me trompiez! murmura-t-elle entre deux sanglots.

— Encore un doute, fit-il; ah! Césarine, c'est mal! Et cependant, vous devez bien voir que je ne mens pas, que je vous aime ardemment.

Il l'entoura de ses bras et, la servant contre lui, il reprit:

— Allons, calmez-vous; vous n'avez plus le droit de douter; dites-vous bien que c'est un grand amour que vous avez fait naître en moi, et que je veux votre bonheur avant tout. Voilà mon caprice, ajouta-t-il en souriant.

Lentement, elle s'inclina, lui tendant sa joue rose. Une fleur à cueillir!

— Cela veut-il dire oui? fit-il en l'embrassant.

Elle lui mit ses mains sur les épaules, resta un moment immobile, le regardant fixement, le brûlant du feu de ses prunelles, puis d'une voix douce comme une caresse, elle répondit:

— Vous le voulez, je serai votre femme!

Et, à son tour, elle mit un baiser sur le front de son vieil amoureux.

Raymonde, poussée par la fatalité, se jeta de son plein gré dans une situation extrêmement dangereuse. Elle le sentait; mais, affolée d'ambition, prise d'une sorte de vertige, tenant enfin à jouer un rôle digne d'elle sur la grande scène du monde, elle ne voulait pas voir les graves conséquences de son action, c'est-à-dire le danger qu'elle courait.

Elle n'avait pas voulu être l'amie de M. Joramie en amenant celui-ci à lui offrir son nom et sa fortune, elle-même s'était prise dans le piège qu'elle avait tendu.

La mort de la vraie Césarine Leverdier avait provoqué ce dénouement.

Il est vrai que Raymonde pensait ne plus avoir rien à redouter du comte de Soleure.

Les renseignements qu'elle avait fait prendre la tranquillisaient. Si elle n'avait point la certitude que le comte fût mort, elle pouvait croire, du moins, après tant d'années écoulées, qu'il ne reparaitrait jamais en France.

— Après tout, se disait-elle, afin de ne point voir qu'elle s'en allait à la dérive, et pour faire taire la voix de sa conscience qui lui criait: Prends garde! Raymonde Duchemin est morte et enterrée, je suis Césarine Leverdier.

M. Joramie retarda son départ de quelques jours.

Il n'avait pas voulu laisser la jeune femme à la villa Pellarino.

Il la ramena à Paris.

Deux mois après, Raymonde s'appela madame Joramie.

Devant le maire, ceint de son écharpe tricolore, on l'avait vue pâler tout à coup.

Un dernier avertissement, sans doute, de quelque voix mystérieuse.

LES PLUS NOUVELLES
Quintuplettes
5 fameuses saveurs
fraîches de fruits
dans UN paquet!



FIVE FLAVOR
LIFE SAVERS
 ORANGE LEMON WILD CHERRY LIME PINEAPPLE

Cinq saveurs délicieuses — toutes dans le même nouveau paquet. Citron, Orange, Limon, Cerise Sauvage et Ananas... vos saveurs de fruits préférées. C'est une autre sensation de goût Life Saver. Ne manquez pas de vous procurer ce brillant paquet FIVE FLAVOR nouveau.

Lisez le roman de la

REVUE POPULAIRE

EN AVRIL :

La Plus Aimée

Par O'NEVÈS

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Province ou Etat

POIRIER, BESETTE & CIE LIMITEE
 975, rue de Bullion, MONTREAL, Canada

Windsor Fur Salon

PARURES DE COU

Assortiment des plus variés

Renard argenté	\$ 45.00 et plus
Renard bleu naturel	29.50 et plus
Renard blanc	35.00 et plus
Renard pêche — cocoa — ou beige	27.50 et plus
Renard croisé	29.50 et plus
Renard rouge	19.50 et plus
Martre du Labrador	45.00 et plus
Martre de Roche	35.00 et plus
Vison canadien, 2 peaux	29.50 et plus
Kolinsky de Russie, 2 peaux	19.50 et plus
Fitch allemand, 2 peaux	17.50 et plus
Ecureuil gris, 2 peaux	12.50 et plus

Special pour le Printemps

MODÈLE DE NEW-YORK

Manteaux swagger en lapin.
Couleur gris - beige - brun - noir

\$47.50

Entreposage des Fourrures

Voûtes modernes à air froid.
Assurées contre tout danger: 2%.

Téléphonez à BELair 2494.

C. PATHÉ

Gérant des Ventes

P. CHARRON

Directeur Gérant

Autrefois de chez CHS. DESJARDINS, LTÉE.

Vous êtes assuré de la qualité au

Windsor Fur Salon

Hôtel Windsor 1168, rue Peel
MONTREAL

Ouvert vendredi soir jusqu'à 9 heures

Ouvert samedi soir jusqu'à 10 heures

Cependant Raymonde prononça en souriant le mot "oui", qui incrustait sur son front cet autre mot: Bigame!

IX

Heureux de se revoir

Georges Ramel et son élève étaient arrivés à Paris à huit heures et demie du soir.

— Nous allons voir de suite Alexis Mollin, dit Georges à Lucien; si nous ne le trouvons pas chez lui, je lui laisserai un mot l'informant de notre retour.

Ils prirent une voiture dans la cour de la gare pour se faire conduire rue de Douai.

A cette heure-là, quand il ne se rendait pas à quelque réunion, Alexis était toujours dans son cabinet de travail, la plume à la main.

Or, Alexis n'étant pas sorti, il s'était enfermé dans son cabinet, comme d'habitude, avec l'intention de se mettre au travail; il avait pris sa plume, en effet, mais l'avait jetée au bout d'un instant avec un mouvement d'impatience.

Les idées ne venaient pas.

Il était préoccupé, soucieux; il n'avait pas l'esprit libre, sa pensée était ailleurs. Depuis quatre jours il n'avait pas reçu de nouvelles de Lamballe. Qu'est-ce que cela signifiait? Que se passait-il là-bas. Il savait que M. Joramie était à Paris, et s'il avait été d'abord rassuré par la présence du mari au château, il était maintenant dans une grande perplexité.

Plus que jamais il avait peur de Georges. Et il se demandait s'il pouvait compter sérieusement sur Lucien Morel. Après tout, ce n'était encore qu'un enfant; sans doute, il était intelligent, adroit, rusé; mais aurait-il la hardiesse, la force de lutter contre Mme Joramie; serait-il enfin, entre cette femme et Georges, une barrière suffisante?

Voilà ce qui préoccupait la pensée de l'auteur dramatique quand, tout à coup, la porte de son cabinet s'ouvrit brusquement, livrant passage aux deux voyageurs.

Alexis poussa un cri de joie folle, bondit sur ses jambes et se précipita sur Georges qu'il serra dans ses bras à l'étouffer.

— Ah! te voilà, te voilà! disait-il; comme je suis content, heureux de te revoir!

De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Nous arrivons, dit Georges; je n'ai pas voulu attendre à demain pour t'annoncer mon retour, t'embrasser et te dire...

— Me dire quoi? Va, tu n'as rien à m'apprendre, ta présence me dit tout.

Cette fois, tu es sauvé... je ne crains plus rien pour toi! Ah! la belle victoire!... Cette femme va devenir ton ennemie, mais qu'importe? Mais ne parlons plus d'elle; tu lui échappes, c'est bien, tout est dit.

Alexis se tourna vers Lucien et lui tendant la main:

— Toi, gamin, dit-il d'un ton joyeux, tu as gagné ton deuxième galon.

— A propos, avez-vous besoin de quelque chose?

— Non, répondit Georges, nous avons diné en route.

— Et même très bien, ajouta Lucien.

— Soit. Mais vous n'allez pas rester debout, je pense; voilà des sièges, asseyez-vous.

— As-tu quelque chose de nouveau à m'apprendre? demanda Georges.

— Rien. Ah! si, pourtant; j'ai reçu une lettre d'Etienne Renaudin; il

me fait espérer que nous aurons le plaisir de le voir à Paris prochainement.

— Ce brave Etienne! ce sera, en effet, un grand plaisir. Alors tu n'as vu personne?

— Je ne suis pas sorti, pour ainsi dire; je me suis emprisonné; j'ai pensé à toi, j'ai travaillé.

— Tu n'es pas allé voir Mlle Laurence?

— Non, mais j'ai fait prendre de ses nouvelles plusieurs fois. Elle est toujours triste, rêveuse souvent, mais elle va bien. Mlle Mionne, ta chère Mionne, Georges, est allée voir Laurence deux ou trois fois; elles s'aiment beaucoup; cela promet pour l'avenir. Lucien t'a-t-il dit qu'il connaît Laurence?

— Non.

— Ah! ah! gamin, tu es discret; bien, c'est une qualité de plus. Sache donc, Georges, que, grâce à Lucien, je connais maintenant le secret de Laurence, ce secret qu'elle cache à tout le monde. Eh bien! mon ami, Laurence croit à un malheur qui n'existe pas; elle a peur d'un fantôme.

Un de ces jours je te raconterai la chose dans tous ses détails. Mais je veux te dire aujourd'hui que l'obstacle que Laurence voyait se dresser entre elle et moi est d'autant plus facile à briser qu'il n'existe pas réellement.

Chère Laurence, elle a refusé d'être ma femme, et à cause de cela je l'aimerais davantage encore si je ne l'aimais déjà autant qu'un homme peut aimer.

Quel beau caractère! Que de délicatesses de sentiments! Ah! la noble jeune fille, comme je la vois belle, comme elle est grande! Voilà mon idéal, Georges, le voilà!

Je ne vois plus rien qui puisse m'empêcher d'être heureux; le bonheur est sous ma main, je n'ai plus qu'à le saisir; je pourrais le prendre tout de suite; mais je ne veux pas, j'attends... Oui, mon ami, j'attends. Pourquoi? me demanderas-tu. J'attends, Georges, parce que je ne veux pas être heureux, complètement heureux sans que tu le sois aussi.

Je n'ai pas fait un serment, mais en pensant à toi, mon ami, et à Mlle Mionne, j'ai pris la résolution de ne plus parler de mon amour et de notre mariage à Laurence avant que le père Mourillon, revenant sur sa décision première, ait consenti à te donner celle que tu aimes.

De gré ou de force, nous l'aurons ce consentement. Pourquoi Mourillon te refuse-t-il Mionne? De quel droit? Elle n'est pas sa fille, après tout.

— Mon cher Alexis, je reviens plein d'espoir. Tiens, voici la lettre que Mionne m'a écrite, lis.

— En effet, reprit le poète après avoir lu, voilà de bonnes paroles qui ne sont pas de nature à te décourager. Oh! Georges, comme tu dois être fier d'être aimé ainsi! Et quand je pense que c'est un pareil bonheur que tu jouais et que tu as failli le perdre! Mais qui donc est-il cet ami, ce protecteur dont te parle Mlle Mionne?

— Devine.

— Comment veux-tu que je devine? Est-ce que tu le connais, toi?

— Oui, Lucien m'a dit son nom.

— Et ce nom est?

— Florentin Broussel.

Alexis tressaillit.

— Ah! fit-il avec un accent singulier.

— Comme tu le vois, reprit Georges, il est revenu à Paris.

— Ah! tu crois qu'il est revenu?

— Puisqu'il a vu Mionne.

— Eh bien, Georges, je crois, moi, que n'ayant pas quitté Paris, il n'a pas eu la peine d'y revenir.

— Pourtant, ce qu'il nous a dit...

— Qu'il allait faire un long voyage, n'est-ce pas ? Je me souviens. Mais il nous a dit ce qu'il a voulu. Va, ni toi, ni moi ne connaissons cet homme systématique, qui nous a pris en amitié, tout à coup, et d'une façon si singulière.

Du moment qu'il s'est fait ainsi le protecteur de Mlle Mionne, nous pouvons tous nous réjouir.

Cet homme est très puissant, Georges; il n'y a pas de difficultés, si grandes soient-elles, qui tiennent devant lui. Tout ce qu'il veut, il le peut.

Georges regardait son ami, ouvrant de grands yeux étonnés.

— Oui, va, continua Alexis, je comprends ta surprise; mais je n'ai plus rien à te cacher, je vais rompre aujourd'hui le silence que j'ai cru devoir garder; il est temps que tu saches ce que M. Florentin Broussel a fait pour nous.

— Pour nous ?

— Oui, Georges, pour toi, pour Etienne Renaudin et pour moi. Rappele-toi tout ce qui nous est arrivé d'heureux depuis que nous avons rencontré M. Broussel dans la clairière du bois de Boulogne. Que nous a-t-il dit ?

— "Je vous demande de continuer de lutter contre l'adversité pendant un mois encore; si, le mois écoulé, vous avez toujours la pensée du suicide, je ne serai plus là pour vous arrêter, vous pourrez mourir."

Nous avons fait la promesse de vivre un mois encore et au bout de ce mois nous ne pensions plus à nous donner la mort.

— C'est vrai.

— Nous avions repris courage, l'avenir fermé devant nous s'était ouvert, la foi nous était revenue.

La fortune nous souriait et nous faisait déjà mille promesses ! Et nous disions, étonnés des faveurs qui pleuvaient sur nous: C'est la corde d'Etienne, coupée par nous, qui nous porte bonheur !

Nous ne nous trompions pas, Georges, c'est bien la corde coupée qui nous a porté bonheur; nous lui devons beaucoup, tout peut-être.

Nous disions encore: Ce qui nous arrive ressemble à des enchantements, il faut que quelque bonne fée ou un puissant génie nous ait pris sous sa protection.

Eh bien, c'est vrai, ce protecteur, ce bon génie n'est pas un être chimérique, une fiction, il a un nom, un corps, il existe: c'est M. Florentin Broussel.

Il reste invisible pour mieux nous cacher le bien qu'il nous fait. Depuis un an, il veille sur nous et nous dirige sur les routes de la vie; des obstacles nous empêchaient de marcher en avant, il les a brisés !

Nous avions besoin d'argent pour recommencer la lutte, l'argent est venu.

Un passant, un inconnu achète ton tableau, dans la rue, quatre mille francs. Qu'est-il ce personnage qui passe si à propos, à l'heure voulue, rue des Ecluses-Saint-Martin ? Lui, Georges, lui, M. Florentin Broussel, ou l'homme qu'il a chargé de remplir auprès de nous, ses protégés, une mission providentielle.

Nombre de mères peuvent témoigner de la vertu du Mother Graves' Worm Exterminator parce qu'elles savent par expérience combien il est utile.

Et qui donc t'a envoyé M. Robinet, le marchand de tableaux, pour t'acheter en ayant l'air de marchander, seulement pour la forme, toutes les toiles que tu peindras dans l'année ? Lui, Georges, lui ! Et je ne crois pas me tromper en te disant que tous tes tableaux, même ceux du Salon, ont été achetés par M. Florentin Broussel.

— Ah ! tu m'ouvres les yeux, Alexis, s'écria Georges, je comprends, maintenant, je comprends !

— En même temps qu'il t'encourageait, te poussait au travail, te rendait la confiance en ton talent, M. Florentin Broussel, continuant à faire agir son mandataire, s'occupait d'Etienne Renaudin et de moi, après avoir fait déjà tout ce qu'il pouvait pour Laurence, en la plaçant chez Mme Violet, où la pauvre enfant a trouvé une seconde mère.

Georges, l'Italien Antonio Perruchi, l'ingénieur Desloges, c'est le personnage qui représente M. Florentin Broussel.

Qui a envoyé Etienne en Russie, où son association à la grande entreprise de travaux de chemins de fer était décidée d'avance ? M. Florentin Broussel. Qui est ce généreux et riche seigneur qui fait à notre ami une avance de deux millions et ne veut pas se faire connaître ? Encore M. Florentin Broussel.

C'est lui qui fait sortir une petite comédie en un acte du carton des oublis de l'Odéon; c'est lui qui voulant me donner les moyens de vivre, la tranquillité pour travailler, me commande un poème d'Opéra pour lequel je reçois, en moins de trois mois, deux mille cinq cents francs; c'est lui qui dit à l'éditeur Lemerre: "Editez le volume 'les Aiguillons'; si l'affaire est mauvaise pour vous, je vous indemniserai." Enfin, Georges, c'est lui qui a frayé le chemin que je devais suivre et m'a ouvert toutes les portes.

Toutes, Georges, tu entends ? toutes. Car, c'est encore grâce à son intervention que je suis entré au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Voici, d'ailleurs, ce que j'ai appris il y a quelques jours: le directeur était gêné, il avait besoin d'une somme de deux cent mille francs.

— Si vous le voulez, vint lui dire un inconnu, je vous ferai prêter les deux cent mille francs qu'il vous faut, à condition que vous commanderez un drame à Alexis Mollin. Si la pièce ne réussit pas, il vous sera tenu compte de tous les frais que vous aurez faits et vous aurez droit, en plus, à une indemnité de vingt-cinq mille francs."

Naturellement, le directeur s'empressa d'accepter. L'argent fut avancé par un notaire et le drame me fut demandé.

Aujourd'hui, grâce au succès de la pièce, le directeur a déjà remboursé les deux cent mille francs.

M. Florentin Broussel savait dans quelle triste situation nous trouvions, il connaissait notre misère; au lieu de nous ouvrir sa bourse en nous disant: Prenez ! ce qu'un autre homme également généreux et bon aurait fait, il a eu une pensée plus grande, plus noble.

"Je veux les protéger, je veux être leur bienfaiteur, s'est-il dit, mais sans qu'ils le sachent; dans leur intérêt même, afin de ne rien leur enlever de la confiance qu'ils doivent avoir en eux, il faut qu'ils croient ne devoir rien à personne, mais tout à leur travail, à leurs efforts, à leur talent."

— Mais c'est magnifique, cela ! exclama Georges.

— Si nous avions manqué de courage et de volonté, si nous n'avions

pas eu le talent, le feu sacré, la foi, le souffle puissant qui nous anime, nous n'aurions pas réussi, mon ami, malgré cette main cachée qui dirigeait notre destinée, et M. Florentin Broussel se serait dit, en nous abandonnant:

"Je me suis trompé, j'ai perdu mon temps et mon argent."

Mais Etienne de son côté et nous du nôtre, nous avons réussi, mieux encore, sans doute, que notre bienfaiteur ne l'espérait. Certes, après ce qu'il a fait, il doit être fier de nous. Ne sommes-nous pas un peu comme trois fils faisant honneur à leur père, à leur famille ?

Ah ! comme M. Florentin Broussel doit être heureux aujourd'hui de se trouver si bien récompensé ! Car notre réussite, Georges, c'est le succès, c'est le triomphe de notre bienfaiteur.

— C'est vrai, il est comme l'inventeur qui se voit récompensé de son labeur incessant, de toutes ses peines par l'adoption de son invention.

— Oui, Georges, et il me semble que je l'entends s'écrier avec orgueil:

"Voilà mon œuvre, à moi, voilà ce que j'ai inventé. Oh ! comme j'ai eu raison d'agir selon mon idée ! Comme j'ai eu raison d'avoir confiance en ces braves garçons !"

— Mais où est-il ?... Pourquoi reste-t-il caché ?

— C'est un secret, mon ami; nous devons croire qu'il a ses raisons pour ne pas se montrer; nous avons maintenant des devoirs envers lui, et le premier est de respecter ses intentions et sa volonté... Nous pourrions le chercher, mais nous ne devons pas faire cela. Il nous a dit:

"Un jour vous me reverrez."

Attendons, Georges, attendons.

Quelle chose me dit que notre bienfaiteur nous ménage quelque nouvelle surprise.

Et, tiens, Etienne va venir prochainement à Paris, pour nous voir, dit-il. Ne serait-ce point parce que M. Florentin Broussel le veut, que notre ami va faire ce long voyage ? Je le répète, Georges, attendons.

— Ah ! mon cher Alexis, quelle révélation tu viens de me faire... Je n'avais rien deviné, moi, et je suis encore sous le coup de la surprise. Mais nous ne pourrions jamais nous acquitter envers notre bienfaiteur.

— Qui sait ? Peut-être aura-t-il quelque chose à nous demander ? Georges, cet homme, qui ne nous a confié aucun de ses secrets, qui nous a caché jusqu'à son nom, car il ne s'appelle pas Florentin Broussel, sois-en bien sûr, cet homme n'est pas seulement notre protecteur, il est devenu notre père. Quoi qu'il ordonne, mon ami, nous devons le faire.

Il sait que tu aimes la fille adoptive du bonhomme Mourillon et que Mionne t'aime; non seulement il approuve ton amour, Georges, mais à cause de toi il se fait le protecteur de Mlle Mionne et lui dit: "Vous aimez Georges Ramel, c'est bien, vous serez la douce compagne de sa vie, je l'ai décidé, je le veux !"

Vois-tu, maintenant, ce que tu aurais fait si, oubliant complètement Mionne, tu t'étais jeté dans les bras de Mme Joramie ? Tu étais perdu, Georges, perdu... Car, une fois tenu par la charmeuse, elle ne t'aurait pas lâché; il y a des chaînes de fleurs qu'on ne rompt pas comme une chaîne de fer. Cette femme t'aurait étreint avec fureur, et dans cette étreinte d'une passion terrible, elle aurait étouffé ton génie en pleine éclosion et usé tout ce qu'il y a de puissance et de vie en toi. On peut



Comment faire des ROSES et 22 autres FLEURS 10c

Instructions pour la fabrication de nouveaux oreillers de "Curly Locks" GRATIS ENVOYEZ seulement 10c avec le coupon pour recevoir le livret de 32 pages: "Comment fabriquer des fleurs en papier crêpe", qui contient des instructions détaillées et des patrons pour faire 23 fleurs différentes. C'est si simple que vous pouvez, en une soirée, apprendre à faire un beau bouquet de vos fleurs préférées !

Pour Réussir Employez le NOUVEAU Crêpe Dennison

Grâce à sa texture plus forte et à ses couleurs plus belles, le Nouveau Crêpe Dennison est plus maniable, plus durable, meilleur de toute façon pour fleurs, menus ouvrages et décorations. Sa gamme de 50 couleurs permet d'artistiques agencements presque à l'infini. Demandez le nouvel emballage, illustré ci-dessus, dans les librairies, magasins à rayons et pharmacies.

DENNISON'S Dépt. Q.244
Drummondville, P.Q.

Envoyez m'envoyer le livret "Comment fabriquer des fleurs en papier crêpe" et les instructions GRATIS pour la fabrication de nouveaux oreillers de "Curly Locks". Ci-joint 10c.

Nom

Rue (ou route rurale)

Ville Prov.

Crêpe Dennison



MERES SAINES — ENFANTS VIGOUREUX

Jeunes femmes qui serez bientôt mères, veillez à votre santé afin que cette importante fonction de votre vie s'accomplisse aussi normalement que possible.

Beaucoup de jeunes femmes, faute d'avoir pris les précautions nécessaires et de s'être soignées convenablement, au début, ont compromis non seulement leur propre santé mais aussi celle de leur enfant.

Jeunes femmes qui éprouvez quelques symptômes de maladies féminines (beau-mal) n'hésitez pas à demander aux PILULES FEMOL la santé et la vitalité indispensables à cette époque. En les prenant régulièrement avant et après l'événement elles vous éviteront bien des maux et accidents. C'est un remède efficace sur lequel les femmes peuvent toujours compter.

LES PILULES FEMOL se vendent partout. Toutes les femmes qui souffrent de maladies particulières à leur sexe devraient les essayer.

Le Liniment Egyptien Douglas soulage maux de tête et névralgie. Indispensable en cas de croup, maux de gorge et amygdalite. Ayez-en toujours une bouteille sous la main.

Pour **MAUX DE TÊTE**
et autres douleurs



**SERVEZ-VOUS-EN
POUR LES
GERCURES**



Agents demandés pour vendre cravates de soie et de cuir. Nous vous vendons à un prix qui vous permet 100% de commission. Ecrivez aujourd'hui pour échantillons gratuits et renseignements. Ontario Neckwear Company, Dept. 515, Toronto, 8, Ontario.

**LISEZ
LE SAMEDI**
et faites-le lire à vos amis — abonnez-vous dès maintenant!

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

comparer ces sortes de femmes à des vampires.

Voilà pourquoi je craignais Mme Joramie, pourquoi elle me faisait peur.

Te le dirai-je, Georges, j'étais jaloux de cette femme, oui, jaloux... un sentiment étrange, n'est-ce pas? Que veux-tu? il me semble que tu es une partie de moi-même et mon amitié est égoïste... Je veux bien que tu aimes Mionne, mais une autre femme, jamais! jamais!

Rappelle-toi ce que tu m'as dit souvent:

— Mionne est tout pour moi; c'est elle qui me donne l'inspiration, qui dirige toutes mes pensées, elle m'a révélé tous les secrets de l'art; j'étais peintre, elle m'a fait artiste!

— Oui, Alexis, je t'ai dit cela et c'est vrai.

— Donc, mon ami, sans Mionne, plus d'inspiration, plus rien. Georges Ramel ne produirait plus que des œuvres ordinaires; il ne serait plus l'artiste qui a créé "Candeur" et "Elle dort". Je ne veux pas que tu descendes, je veux te voir monter toujours.

Georges, ce n'est pas seulement dans l'intérêt de ton avenir, pour ton bonheur et ta gloire, mais encore parce que j'ai une grande affection pour Mionne, que j'ai tant redouté Mme Joramie et que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour t'arracher de ses griffes.

Georges tendit la main à son ami.

— J'ai eu un instant de folie, je le reconnais, dit-il, et maintenant que la raison m'est revenue, je me sens frissonner en pensant au mal que je pouvais faire à Mionne et à moi-même.

Oublie tout cela comme on oublie un mauvais rêve, répliqua le poète en souriant. Tu es sorti vainqueur d'une terrible épreuve, Georges; maintenant tu es un homme fort.

Il était près de minuit lorsque les deux amis se séparèrent.

Lucien, ne voulant gêner Georges ni Alexis, alla prendre une chambre à l'hôtel. Il devait garder cette chambre pendant une semaine, en attendant que son maître eût pris ses dispositions pour le loger convenablement près de lui, rue Véron, si c'était possible, ou dans la maison du boulevard de Clichy.

X

Petites scènes

Georges Ramel rentra chez lui en pensant à Mionne et à M. Florentin Broussel.

Il ne parvenait pas à oublier complètement Mme Joramie, mais il faisait tout ce qu'il pouvait pour l'éloigner de sa pensée.

Il était fatigué; il se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir, ayant sur les lèvres le doux nom de Mionne.

Il avait été décidé entre les deux amis que Georges ne chercherait point à revoir Mionne, au moins pendant un certain temps, et qu'Alexis continuerait à s'abstenir d'aller chez Mme Violet.

Tous deux devaient avoir confiance, en l'intervention de leur bienfaiteur. Assurément il tiendrait la promesse qu'il avait faite à Mionne et Georges ne tarderait pas à être rappelé par M. Mourillon lui-même.

Il fallait donc laisser agir M. Florentin Broussel et ne rien dire qui pût le gêner dans ses projets; car, de même qu'il avait eu ses raisons pour se cacher, de même il pouvait avoir de secrètes intentions à l'égard de Mionne et de son père. Dans la circonstance, attendre patiemment était ce que l'on avait de mieux à faire.

Toutefois, il avait été convenu que Georges répondrait à la lettre de Mionne, et que Lucien serait chargé de porter cette réponse.

On aurait ainsi des nouvelles de la jeune fille, et, s'il y avait quelque chose de nouveau pouvant intéresser Georges, on le saurait par Lucien, car Mionne ne manquerait pas, certainement, de le dire à son frère de lait.

Georges se leva à sept heures, s'habilla très vite et se mit aussitôt à écrire sa lettre à Mionne. Il la glissait dans une enveloppe quand Lucien arriva.

— Tiens, lui dit Georges, voilà la lettre; tu vois que je n'ai pas perdu de temps.

— Oh! j'ai bien pensé que vous vous leveriez de bonne heure. Dois-je partir tout de suite?

— Oui. Ta commission faite, tu viendras me retrouver à l'atelier.

Le maître et l'élève sortirent ensemble, et pendant que Georges, rêveur, se dirigeait vers son atelier, Lucien descendait rapidement la rue Pigalle.

A huit heures et demie, le gamin sonnait à la porte de Mourillon.

La femme de ménage n'étant pas encore arrivée, ce fut Mourillon qui vint ouvrir.

— Ah! c'est le vieux, pensa Lucien.

Mais, sans se déconcerter, il dit:

— Je suis porteur d'une lettre pour Mlle Mionne.

— Ah! fit le bonhomme, et de qui est-elle cette lettre?

— De M. Georges Ramel.

Mourillon toisa le gamin des pieds à la tête.

— Ah! ça, se disait celui-ci avec inquiétude, est-ce qu'il va me jeter la porte sur le nez?

Mais, après avoir examiné le jeune garçon, curieusement et non sans une sorte d'intérêt, Mourillon reprit la parole et dit:

— Entrez.

Lucien ne se fit pas répéter l'invitation.

— Est-ce que M. Georges Ramel n'est pas en Bretagne, au château de Lamballe? demanda Mourillon.

— Depuis hier soir M. Georges Ramel est de retour à Paris.

— Ah! on m'avait dit, pourtant, qu'il y avait du travail là-bas pour plus de deux mois.

— On ne vous a pas trompé; mais M. Georges Ramel a renoncé à faire ce travail.

— Pourquoi donc?

— Ma foi, monsieur, je n'en sais rien. Peu à peu, le visage de Mourillon s'était épanoui.

— Enfin, dit-il, il est revenu; c'est bien. Vous êtes sans doute son élève, le jeune Lucien Morel, dont Mionne m'a parlé?

— Oui, monsieur Mourillon, je suis Lucien Morel.

Le vieux prit la main du jeune garçon et lui dit avec émotion:

— Mionne m'a raconté votre histoire et je sais que vous êtes un brave garçon. Quand vous et Mionne étiez enfants, vous avez été son ami, son petit protecteur. Il y a des choses qu'on n'oublie pas, Lucien, et je vous tiendrai compte de ce que vous avez fait autrefois pour ma fille. Ma maison vous est ouverte et vous y serez reçu aussi souvent qu'il vous plaira de venir voir votre sœur de lait. Vous aimez Mionne, et elle a beaucoup d'amitié pour vous, soyez toujours son frère.

Lucien avait les yeux pleins de larmes.

— Ah! s'écria-t-il, je comprends maintenant pourquoi Mionne vous

(Lire la suite page 35)



GRATIS

**FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE**

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Traitement Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Traitement Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combinent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

**Engraisse rapidement les
personnes maigres**

GRATIS. Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

**Correspondance strictement
confidentielle.**

Les jours de bureau sont:

Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Demandez notre brochure illustrée de 24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher (près Bernard)
Boîte Postale 2353 MONTREAL, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Prov. _____



LE TOUR *du* MONDE

EPISODE NUMERO 12



1—Dick et Ken sont aujourd'hui en Perse. Ils traversent une petite ville pittoresque.



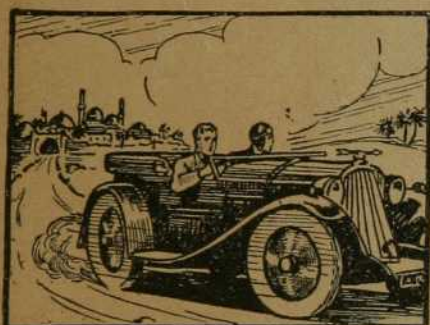
2—Les rues sont si étroites que l'auto est arrêtée par un mulet chargé qui ne veut pas bouger.



3—Le maître a beau le battre et crier, rien n'y fait. Soudain, l'animal se met à ruer.



4—Les Orientaux sont criards. En un instant, toute une foule discute autour du mulet têtu.



5—Nos jeunes amis sont forcés, pour ne pas perdre de temps, de passer par une autre rue.



6—Ils sont maintenant sur une belle route qui traverse une sorte de désert absolument inhabité.



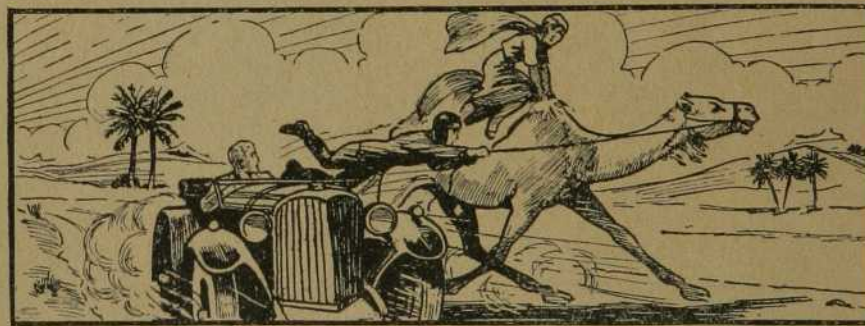
7—Au loin devant eux galope un chameau conduit par un méhari qui le frappait sans cesse.



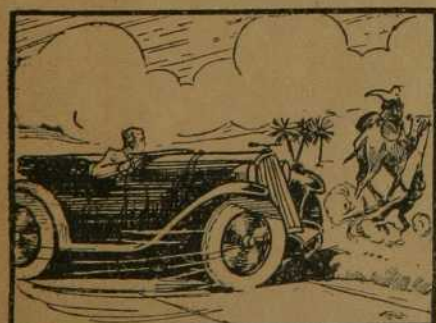
8—Tout à coup, le chameau renverse le gardien d'une bonne ruade et se lance au grand galop.



9—En approchant Dick vit que la bête était montée par une femme qui semblait réellement affolée. N'écouter que son courage, Ken réussit à saisir la bride.



10—Mais le chameau, préférant sans doute le sable du désert, obliqua à gauche. Ken ne lâcha pas prise et fut entraîné. Mais l'animal ne s'arrêta pas pour cela.



11—Dick craignait beaucoup pour son ami. Il le suivit avec l'auto jusque dans le désert.



12—Mais la voiture s'embourba bientôt dans le sable. Et le vent se mit à souffler avec violence.



13—Un simoun! En une seconde, un ouragan de sable s'abattit violemment sur le voyageur.



14—Dick se demandait avec anxiété ce qui était advenu de son courageux compagnon...

(A suivre dans le prochain numéro)



La forêt enchantée

EPISODE NUMERO 65



1—La situation était fort critique pour les réfugiés de la caverne. Leurs ennemis étaient rusés.



2—Grâce à une tactique habile, Paul était saisi au lasso et enlevé de la caverne. Lisette veillait.



3—Saisissant son fusil, elle coupa heureusement d'un seul coup la corde. Paul tomba.



4—Umbala l'arrêta dans sa chute de sorte qu'il ne se blessa pas. On imagine la fureur de Pierre.



5—Il ordonna aussitôt à ses hommes de tirer sur nos trois amis qui se dirigeaient en courant vers la caverne. Ils avaient peu de chance de se garer des balles car ils étaient en terrain découvert.



6—Mais tout à coup Umbala s'écroula avec un cri; il venait d'être atteint. Était-il mort ou blessé?



7—Paul et Lisette étaient très inquiets, d'autant plus que la nuit rendait leur position dangereuse.



8—Ils tentèrent un stratagème. Ils placèrent leur casque au bout de deux bâtons.



9—Pendant ce temps, Paul rampa dans la direction d'Umbala. Mais les ennemis avaient compris la tactique et lançaient maintenant des javelots munis de brandons enflammés pour faciliter le tir.



10—À chaque instant, Paul était menacé par les projectiles. Mais il voulait sauver Umbala.

(A suivre dans le prochain numéro)

aime tant! Eh bien, monsieur Mourillon, moi aussi, je vous aime.

Et, sautant au cou du vieillard, il l'embrassa sur les deux joues.

— Là, là, disait Mourillon tout heureux, mais il va me manger!

Au bout d'un instant, il reprit:

— Vous avez dit, sans doute, à Georges Ramel et Alexis Mollin que Mionne n'est pas ma fille?

— Je n'ai pas cru devoir le leur cacher. Est-ce que j'ai eu tort, monsieur Mourillon?

— Non, répondit le vieillard en souriant; un peu plus tôt, un peu plus tard, il fallait que ce secret fût révélé. Que doivent-ils penser de moi, ces messieurs? Ils disent, sans doute, que je suis un drôle d'original.

Lucien secoua la tête.

— Non, monsieur Mourillon, répliqua-t-il, ils ne disent point cela; ils ne parlent de vous, au contraire, qu'avec respect et même avec admiration.

— Vraiment?

— Monsieur Mourillon, vous savez combien mon maître aime Mlle Mionne?

— Oui, oui, je le sais.

— Eh bien, M. Georges Ramel a un respect si profond pour votre personne et votre volonté, qu'il ne cherchera point à revoir ma sœur de lait tant que vous ne le lui aurez pas permis.

— Ah! c'est bien cela! murmura Mourillon.

— Ne voulant vous contrarier en rien, M. Georges attendra avec soumission mais non sans impatience, que vous reveniez sur la décision que vous avez prise.

— Lucien, M. Ramel vous a donc dit?

— M. Ramel et son ami, M. Mollin, ont confiance en moi, ils ne me cachent rien; ils savent, d'ailleurs, que je les aime et que je leur suis entièrement dévoué. Ah! monsieur Mourillon, si vous vouliez... il y aurait deux beaux mariages.

— Deux?

— Mais oui, celui de M. Georges et de Mlle Mionne, et celui de M. Alexis Mollin avec... une jeune fille qu'il aime. Dites, monsieur Mourillon, est-ce que vous les ferez attendre longtemps encore?

— Je ne sais... moi-même j'attends. C'est pourtant bien agréable de voir tout le monde heureux autour de soi!

— Pourquoi M. Mollin ne se marie-t-il pas, lui?

— Il a ses idées: il ne veut pas se marier avant son ami. Monsieur Mourillon, Mlle Mionne m'a parlé d'un ami, à vous, qui s'intéresse à elle et aussi à M. Georges Ramel.

— Ah! ma fille vous a dit cela?

— Elle m'a dit encore qu'elle comptait beaucoup sur l'influence de ce monsieur.

— Hum! hum! Peut-être... Je ne sais pas.

— Mionne se serait-elle trompée, monsieur Mourillon?

— Mon petit ami, répondit le bonhomme, prenant un air contrarié, vous allez trop loin dans vos questions, vous voulez trop savoir. Cependant, je veux bien vous dire ceci: La personne dont vous me parlez peut beaucoup; mais, depuis quelque temps, elle est absente de Paris, elle voyage... J'attends son retour. Quant à présent,—et vous pouvez le dire à M. Ramel,—ma résolution reste la même. J'approuve donc la ligne de conduite que s'est tracée M. Ramel, et je lui sais gré de sa soumission à ma volonté. C'est pour cela que je ne lui interdis point d'écrire à ma fille et que je ne défendrai pas à

Le Suprême Amour

(Suite de la page 32)

Mionne de lui répondre. Si l'intervention de la personne dont nous parlons me fait changer d'idée, M. Georges Ramel en sera aussitôt instruit. Voilà, mon garçon, tout ce que je peux vous dire.

Que M. Georges Ramel attende!

Maintenant, donnez-moi votre lettre, je vais la remettre à ma fille.

— Est-ce que vous ne voulez pas que je vois Mlle Mionne?

— Et pourquoi ne voudrais-je pas? Si, si, vous la verrez tout à l'heure. Mionne a donné l'hospitalité, la nuit dernière, à une de ses bonnes amies; ces demoiselles viennent seulement de se lever, elles s'étaient couchées tard. Je les ai menées hier soir à l'Odéon, Mionne voulait voir la pièce de M. Alexis Mollin.

Tout en parlant, le vieillard avait ouvert la porte du salon.

— Vous allez attendre là un instant, continua-t-il; aussitôt qu'elle sera habillée, Mionne viendra.

Lucien remit la lettre à Mourillon et entra dans le salon. Il venait à peine de s'asseoir, pensant qu'il avait un bon quart d'heure à attendre, lorsque la porte au fond du salon s'ouvrit brusquement.

— Laurence, Laurence! s'écria Lucien.

Et les yeux étincelants de joie, il s'élança vers la jeune fille.

Laurence était pâle et paraissait très agitée.

Elle tendit la main à Lucien et lui dit vivement, presque à voix basse:

— Mionne va venir, il faut que je cause un instant avec vous. Je sais que M. Georges Ramel vous a pris pour élève! je sais également que vous connaissez M. Alexis Mollin et qu'il vous a pris en amitié. Lucien, mon ami, avez-vous parlé de moi à M. Mollin? Oh! je vous en prie, répondez-moi.

Le jeune garçon devina la pensée de Laurence, et, sans hésiter, il répondit:

— Non.

La jeune fille poussa un long soupir de soulagement.

— Me voilà tranquilisée, rassurée par ce seul mot, dit-elle. Ah! Lucien, j'ai passé par de cruelles angoisses, depuis que Mionne m'a appris que vous étiez venu la trouver avec une lettre de M. Mollin. Mon Dieu, me disais-je, pourvu qu'il ne dise rien!... Voyez-vous, Lucien, si M. Mollin savait... Eh bien, je ne pourrais, je ne voudrais plus vivre. Oui, oui, continua-t-elle avec égarement, j'aimerais mieux mourir!

Lucien, mon ami, vous avez de l'amitié pour moi, vous ne voudriez pas me causer un grand chagrin.

— Pas même la plus petite peine, mademoiselle Laurence; par exemple, je vous aime trop pour cela.

— Eh bien, promettez-moi, jurez-moi de ne jamais parler ni de moi, ni de ma mère et de l'homme qui vit avec elle, à M. Mollin et à M. Georges Ramel.

— Ai-je donc des serments à vous faire? répliqua Lucien, un peu embarrassé; d'ailleurs je n'ai pas plus à m'occuper de votre mère que de M. Jacques; je veux oublier qu'ils existent. Mais si j'avais à parler de vous, mademoiselle Laurence, ce ne serait que pour faire votre éloge, et je ne vois pas en quoi cela pourrait vous être désagréable.

— Non, non, il ne faut pas que l'on sache que vous me connaissez.

— Pourtant, mademoiselle Laurence...

— Oh! je vous en prie, Lucien! Elle avait joint les mains, elle était toute tremblante.

L'expression de sa physionomie et de son regard révélait une douleur si vraie, si profonde, que Lucien fut sur le point de lui crier comment, grâce à lui, elle était sortie saine et sauve du piège infâme qu'on lui avait tendu dans le chalet de Suresnes.

Mais, en disant cela, n'irait-il pas à l'encontre des intentions d'Alexis Mollin?

En effet, le jeune garçon sentait que ce n'était pas à lui de parler quand Alexis, pour une cause ou pour une autre, croyait devoir garder le silence. La réflexion lui vint à temps pour retenir les paroles qui étaient déjà sur ses lèvres.

— Allons, mademoiselle Laurence, dit-il avec émotion, calmez-vous, ne tremblez pas ainsi.

— J'ai peur, Lucien! j'ai peur!

— De quoi pouvez-vous avoir peur?

— Mais vous ne savez donc pas?

— Si, mademoiselle Laurence, je sais...

— Et vous ne comprenez pas mes craintes, mes angoisses, mes terreurs?... Lucien cet horrible secret...

— Chut, l'interrompit le jeune garçon, on vient.

Parlant très vite, il ajouta:

— Soyez complètement rassurée: je vous promets, je vous jure de ne dire jamais rien qui puisse faire tomber une larme de vos yeux.

— Merci, fit-elle.

Mionne et Mourillon entraient.

La jeune fille avait pleuré.

— Pourquoi?

L'émotion que lui avait causée, sans doute, la lecture de la lettre de Georges.

Le bonhomme Mourillon était souriant.

Le frère et la sœur de lait s'embrassèrent, puis Mionne prit la parole.

— Lucien, tu diras à M. Georges que sa lettre m'a rendue bien heureuse.

— Et qu'elle m'a fait plaisir, à moi, ajouta Mourillon.

— Cela veut dire bien des choses, monsieur Mourillon, répliqua malicieusement Lucien.

— Seulement ce que je veux dire, monsieur le raisonneur, riposta le vieillard avec brusquerie.

Il se disait tout bas:

— Il a trop d'esprit, ce gamin-là.

Il reprit à haute voix:

— Après tout, je ne peux pas en vouloir à M. Georges Ramel d'aimer Mionne!

— Et de vouloir l'épouser plus tôt que plus tard, ajouta l'incorrigible Lucien.

— Ça, ça, mon garçon, on verra.

Mais Mionne disait à voix basse à l'oreille de son ami d'enfance:

— Il essaye encore de faire le méchant; mais il n'a plus du tout les mêmes idées. Il n'attend plus maintenant que le retour à Paris de M. Florentin Broussel, qui est allé faire un voyage, pour donner son consentement à notre mariage.

Lucien échangea encore quelques paroles avec Mionne et Mourillon et se retira en promettant de venir les voir souvent.

Quant Alexis Mollin sut ce qui s'était passé entre le père Mourillon et Lucien et qu'on lui eut répété les paroles de Mionne, il dit à Georges:

— Tu vois si j'avais raison de te

Eut un soulagement durable de la Constipation

Constipation et mal d'estomac vite bannis

Après avoir souffert pendant des mois, M. W. Huddleston, de Belleville, vit sa constipation rapidement soulagée par les Fruit-a-tives. Il dit: "Je souffrais de constipation pendant des mois. Rien ne me fit de bien avant que j'eus essayé les Fruit-a-tives. Elles me donnèrent un soulagement prompt et durable." Un célèbre médecin fit les Fruit-a-tives avec des extraits de POMMES, d'ORANGES, de FIGUES, de PRUNEAUX et d'HERBES. Elles donnent un soulagement non seulement temporaire, mais durable, grâce à leurs effets toniques étonnants.

FRUIT-A-TIVES
FRUITS ET HERBES DE LA NATURE

L'INDUSTRIE DU TOURISME A BESOIN DE LA COLLABORATION DE CHACUN

Au cours de la dernière saison touristique, le voyageur étranger a dépensé quelque 40 millions de dollars dans notre province. Ses dépenses ont dépassé de 25%, au moins, celles de l'année précédente et, en certains districts, on dit qu'il fut quasi aussi nombreux qu'en 1929.

Cette année, nos organismes dévoués aux intérêts de notre industrie touristique prévoient que ce sera encore mieux. Aussi, avisent-ils aux moyens à prendre pour intensifier, au cours de la prochaine saison, cette industrie qui a maintenant rang parmi les grandes entreprises qui enrichissent notre province.

Si jusqu'ici nous avons bien fait, si la population, en général, a bien répondu à l'appel de notre administration provinciale et de nos organismes touristiques en faveur d'une plus étroite collaboration, il importe de se demander si nous ne pourrions pas faire davantage afin d'attirer au Québec, cette année, un nombre plus élevé de touristes que celui que l'on prévoit, dès maintenant.

Chacun doit apporter sa part de collaboration à notre industrie touristique; il est du devoir et de l'intérêt de tous de faciliter son plein épanouissement puisque, directement ou indirectement, tous profitent des revenus substantiels qu'elle nous apporte. Favoriser, aider, développer davantage le tourisme, par tous les moyens possibles, est donc une obligation à laquelle personne n'a le droit de se soustraire.

Ces moyens sont multiples et si variés que personne ne peut invoquer une excuse quelconque. En voici quelques-uns: d'abord, conserver à notre province ses traditions de franche hospitalité, sa physionomie et son caractère particuliers; accueillir poliment et avec courtoisie, toujours et partout, nos visiteurs; redonner à nos établissements commerciaux, surtout à nos hôtels et à nos restaurants, des noms français, ensuite, rendre service, exiger le juste prix, où que ce soit.

Voilà de simples moyens à la portée de tous et qui pourtant ont une grande valeur. Les mettre en pratique, c'est collaborer au tourisme, c'est travailler à assurer à cette grande et précieuse industrie le merveilleux développement auquel elle est appelée.

Quick Drying

FLOOR VARNISH

SANS polissage. SANS frotage. Non glissant. A l'épreuve des talons, marques et eau sur parquets, linoléum, meubles et boiserie. Aux magasins de peinture et quincailleries. Pratt & Lambert-Inc., Fort Erie, Ontario.

"PRATT & LAMBERT"
A GOOD HOUSE PAINT

UNIQUE!
Riche en minéraux, l'eau thermale de Vichy est unique au monde. Et l'on peut la boire chez soi, telle qu'elle est à sa source, et sans qu'elle ait perdu aucune de ses vertus naturelles.

LA FACULTÉ LA RECOMMANDE CONTRE

- LE RHUMATISME
- L'ARTHRITISME
- LA DYSPÉPSIE
- et les affections
- RÉNALES
- HÉPATIQUES
- et VÉSICALES

L'embouteillage, sur place, est contrôlé par l'Etat.

VICHY Célestins

Débarrassez la maison des

MITES

Des épreuves scientifiques démontrent que FLY-TOX tue les punaises, FLY-TOX, d'un usage facile, est sans danger et peu coûteux.

Nous garantissons que FLY-TOX détruit aussi les mites et leurs larves, son usage est rapide, sûr et peu coûteux, son usage est agréable. Il ne tache ni les fourrures, ni les tissus.

Si vous devez résoudre quelque problème concernant l'invasion d'insectes domestiques, écrivez à Rex Research Bureau, Brighton, Ontario, qui vous conseillera scientifiquement. Les demandes sont confidentielles.

Vaporisez **FLY-TOX**

Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-joint le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM, 50¢ pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

dire: Restons tranquilles, laissons agir M. Florentin Broussel!

Lucien n'avait pas cru devoir parler à Georges de son entrevue avec Laurence. Mais, dans la soirée, à l'heure où il était sûr de trouver Alexis chez lui, il alla lui raconter la conversation qu'il avait eue avec la jeune fille.

— Tu as répondu à Laurence très adroitement et comme il le fallait, dit Alexis au jeune garçon en lui serrant la main; oui, tu as bien fait de garder le silence sur ce qui s'est passé à Suresnes. Le moment n'est pas venu de faire sortir Laurence de son erreur, en lui disant comment, grâce à ta présence d'esprit, à ton adresse, elle a échappé à la souillure d'un misérable.

XI

Projets de vengeance

Madame Joramie, la belle Raymonde, passait presque tout son temps enfermée dans sa chambre ou son boudoir, se livrant à des accès de désespoir et de rage.

L'amour, ou plutôt son épouvantable passion, la tenait dans un état de fièvre qui ne lui laissait pas un moment de répit.

Peut-être était-ce la dernière flamme de l'incendie allumé dans son cœur.

Mais cette flamme la dévorait.

D'ailleurs, elle ne voulait pas admettre que Georges l'eût abandonnée pour toujours, et elle croyait sans cesse que la porte de son boudoir allait s'ouvrir pour laisser entrer le jeune peintre tout palpitant.

— Oui, se disait-elle en pleurant de rage, je l'aime encore, et, au péril de ma vie, je ne veux pas renoncer à lui.

Mais, ajoutait-elle, honteuse de sa faiblesse et comme pour réagir contre la violence de sa passion, si je parviens à ne plus l'aimer, à arracher de mon cœur cet amour qui me torture, ah! comme je le haïrai et comme je serai heureuse de lui rendre au centuple toutes les souffrances qu'il m'a fait endurer!

En attendant, il m'échappe, grâce à ce petit misérable de Lucien et à ce vertueux Alexis Mollin!

Ah! monsieur Alexis Mollin, vous ne savez pas encore quelle femme je suis... Patience, vous apprendrez ce que vaut la haine d'une femme offensée, d'une femme comme Mme Joramie!

Oh! me venger, me venger!

Mais comment?

La chose n'était pas facile, en effet.

Si Lucien n'était qu'un garçonnet sans conséquence dont personne ne devait s'inquiéter, il n'en était pas de même pour Alexis Mollin dont la notoriété littéraire s'affirmait sérieusement.

Un tel homme ne pouvait pas disparaître impunément, car Mme Joramie avait tout d'abord songé à faire assassiner le jeune auteur dramatique.

Toutefois, on l'a vu, la bigame n'était pas femme à se laisser arrêter par les obstacles. Elle avait le génie de la haine comme son premier mari avait le génie de la bonté.

Donc, après y avoir réfléchi, elle crut avoir trouvé le défaut de la cuirasse de son ennemi.

— Il m'a frappée dans mon amour, qui était toute ma vie, se dit-elle l'œil flamboyant; eh bien, moi, je le frapperai dans sa gloire naissante, c'est-à-dire dans sa vie même.

Il a voulu me tuer dans le cœur de Georges en évoquant le souvenir

d'une autre femme; c'est bien, moi, je tuerai ses pièces! Je les ferai siffler quand même... Il sera atteint dans son orgueil et dans sa fortune comme je l'ai été, moi, dans ma passion de femme aimante et dans mon amour-propre de femme habituée aux triomphes. Et qui sait si les blessures que je lui réserve ne seront pas encore plus cruelles et plus profondes que celles qu'il m'a faites!

On annonçait pour très prochainement une nouvelle comédie de l'auteur des "Petites vertus"; on parlait d'un succès certain.

Ce succès, Mme Joramie voulait le changer en désastre. Mais elle ne pouvait rien faire par elle-même.

D'abord, elle ne voulait pas se mettre en avant; ensuite elle ne connaissait personne dans ce monde spécial des théâtres et de la presse où se font et se défont les succès à qui elle pût s'adresser sans risquer de se compromettre gravement.

Elle songea à Jacques Vernier.

L'idée était bonne. Son ancien ami était propre à tout et devait avoir accès dans tous les milieux interlopes où se trament les mauvaises actions.

Sa résolution prise, elle écrivit à Jacques Vernier en prenant la précaution d'aller mettre elle-même sa lettre à la poste.

Raymonde, en femme prudente, avait pour habitude de ne rien confier à ses gens.

Elle donnait rendez-vous à l'ancien forçat dans un restaurant de troisième ordre où, autrefois, sous le nom de Mme Deschamps, elle avait reçu certain comédien en vogue qu'elle avait honoré de ses bontés.

Un billet adressé au maître de l'établissement l'invitait à tenir un cabinet à la disposition de Mme Deschamps et de son homme d'affaires.

Le lendemain, très simplement vêtue, le visage couvert d'un voile épais, Mme Joramie, ayant tout l'air d'une bourgeoise en rupture de contrat, se présentait au restaurant et était introduite auprès de Jacques Vernier, qui venait d'arriver.

Ce dernier était vêtu convenablement et, comme un parfait homme d'affaires, avait une serviette de cuir sous le bras, des lunettes bleues sur les yeux.

— Pourquoi, dit-il à Raymonde, n'êtes-vous pas venue me trouver dans la maison que j'ai louée? Nous y aurions été, je crois, mieux en sûreté qu'ici. Je n'aime pas les restaurants ni les hôtels garnis: les murs y ont des oreilles.

— C'est justement pour cela que j'ai choisi un autre endroit.

— Vous vous défiez de ceux qui ont ma confiance, vous avez tort.

— Je ne me défie pas, mais vos amis auront bien le temps de me voir le jour où j'aurai besoin de leurs services pour notre grosse affaire.

— Il s'agit donc d'autre chose?

— Oui.

— Alors, chère madame, faites-moi vos confidences; vous savez qu'elles seront bien placées.

Bien qu'elle fût habituée aux déférences des plus hauts personnages, cette familiarité du misérable, qu'elle tenait cependant à distance, ne parut point blesser Mme Joramie. Elle dissimula de son mieux son mécontentement.

Le moment n'était pas propice aux susceptibilités et aux récriminations.

— Vous connaissez au moins de nom M. Alexis Mollin? demanda-t-elle.

— L'auteur dramatique?

— Oui.

— Je sais qu'il a eu beaucoup de succès.

Et, ajouta-t-il en clignant de l'œil, il est l'ami intime de Georges Ramel.

— Ainsi, vous le connaissez?

— Oh! de nom seulement?

— Savez-vous qu'il va faire jouer une nouvelle pièce?

— Non. Je n'ai rien à voir aux premières représentations dans les théâtres.

— Soit. Eh bien, je vous apprendrai que dans trois jours doit avoir lieu, au théâtre de la Comédie-Parissienne, la première représentation des Rêveurs, pièce en quatre actes d'Alexis Mollin.

— J'entends.

— On s'attend à un très grand succès.

— Tant mieux pour l'auteur et pour le directeur du théâtre.

— Vous dites tant mieux? Mais vous ne comprenez donc pas?

— C'est possible; faites-moi comprendre.

— Eh bien, je ne veux pas que la pièce de M. Alexis Mollin ait du succès.

— Hein? vous ne voulez pas?

Vous êtes très puissante, Raymonde, vous pouvez beaucoup; mais il me semble qu'en cette circonstance...

— Il faut, comprenez-vous, il faut que la pièce tombe à plat!

— Je comprends que c'est là ce que vous voulez; mais...

— Et je compte sur vous pour cela.

— Diable, diable! fit Jacques Vernier.

— Est-ce que vous refusez de me servir?

— Je ne dis pas cela, Raymonde: seulement...

— Eh bien?

— C'est dans trois jours la représentation?

— Je vous l'ai dit.

— Que puis-je faire en si peu de temps?

— Tout ce que vous voudrez, pourvu que la pièce soit sifflée. L'argent ne vous manquera point.

— Parbleu, si l'argent manquait, je n'aurais qu'à me croiser les bras.

— Voyons, pourrez-vous trouver — vous avez tout le temps nécessaire pour cela — un certain nombre de siffleurs?

— Ce ne sont pas les siffleurs qui peuvent manquer.

— Quoi donc?

— Mais les loges, les fauteuils, les stalles pour les placer.

— Vous vous entendrez avec le chef de claque.

— Ceci est impossible.

— Pourquoi?

— Parce que le chef de claque, appartenant au théâtre, est dévoué à l'auteur et à son directeur.

— C'est juste.

— Vous voyez que l'administration d'un théâtre ne m'est pas tout à fait étrangère.

Il faudrait, à mon avis, organiser une contre-claque.

— Faites, faites.

— Cela coûtera cher.

— Hé, qu'importe! Si la chose était possible, je vous dirais: "Achevez la salle entière."

— Dans ce cas, le résultat serait certain. Mais à une première, presque toutes les places sont données à la presse par la direction; l'auteur a aussi un certain nombre de places pour ses amis.

— Il en reste toujours à la disposition du public.

— Et nous ne pouvons compter sur celles-là.

— Il faut les avoir.

— Il y a quinze jours, nous les aurions eues presque toutes mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui ?

— Nous ne pouvons plus avoir que celles qui ne sont pas encore vendues.

— N'importe quel prix, ayez-les.

— Dès ce soir j'irai aux agences et je m'aboucherais avec les marchands de billets, enfin je ferai tout ce qui dépendra de moi pour trouver au moins une centaine de places, n'importe où.

— Cent places seront-elles suffisantes ?

— Je le crois. Cent siffleurs feront certainement plus de vacarme que cinq cents claqueurs.

— Très bien. Combien vous faut-il ?

— Cinquante francs pour chaque homme, place comprise, soit cinq mille francs.

— En voici six mille, dit Mme Joramie en tirant d'un petit portefeuille les six billets de banque de mille francs.

— C'est plaisir de faire des affaires avec vous, fit Jacques, souriant sournoisement. Décidément, ajouta-t-il en l'enveloppant d'un regard brillant, vous êtes aussi généreuse que belle.

Raymonde se recula vivement et répliqua avec hauteur :

— Tâchez donc, je vous prie, de ne jamais oublier que je suis madame Joramie; je ne vous ai pas appelé ici pour entendre des madrigaux, mais pour vous donner mes instructions.

— Là, là, ne vous fâchez pas, répondit-il en se mordant les lèvres; je rentre dans notre sujet: vous voulez que la pièce de M. Alexis Mollin soit sifflée.

— Singulière question après ce que nous venons de dire.

— Si vous voulez que M. Alexis Mollin soit sifflé, c'est qu'il vous a fait quelque chose.

— Assurément.

— Donc, vous cherchez à vous venger.

— Oui.

— Faire tomber la pièce de cet auteur, qui est votre ennemi, est une bonne idée; mais on peut ne pas réussir, malgré tout ce qu'on fera pour empêcher la représentation d'aller jusqu'à la fin.

— Vous doutez de votre succès, à vous ?

— Ecoutez donc: Si, comme vous le croyez vous-même, la pièce est bonne, toutes les cabales de la première représentation n'y feront rien; l'auteur aura pour lui la presse et la police.

— Qui sait ?

— Dans tous les cas, je crois qu'il y aurait quelque chose à faire.

— Quoi ?

— J'ai lu quelque part et j'ai appris dans mes recherches au sujet du bonhomme Mourillon et de sa fille, que le poète a une grande passion au cœur.

— Ah !

— Il aime une femme... ah ! si je pouvais la connaître !...

— Mais ce n'est pas impossible... Je me souviens : les journaux ont parlé d'une ouvrière... tout un roman.

On pourrait le frapper dans son amour.

— Oui, sans doute; mais il faudrait connaître la demoiselle. Comment savoir où elle demeure ?

— En filant l'amoureux. Il va certainement voir de temps à autre, sa chère adorée.

— Est-ce que vous savez où il demeure ?

— Non, mais il y a le Bottin, et au théâtre, d'ailleurs, on a son adresse.

— C'est vrai. Mettez-vous donc à l'œuvre, et dès que vous saurez le nom de la demoiselle, où elle demeure...

— Je vous aviserai.

— C'est cela. Vous pourrez m'écrire à l'hôtel Joramie. Au surplus, je serai à la première des "Rêveurs".

— Très bien. Moi, je me donnerai un fauteuil d'orchestre et je trouverai bien le moyen de vous faire savoir ce que j'aurai appris.

— Il est bien entendu que la contre-claque tient toujours.

— Compris. On ne doit jamais mettre tous les œufs dans le même panier.

Les deux complices se séparèrent. Jacques Vernier se réjouissait de la tournure que prenaient les affaires de son ancienne amie.

Mme Joramie était persuadée que, sous peu, Alexis Mollin aurait à se repentir de s'être placé entre elle et Georges Ramel.

Ce n'était pas seulement parce que Mme Joramie était en train de l'enrichir que Jacques Vernier se rapprochait d'elle avec empressement.

En la retrouvant plus belle encore qu'autrefois, peut-être avait-il senti se réveiller en lui son ancien amour, cet amour qu'il avait payé du knout et de cinq ans de bague, sans compter la misère endurée depuis qu'il était sorti de prison.

Il avait parfaitement compris qu'il n'inspirait plus à Raymonde autre chose que le mépris, et qu'elle n'avait renoué avec lui que par crainte d'abord, et ensuite parce qu'il lui était nécessaire pour ses projets; mais il se flattait de dompter cette antipathie et de replacer l'altière Mme Joramie sous son entière domination.

Pendant que Raymonde et Jacques Vernier s'entendaient pour anéantir les espérances de l'auteur dramatique, celui-ci, sûr maintenant du cœur de Georges, s'occupait de son œuvre nouvelle, tout en songeant à Laurence.

Par discrétion, comme nous l'avons dit, il s'abstenait d'aller voir la jeune fille; mais grâce à Lucien, il était au courant de tout ce qui la concernait.

Il savait que sa tristesse allait toujours en augmentant et il aurait voulu pour tout au monde pouvoir lui crier :

— Je crois en vous, je vous aime et, vous serez ma femme !

— Monsieur Alexis, lui disait Lucien, laissez faire le temps et tout s'arrangera comme vous l'avez décidé.

Pour le moment, ne songez qu'à votre pièce et au nouveau succès qui vous attend.

— Est-on jamais sûr du succès ?

— Je suis sûr du vôtre, moi. J'ai assisté à deux répétitions; ce sera splendide.

— Nous verrons.

— Nous serons tous là, à commencer par Mlle Laurence.

— Je lui ai envoyé une baignoire pour elle et sa maîtresse.

— Alors vous êtes sûr qu'elle ne dormira pas cette nuit.

— Peut-être.

— Elle sera plus émotionnée que vous.

Lucien disait vrai.

Laurence ne vivait plus depuis qu'elle savait qu'elle assisterait à cette représentation.

Elle ne doutait pas du succès, car sa confiance dans le talent d'Alexis était aussi grande que son affection

pour ce cœur d'or dont elle se savait aimée.

Mais il y avait cela de particulier dans ce qu'elle éprouvait que l'amertume se mêlait à sa joie.

En effet, plus la gloire d'Alexis grandissait, plus elle voyait se creuser l'abîme ouvert entre eux.

— Je sais bien que je ne peux pas être sa femme, se disait-elle, et pourtant mon cœur se brise à chacun de ses triomphes, qui l'éloigne de moi davantage.

Vers quatre heures du soir, Lucien, qui avait maintenant ses grandes entrées chez Mme Violet, apporta à la jeune fille un bouquet de roses.

— Eh quoi ! lui dit-elle en rougissant, car elle devinait bien que le jeune garçon n'avait pas acheté ces fleurs, vous faites de pareilles dépenses pour moi ?

— Mon Dieu, oui; voilà comme je suis, moi. Il paraît que c'est la mode pour les femmes d'avoir un bouquet au théâtre, et l'on a voulu que vous soyez comme les autres, mieux même que toutes les autres, car vous serez certainement plus jolie que toutes les belles dames qui assisteront à la première des "Rêveurs".

Lucien avait légèrement appuyé sur le mot "on", et Laurence était devenue plus rouge encore. "On", c'était Alexis Mollin; elle le comprenait bien.

— Si vous le permettez, madame, dit le rapin, s'adressant à la maîtresse couturière, j'irai vous saluer pendant l'entr'acte.

— Mais certainement; et vous nous direz l'impression du public.

Laurence alla reconduire Lucien, qui lui dit :

— M. Alexis vous prie d'avoir au théâtre le bouquet de roses; il croit que cela lui portera bonheur.

— Dites-lui, Lucien, que j'ai prié pour lui toute la nuit dernière.

Elle enleva de son corsage un œillet blanc qu'elle y avait mis depuis le matin, et, remettant la fleur à Lucien, elle ajouta :

— Dites encore à M. Mollin qu'il veuille bien à son tour garder cette fleur.

— La commission sera faite, mademoiselle, et je suis sûr d'avance que le message ne sera pas mal reçu.

Le jeune garçon se retira enchanté du plaisir qu'il allait causer à Alexis.

Il reprit le chemin de l'atelier de Georges Ramel, sans s'apercevoir qu'il était suivi par un individu d'assez mauvaise mine.

Cet homme était un des siffleurs embauchés par Jacques Vernier.

Deux heures après, Mme Joramie connaissait l'adresse de celle qu'Alexis Mollin aimait, et savait que, probablement, la demoiselle serait au théâtre avec un bouquet de roses blanches entourées de myosotis.

XII

La cabale

Jacques Vernier n'avait pas perdu de temps pour accomplir les ordres de Raymonde.

Par les agences des théâtres, par les marchands de billets et au théâtre même, il avait pu se procurer cent billets de toutes places qu'il destinait à ses siffleurs.

Mais le recrutement de cette bande n'était pas aussi facile qu'il l'avait d'abord supposé.

S'il pouvait, en triant sur le volet de ses connaissances des tapis francs, enrôler des individus pour les galeries supérieures et même pour le parterre, il n'en était pas de même



"CETTE SENSATION KRUSCHEN" en BELGIQUE

"Cette sensation Kruschen"... telle est l'explication que l'on vous donne lorsque vous vous étonnez de façon admirative devant l'élégance et la grâce des jeunes filles de Belgique.

C'est qu'en Belgique, comme dans plus de 100 autres pays, les femmes ont compris que la "dose quotidienne" de Kruschen aide à chasser la paresse interne et à les garder actives et en bonne santé. Elles savent que Kruschen est un des secrets de la vigueur et de la vitalité.

Les Sels Kruschen stimulent modérément les organes éliminateurs, de sorte que le corps est nettoyé régulièrement des résidus de la digestion. La "petite dose quotidienne" est une saine habitude qui, chez la femme, est la base de la beauté.

SELS KRUSCHEN

GRATIS!
Garçons -
demandez ce livret
sur le **HOCKEY**

et les **PHOTOGRAPHIES AUTOGRAPHIÉES DE VOS JOUEURS PRÉFÉRÉS**

● Tous les garçonnets désireront posséder la brochure "Comment devenir une étoile du hockey", écrite par T. P. (Tommy) Gorman, entraîneur et gérant des Champions du Monde, les "Montreal Maroons". Enlevez l'étiquette qui entoure une boîte de sirop de blé d'inde (Maïs) "CROWN BRAND" ou "LILY WHITE" - inscrivez votre nom et votre adresse bien lisiblement au verso ainsi que les mots "Livret sur le Hockey". Adressez cette étiquette à The Canada Starch Co., Limited, Montréal, et vous recevrez votre livret par retour du courrier.

aussi

● Adressez nous une étiquette ou le cartonnage de l'un des produits de The Canada Starch Co., Limited, à l'endroit de laquelle vous aurez inscrit votre nom, votre adresse et le nom du joueur dont vous désirez la photographie (une photo par étiquette). La photographie que vous aurez choisie sera montée, prête à être encadrée et vous sera expédiée sans délai.

Groupe "Montreal Maroons" - Groupe "Les Canadiens" - Groupe "Olympique". Photographies individuelles de Baldy Northcott, George Mantha, Russ Blinco, Dave Lesieur, Dave Frotter, Armand Mondou, Earl Robinson, Frank Boucher, "Ace" Bailey.

SIROP DE BLÉ D'INDE (MAÏS) EDWARDSBURG CROWN BRAND

Le célèbre aliment producteur d'énergie

Sirop de blé d'inde (Maïs) "LILY WHITE"

Corn Starch "BENSON"

Corn Starch "CANADA"

Empois CANADA WHITE GLOSS

Produits de

The CANADA STARCH COMPANY Limited MONTREAL QF

UN PRÉCIEUX TONIQUE
RECONSTITUANT POUR TOUTE LA FAMILLE

Carling

INVALID STOUT

RECOMMANDÉ DANS LES CAS DE DÉBILITÉ GÉNÉRALE ET D'ANÉMIE

NUL BESOIN
D'EAU CHAUDE
pour gâcher



ALABASTINE

Ayez des murs joliment nuancés avec une couche seulement! S'applique facilement, rapidement, uniformément — sans traces de pinceau. Grand choix de nuances. Superbes ensembles de couleurs et motifs au pochoir.

Gypsum, Lime and Alabastine.
Canada, Limited

PARIS, ONTARIO, CANADA

A136F

CROUP, COQUELUCHE

CEDENT
PROMPTEMENT

Agit comme l'éclair — UNE SEULE GORGE LE PROUVE

BUCKLEY'S
MIXTURE
REFUSEZ LES SUBSTITUTIONS

Une mère témoigne
Mme J. Steele, Stanley
House P.O., Muskoka,
écrit: "Lorsque nos en-
fants ont contracté la co-
queluche, rien ne les a
soulagés; nous avons alors
essayé Buckley's, et immé-
diatement, ils ont éprouvé
du soulagement et les
spasmes disparurent. Je
ne cesserai jamais d'être
reconnaissante à Buck-
ley's."

6F

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde,
d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement
de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS Prix : \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent de Paul



(Comté Laval), P.Q.

Coupon d'abonnement LE SAMEDI

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

me pour les fauteuils de balcon et d'orchestre, surtout pour un soir de première où les spectateurs, en toilette de soirée pour la plupart, appartiennent aux classes élégantes : journalistes, artistes, etc.

Enfin, en faisant des sacrifices, il avait pu réunir une vingtaine d'aïphonses et une douzaine de chevaliers de basse industrie capables de porter l'habit noir loué chez le marchand d'habits. Les premiers, casés aux stalles, avaient la redingote noire.

Le gros de la troupe était massé aux troisième et quatrième galeries et à l'amphithéâtre.

Ses autres siffleurs étaient plus ou moins mal vêtus ; disons toutefois qu'ils avaient fait de leur mieux.

Tous étaient munis d'un sifflet spécial, strident, qui se pouvait dissimuler dans la bouche.

Jacques Vernier occuperait le fauteuil d'orchestre qu'il s'était réservé.

Son ami et complice Morel, qu'il n'avait pu décider à mettre un habit, avait un strapontin de couloir.

Il avait été convenu que Jacques donnerait le signal de l'attaque en élevant les mains en l'air. Quant à siffler lui-même, il se réservait de n'en rien faire si la salle entière ne s'associait pas à la manifestation.

Dans ces sortes de bagarres, il y a presque toujours des horions à échanger, et Jacques, homme prudent, ne voulait point prendre part à la lutte.

Ce n'était pas qu'il redoutât de recevoir quelques coups de poing, il était de taille à les rendre; mais il ne tenait nullement à être arrêté, dans le cas où les choses tourneraient mal pour les cabaleurs.

En sa qualité de forçat libéré, le séjour de Paris lui était interdit; une résidence lui avait été assignée et il se trouvait, par conséquent, en rupture de ban.

Il s'était, il est vrai, procuré des papiers en règle, et ne se gênait guère pour changer de nom afin de dépister la police, qui pouvait avoir l'indélicatesse de se mettre à ses trousses; mais un hasard malheureux pouvait révéler son identité, et alors c'en était fait de lui.

Comme il n'avait pas habité Paris longtemps avant sa condamnation, il ne courait pas le risque d'être reconnu par quelque agent. Toutes les chances étaient donc pour lui; mais il était devenu d'autant plus prudent que dans un avenir très rapproché il se voyait riche et à l'abri de toutes les inquiétudes.

Pour être certain que ses hommes ne lui feraient pas faux bond avec les avances reçues et les habits loués, il les avait prévenus qu'une gratification de dix francs leur serait donnée après la représentation, ce qui porterait leur soirée à trente francs.

— Surtout, mes amis, leur avait-il dit, ne vous ménagez pas et ne ménagez personne. Chaque fois qu'on applaudira, sifflez et sifflez sans relâche. Si l'on crie après vous, criez plus fort que vos adversaires. Faites du tapage, du vacarme; si l'on cogne, nous cognerons ferme; et si le commissaire de police se mêle de la partie, tirez-vous les pattes de votre mieux, cela vous regarde.

Ceux qui seront serrés seront assistés; donc, rien à craindre.

Nous allons tous au théâtre pour faire du boucan, c'est-à-dire pour nous amuser, ne l'oublions pas.

Ses instructions données Jacques Vernier avait diné confortablement, puis attendu l'heure de l'ouverture des bureaux, en fumant tranquillement un excellent cigare.

Pendant ce temps, tout à l'espoir d'un grand succès, les amis de l'auteur se réjouissaient.

Georges, le cœur allégé d'un remords, l'esprit dispos, pensait à Mionne et fort peu à Mme Joramie.

Il s'entretenait de la jeune fille et de Mourillon avec son fidèle compagnon Lucien.

Il prenait plaisir à se faire répéter les paroles du vieillard et celles de sa fille adoptive, insistant pour que son élève n'omit rien des moindres détails de ses dernières visites aux hôtes de la rue Linné.

Alexis était fiévreux. De vagues pressentiments d'un malheur le hantaient.

Au moment décisif, la foi en son œuvre lui faisait défaut. Il aurait voulu modifier telle scène, revoir telle partie du dialogue, couper par ci, ajouter par là, parler aux artistes, réclamer une dernière répétition, toutes choses impossibles.

Vainement, pour se donner du courage, il respirait la senteur embaumée de l'œillet blanc que Laurence lui avait envoyé par Lucien; le courage ne lui venait pas.

De son côté, au contraire, Laurence voyait sa confiance grandir, et quand elle arriva au théâtre elle était radieuse. Elle entendait déjà les bravos et les acclamations qui allaient saluer le nom de l'auteur des "Rêveurs".

La jeune fille, accompagnée de Mme Violet et d'une autre dame, prit possession de sa baignoire de côté.

Déjà la salle était presque pleine. Siffleurs et claqueurs étaient à leur poste.

Jacques Vernier était gravement assis dans son fauteuil, lisant un journal, tout en s'assurant qu'aucun des siens ne manquait à l'appel.

Georges et trois autres amis d'Alexis étaient dans une loge d'avant-scène.

Georges avait espéré que Mionne et Mourillon assisteraient aussi au triomphe de leur ami commun; mais Mionne était indisposée, et son père adoptif avait allégué ce prétexte pour la garder au logis.

La vérité était que le vieillard, poussant la circonspection à l'excès, n'avait pas voulu fournir aux deux amoureux l'occasion de se voir.

Le brave homme, se disait que si, par hasard, par malheur, la destinée devait séparer ces deux cœurs, il était prudent de ne pas alimenter leur amour déjà si ardent.

Mionne avait poussé un soup'r en apprenant la décision sévère de son père, mais elle n'avait fait aucune objection, étant habituée à respecter les volontés de l'ancien saltimbanque, qu'elles qu'elles fussent.

Laurence avait déposé son bouquet sur le devant de la loge, mais elle se tenait dans l'ombre pour ne pas attirer les regards.

La petite pièce était jouée quand Mme Joramie, merveilleusement parée et délicieusement belle, vint prendre place dans la loge d'avant-scène, justement située en face de celle où se trouvait Georges Ramel.

Tous les regards se tournèrent vers la reine des salons et de la mode.

Georges, qui savait que Mme Joramie assistait à toutes les premières représentations, était certain de la voir à celle des "Rêveurs"; aussi par un sentiment de bon goût, il se trouvait au fond de la loge.

M. Joramie accompagnait sa femme.

D'un coup d'œil, Raymonde aperçut le bouquet de roses blanches et de myosotis qui devait lui faire reconnaître la jeune fille aimée d'Alexis Mollin, mais dont elle ignorait le nom.

(Lire la suite page 40)



SALADES appétissantes!

L'apparence même d'une bonne salade stimule l'appétit! La verdure, propre et fraîche — le riche ton rouge des tomates et radis — la couleur plus foncée des betteraves, le blanc du céleri et des concombres. Et combien le goût en est délicieux quand la sauce qui l'accompagne fait ressortir les saveurs de ces légumes — la *pointe savoureuse* de moutarde qui rend la salade piquante et appétissante.

Voici une nouvelle sauce que vous aimerez :

SAUCE A SALADE VELOUTÉE

1/4 de tasse de sucre blanc, 1 cuillerée à soupe de farine, 1 1/2 cuillerée à thé de Moutarde Keen, 1/2 tasse de vinaigre, 1 tasse de lait doux, 3 ou 4 jaunes d'œufs, 1 cuillerée à thé de beurre.

Bien mélanger ensemble le sucre, la farine et la moutarde, puis, ajouter le vinaigre et brasser jusqu'à lisse. Faire chauffer au bain-marie. Ajouter les jaunes d'œufs et le lait battus ensemble. Lorsque cuit, ajouter le beurre. Brasser pendant la cuisson.

La brochure Keen "Recettes de Sandwiches" sera envoyée **GRATUITEMENT** par la poste. Ecrivez à Colman-Keen (Canada) Limited, 1000, rue Amherst, Montréal, P.Q.



La D. S. F. KEEN est faite des meilleures graines des plantations anglaises — elle donne aux mets un piquant qui rehausse le plus simple repas de famille — particulièrement dans les sauces à salades.

**Moutarde
D.S.F. KEEN**

"MOUTARDE ENTIÈREMENT PURE"

Découpez la recette pour vous en servir à l'occasion.



La Bonne Cuisine par Mlle HELENE CHAGNON

Directrice de l'Ecole Moderne des Sciences Domestiques
Chroniqueuse culinaire du "Samedi" et de la "Revue Populaire"

(Les recettes que présente Mlle Chagnon ont été expérimentées dans ses propres cuisines)

COCKTAIL AU JUS DE TOMATES

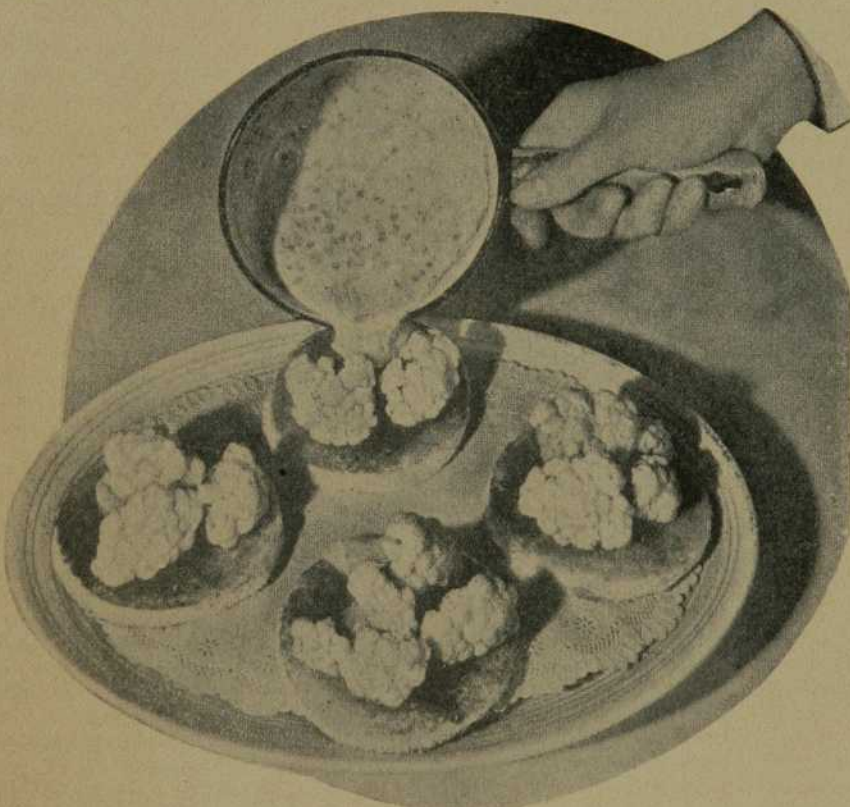
- | | |
|--------------------------------------|------------------------------------|
| 2 tasses de jus de tomates | 1/8 cuillerée à thé de poivre |
| 1 cuillerée à table de jus de citron | 1 cuillerée à thé de sel de céleri |
| 1 cuillerée à thé de sel | Quelques gouttes de jus d'oignon |
- Quelques gouttes de sauce Tabasco ou de sauce Worcestershire

Pelez et passez les tomates au presse-purée, si vous utilisez des tomates fraîches. Mélangez tous les ingrédients et placez au froid. Coulez et servez dans un verre à cocktail.

SALADE AU HOMARD

- | | |
|--|---------------------------------------|
| 3 tasses de homard bouilli et refroidi coupé en dés, ou une boîte de homards en conserve | 2 cuillerées à table d'huile |
| 1 tasse de céleri haché en dés | 1 cuillerée à table de vinaigre |
| | 1/2 cuillerée à table de persil haché |
| | Sel, poivre et mayonnaise |

Mélangez le homard avec le céleri, le persil, l'huile, le vinaigre, le sel, le poivre et incorporez de la mayonnaise. Placez la salade au froid et au moment de servir disposez sur un lit de laitue et garnissez de mayonnaise.



Un plat végétarien pour les jours maigres, fait de choux-fleurs et de champignons.
Les gourmets en disent beaucoup de bien.

COSSETARDE AU POULET

- | | |
|--------------------------------|--------------------------------|
| 2 tasses de poulet froid haché | 2 cuillerées à table de farine |
| 1 tasse de crème | 2 œufs |
| 2 cuillerées à table de beurre | Sel et poivre Chapelure |

Faites fondre le beurre, ajoutez la farine puis la crème. Salez, poivrez et brassez constamment afin d'obtenir un mélange lisse. Lorsque la sauce a commencé à bouillir, enlevez du feu et ajoutez 2 œufs bien battus et le poulet froid haché. Beurrez un grand moule ou de petits moules individuels, versez-y le mélange et placez le moule dans une casserole d'eau bouillante. Étendez, sur le dessus, de la chapelure et faites cuire 20 minutes dans un four modéré. Servez immédiatement.

BISCUITS "BUTTERSCOTCH"

- | | |
|----------------------------------|-----------------------------|
| 2 tasses de farine | 3 cuillerées à table beurre |
| 4 cuillerées à thé poudre à pâte | 1 tasse sucre brun |
| 4 cuillerées à table shortening | 3/4 tasse lait |
| 1/4 cuillerée à thé de sel | |

Tamisez la farine avec la poudre à pâte et le sel. Incorporez le shortening à l'aide de deux couteaux et ajoutez le lait. Abaissez la pâte. Étendez le beurre défait en crème sur la pâte. Saupoudrez de sucre brun et roulez. Coupez les biscuits environ 1 pouce d'épaisseur et faites cuire à four modéré sur une lechefrite ou une tôle beurrée.

L'Effet Magique de la Moutarde

SUR LES VIANDES



Les plats "réchauffés" ont souvent meilleur goût que le rôti original lorsque la cuisinière sait faire agir l'effet magique de la moutarde.

Le goût savoureux de la moutarde pure est le secret qui fait ressortir la saveur et donne aux coupes de viande moins coûteuses et aux "restes" un piquant qui tente l'appétit.

De fameux chefs couvrent de moutarde pure leurs rôtis avant de les faire cuire, et cela leur donne une saveur délicieuse. Ils se servent de la Keen dans nombre de leurs plus appétissants plats de viande.

Voici une manière délicieuse d'apprêter la viande froide :

PÂTÉ CHASSEUR

2 tasses de bœuf ou de porc froids, 2 cuillerées à thé de Moutarde Keen, 2 cuillerées à thé de Sauce Worcestershire, 2 cuillerées à soupe de jus de viande froide, bouillon ou lait, 1 petit oignon, assaisonnements au goût. Mettre au fond d'un plat allant au four du bœuf ou du porc émincés (2 tasses de viande pour 6 personnes) couvrir avec les autres ingrédients mélangés. Recouvrir avec des pommes de terre en purée et faire dorer au four une demi-heure ou plus.

La brochure Keen "Recettes de Sandwiches" sera envoyée **GRATUITEMENT** par la poste. Ecrivez à Colman-Keen (Canada) Limited, 1000, rue Amherst, Montréal, P.Q.



Vous ne pouvez acheter meilleure moutarde que la Keen — faite des plus fines graines des plantations d'Angleterre.

**Moutarde
D.S.F. KEEN**

"MOUTARDE ENTIÈREMENT PURE"

Découpez la recette pour vous en servir à l'occasion.

-TISSU SOYEUX-

Il est difficile de se représenter un tissu aussi soyeux, aussi velouté, aussi blanc et aussi doux que le CASHMERE.



Un tissu hygiénique qui protège le bébé et toute la famille — Et il n'y a pas de meilleure valeur que Cashmere... 1000 feuilles aux rouleaux, s'adapte aux niches murales. Achetez deux rouleaux, 2000 feuilles... pour 25c.

Aussi, la qualité "SNOWCAP", le populaire tissu enveloppé, 3 rouleaux pour 19c.

Produits de
CANADA PAPER CO.

CASHMERE

"Sur les Ailes de la Fumée"

Quiconque serait curieux de savoir comment une compagnie ou un individu prospère d'une façon stable, trouverait bientôt, après enquête, qu'un des facteurs principaux de succès est, invariablement, la bonne volonté des employés, laquelle est assurée par leur satisfaction des conditions de travail. Cette bonne volonté et cette satisfaction ne peuvent être obtenues que par l'intérêt du patron dans le bien-être social des employés — un certain intérêt paternel — pour user d'une expression dont on se sert de nos jours avec un mépris négligent de son vrai sens.

Dans une plaquette, publiée récemment sous le titre de "SUR LES AILES DE LA FUMÉE", on trouve un exemple qui aide à expliquer une des raisons du succès de l'Imperial Tobacco Company. Il appert que ses employés sont considérés comme des membres de la famille IMPERIALE. Ils sont, paraît-il, assurés d'un emploi régulier dans des bâtisses modernes et bien équipées. Pour obtenir de l'emploi avec cette Compagnie, l'applicant doit non seulement avoir un bon caractère mais aussi une bonne santé. Une fois entré au service de la Compagnie, le jeune homme ou la jeune fille, jouit de services médicaux et d'hospitalisation, — avec certaines limitations évidemment. Une allocation pour incapacité est payée à tous ceux dont l'absence du travail est causée par la maladie, ou par un accident sur-

venu en dehors du travail, sans qu'aucune contribution ne soit exigée de l'employé. Une assurance-groupe, un fonds de pension à contribution mutuelle, un dividende de service calculé sur la base d'un pourcentage des gages des employés de la fabrique, sont des avantages additionnels qui paraîtraient rendre très attrayant un emploi avec l'Imperial Tobacco Company.

Le chapitre de la plaquette sous revue donne l'information intéressante que 75 pour cent des employés des fabriques de l'Imperial Tobacco Company dans la Province de Québec sont canadiens-français, et mentionne que, comme travailleurs, ils n'ont aucun supérieur et peu d'égaux par l'enthousiasme avec lequel ils s'appliquent à leur tâche. La Compagnie évidemment s'y entend en psychologie féminine, car elle fournit à ses employées des uniformes de couleurs gaies, chaque département ayant sa couleur particulière.

D'après l'information contenue dans la plaquette "SUR LES AILES DE LA FUMÉE", il est évident que si toutes ces choses fournies par l'Imperial Tobacco Company à ses employés sont suggérées par un intérêt paternel — cet intérêt devrait être estimé à sa valeur.

Maintenant que le tabac est si universellement connu, la plaquette "SUR LES AILES DE LA FUMÉE" devrait être très populaire.

LE SUPREME AMOUR

(Suite de la page 38)

nom. Armée de sa jumelle, elle essaya de plonger son regard dans la baignoire; mais Laurence, ainsi que nous l'avons dit, se tenait dans la pénombre, et, sur son désir persistant, Mme Violet et son amie occupaient le premier rang.

Raymonde reconnut la grande couturière.

— Tiens, se dit-elle, c'est donc une ouvrière de Mme Violet? C'est bon à savoir. Mais pourquoi donc se cache-t-elle? Après tout, que m'importe?

Je saurai bien maintenant la trouver.

Georges s'efforçait de ne pas se mettre en évidence, mais l'œil perçant de Mme Joramie l'avait découvert... Il le comprit au jeu de physionomie de la trop séduisante femme. Dès lors il devenait ridicule de chercher à se cacher.

D'ailleurs un devoir de politesse l'obligeait à aller saluer M. Joramie et sa femme dans leur loge, et il comptait le faire au premier entracte.

La salle était houleuse. Un retard dans le lever du rideau l'indisposait.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc? se disait Lucien en constatant l'espèce d'impatience et d'irritation des spectateurs; est-ce qu'il ne faut pas que les artistes s'habillent?

Le retard se prolongeant, les siffleurs et les mécontents commencèrent à frapper de leur canne ou du talon, sur le rythme connu des "Lampions":

Pan, pan, pan,

Pan, pan, pan.

Enfin le rideau se leva et la pièce commença au milieu d'un silence attentif.

Les premières scènes laissèrent le public froid; mais bientôt la salle fut sous le charme. Une scène attendrissante provoqua des bravos auxquels répondirent des chut! prolongés.

C'était la contre-claque qui ouvrait la bataille.

Quelques personnes se retournèrent avec étonnement.

Les chuteurs se turent.

La fin du premier acte fut saluée par une double salve d'applaudissements.

Alors Jacques Vernier leva les bras.

Aussitôt une bordée de sifflets retentit.

Les applaudissements redoublèrent.

Les sifflets se firent entendre de nouveau.

Georges, Lucien et tous les autres amis de l'auteur, indignés, crièrent:

— A la porte!

(A suivre dans le prochain numéro)

— O —

NOUVELLE LUNE

(Suite de la page 5)

Paul sauta dans sa voiture et rebroussa chemin, en quête d'un médecin.

Talonné par l'appréhension de cette existence qu'il voulait sauver à tout prix, il gagna la grande route, déserte maintenant et fila droit vers la demeure d'un docteur connu dans toute la région par son dévouement.

Ce dernier était absent de son domicile, il fallut attendre son retour. Il arriva en fin au bout d'une heure; Paul le mit au courant de la situation.

— Oui! Fièvre puerpérale, suite d'éclampsie. Cette femme est donc restée seule! L'enfant vit, c'est un miracle! répondit celui-ci, sans dissimuler sa mauvaise humeur.

Ils repartirent aussitôt en vitesse, sans discuter davantage.

Lorsqu'ils furent sur place, les plaintes avaient cessé. Lucienne très pâle, vint à leur rencontre.

— Trop tard, leur dit-elle, la pauvre femme vient de mourir.

D'un geste instinctif, Paul se découvrit, tandis que le docteur impuissant, ne put que constater le décès.

— Dommage, fit-il, en maugréant selon son habitude, encore une orpheline! Car la malheureuse était veuve: je la connaissais bien, elle a tenu au-dessus de ses forces.

Très ému sous son aspect bourru, le brave homme confectionna un maillot de fortune, afin de protéger du froid de la nuit ce petit être frêle qui ne demandait qu'à vivre.

Après quoi il ferma les yeux de la mère et tendit l'enfant à Lucienne.

— Prenez-la le temps de téléphoner à la gare; le poste de cette infortunée ne peut rester sans surveillance.

Devant cette couche funèbre, rendue plus émouvante par ce clair de lune resplendissant, les larmes montèrent aux yeux des nouveaux mariés.

Un homme d'équipe arriva, accompagné de deux gendarmes.

— Pauvre gosse, soupira le brigadier; la voilà déjà toute seule!

Mais Lucienne s'interposa vivement:

— Jamais! fit-elle, cette enfant nous tombe du ciel le soir même de notre union. N'est-elle pas un peu à nous? Votre avis, mon cher ami?

Ce dernier s'élança alors vers sa jeune femme et l'embrassa de toutes ses forces.

— Je ne m'étais pas trompé? Tu es bien l'âme exquise que j'avais devinée.

Semblant chercher un suprême conseil, ils se dirigèrent vers la morte, dont la sérénité calme auréolait le visage, qui semblait sourire.

— Tu vois, Paul, elle nous la donne! murmura Lucienne, qui enveloppa l'enfant dans une couverture et l'emporta à l'intérieur de la voiture, où le docteur la suivit.

Parvenus enfin à leur pavillon, en lisière de forêt, les deux époux respirèrent un moment haleine, n'osant encore se parler.

Leur cœur se fendait devant la triste réalité des choses.

— Que dis-tu de notre nuit de nocce? Elle est loin d'être banale, fit Paul, rompant le premier le silence.

— Et je ne l'avais jamais espérée aussi belle! lui répondit sa femme dans un long baiser. Fermons les yeux devant l'être douloureux dont les paupières se closent en face de l'éternité et tournons notre regard devant cet autre qui va ouvrir les siennes sur notre terre aride.

Entraînant alors son mari sur le balcon, Lucienne aspira longuement la pureté des effluves du soir.

— Viens contempler avec moi, dit-elle, la reposante féerie de la nature, dans la clarté de la blonde Phœbé! Un ange a passé, dont la présence illumine le premier quartier de notre lune de miel.

ARNAUD DE LAPORTE

LA CHRONIQUE DE LA POLICE ET DES POMPIERS

Sous la direction de l'abbé Oscar Valiquette
Aumônier du Service des Incendies, de la Police de Montréal et de la Circulation provinciale

Avant de prendre la direction de la police de Pointe-aux-Trembles, le Chef Cyr avait travaillé sous les ordres du Chef Dubeau, de Verdun, comme détective spécial. C'est dire qu'il avait eu un bon maître. Il est né le 12 octobre 1879. Il entre au service de la Pointe-aux-Trembles le 14 août 1917, et ses qualités supérieures lui font accorder par le Conseil de Ville, le grade de Capitaine, le 17 décembre 1918. Cinq ans après, le 16 octobre 1923, les conseillers de Pointe-aux-Trembles s'empresment de le nommer Chef de police et de pompiers de leur ville.

Le chef Cyr est une personnalité : au physique, il a beaucoup de ressemblance avec le chef Duguay, de Sorel ; sa tête est grisonnante, son œil vif, et ses traits réguliers inspirent une grande confiance que tous ses hommes ont souvent remarquée. Il ne craint pas le travail. En 1923, à l'incendie du couvent des Dames de la Congrégation, pendant 16 heures consécutives, il fut en charge de la pompe qui alimenta les boyaux. Durant l'hiver 1935, à cause d'une



M. HENRI CYR

fuite de gaz, par un travail ardu, pendant trois semaines, le chef Cyr et ses hommes ont su prévenir de graves conséquences d'un incendie qui pouvait être dangereux. C'est encore le chef Cyr qui, par son flair de détective, sut découvrir en plusieurs endroits de sa municipalité, des sous-terrains creusés par des voleurs où l'on avait enfoui plusieurs marchandises. Son œil vigilant, en plusieurs circonstances, lui permit de retrouver des autos volées. On dit même, qu'un jour, il reconnut l'auto du Secrétaire de la Ville qui venait d'être volée à Montréal et avant qu'il fût prévenu du vol, l'auto et les voleurs étaient déjà en sûreté.

Il est évident que le chef Cyr, par la position qu'il occupe et la situation de son poste, rend d'innombrables services à sa municipalité et aussi à la ville de Montréal ; comme il est très actif il ne manque jamais l'occasion d'être utile à tous les membres de l'Association des Chefs. C'est un réel plaisir de le voir présent aux assemblées, et son affabilité lui fait conserver les excellentes relations qu'il a avec tous ceux qui, comme lui, garantissent la sécurité des citoyens.

La JEUNE FILLE AU MANTEAU VERT

(Suite de la page 7)

Dubois n'en revenait pas :
— Ah ça, par exemple...
Durand en resta baba :
— C'est tout à fait drôle.
Dupont songeait :
— Quelle étrange coïncidence...
Dubois, d'un air très décidé, dit :
— Il faut sans tarder éclaircir cette affaire...

Durand proposa :
— Et pour cela, je propose que chacun invite ici même sa Louise. Et nous ferons la fête.

Les deux autres acquiescèrent et tous trois se mirent à rire en se tapant sur les épaules :

— Et la fête sera belle, répétaient-ils, la fête sera belle...

Le lendemain soir, Durand vit sa Louise place de l'Opéra et lui dit :
— Je t'invite chez moi dimanche, à 14 heures.

Louise répondit :
— Volontiers, Maurice. Nous en profiterons pour parler de notre mariage.

Le mariage ne souriait guère à Durand.

Quant à Dubois, il rencontra sa Louise à la sortie du bureau de poste de la rue de Provence et lui demanda :

— Veux-tu venir me rendre visite dimanche, à 14 heures? Nous dégusterons des gâteaux et du thé.

Louise dit, joyeuse :
— Je ne demande pas mieux, mon chéri. Tu profiteras de la circonstance pour me dire quand tu comptes m'épouser.

Dubois, ne tenait nullement à se marier.

Dupont, lui, vit son amie dans le Nord-Sud et lui dit :

— Dimanche, à 14 heures, ma Loulou, je t'attendrai chez moi.

Et Louise répliqua :
— Tu me fais un grand plaisir. On va pouvoir parler sérieusement de notre union.

Or Dupont avait le mariage en horreur.

Avant de se mettre au lit, Durand réunit ses deux amis au palier et leur dit :

— Figurez-vous que Louise veut m'épouser. J'aime beaucoup Louise mais je ne désire pas me marier. Que faire pour m'en débarrasser?

Dubois dit :

— Ma Louise également veut m'épouser et la chose m'ennuie beaucoup. Comment vais-je me tirer de ce mauvais pas?

Dupont dit lui aussi :
— Je vous le demande également. Comment dois-je m'y prendre pour échapper à Louise qui me veut pour mari?

Tous trois restèrent perplexes, cherchant intensément le "moyen" le plus simple.

Durand, selon son habitude, fit une trouvaille. Il lança :

— Mes amis, déménageons.

Dubois expliqua :

— Elles viendront demain, dimanche. Ne trouvant personne, elles comprendront qu'elles ont été jouées.

Dupont ajouta :

— De toute façon, elles auront perdu nos traces. C'est ce qu'il faut.

Durand décida :

— Plions nos bagages.

En un clin d'œil, ils plièrent bagages, réglèrent la concierge et furent dans la rue.

— Où allons-nous, dit Durand?

— Il se fait tard, fit Dubois.

Dupont hasarda :

— Si nous rentrons?

Furieux, Dubois voulut l'empêcher, mais Durand intervint :

— Ne nous battons pas, c'est inutile. Chacun a sa Louise, chacun a donc le droit de faire ce qu'il veut. Si Dupont veut rentrer, qu'il rentre. Pour ma part, je rentre aussi, Louise est véritablement charmante. Elle ne mérite aucune peine.

Dubois, qui s'était calmé, continua :

— Tu as raison. Ma Louise également est une délicieuse petite femme. Au fond, je pense que je ne trouverai jamais mieux...

Dupont, à la joie, s'exclama :
— Ça, c'est parlé. Je suis de votre avis. En conséquence, rentrons.

La concierge ne comprit pas grand chose à cette étrange manœuvre, mais elle fut néanmoins heureuse de les voir rentrer.

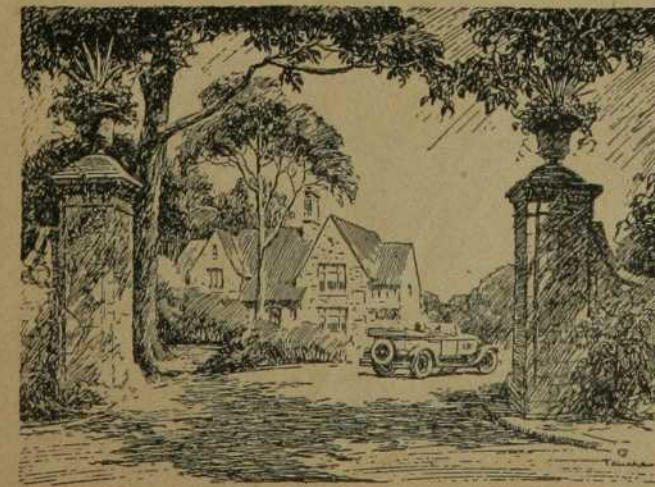
Le lendemain, qui était dimanche, les trois Louise se présentèrent au 7, rue Durantin et ce fut une journée radieuse...

Quelques mois après, trois couples parfaitement unis sortaient d'une petite église de Paris. Il n'y avait pour les regarder et les fêter que quelques curieux sympathiques, des feuilles sur les arbres des boulevards et des oiseaux dans les feuillages...

Parmi les curieux, je reconnus la concierge. Elle disait à ses voisins :

— Ce qu'ils sont mignons tout de même...

DUPONT de TERVAGNE.



"MES NERFS" S'ECRIE-T-ELLE

Rien ne l'intéresse— elle perd ses amies— ne sort pas— toujours trop fatiguée. "O mes nerfs" s'écrit-elle quand c'est son rein, le filtre du sang, qui crie au secours. Sans retard à cause du danger elle commence à prendre les Pilules Dodd. Remis à la normale, son rein purge son sang de toutes les impuretés. Fatigue, maux de tête et courbatures, tout cela disparaît.



110-F
Pilules Dodd pour le Rein

JOUEZ LA GUITARE HAWAIIENNE GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES

APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.
LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIIENNE
251 S RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.



Ne Souffrez Plus



LE Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boite Postale 2353 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, P.Q.

10 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES NOMS DES DIX GAGNANTS SOLUTION DU PROBLEME No 223

(Problème No 222)

DIX JEUX DE CARTES

Mlle Bertha Larouche, Amqui, comté de Matapédia, P. Q.; Mlle Marthe Poliquin, 4356, rue Papineau, Montréal, P. Q.; Mlle Simone Guérin, 723, rue Irène, St-Henri, Montréal, P. Q.; Mlle Louise Côté, Saint-Octave de Métiis, comté de Matane, P. Q.; Mme Edouard Côté, 55, rue Cyr, Thetford Mines, P. Q.; Mlle Marielle Pontbriand, Varennes, P. Q.; Mlle Normande Desrochers, St-Gabriel de Brandon, comté de Berthier, P. Q.; M. René Godbout, 48, Côte du Palais, Québec, P. Q.; Mme Hervé Blanchette, 98, rue Saint-Olivier, Québec, P. Q.; M. Charles Giroux, Shawbridge, P. Q.

B	A	C	H	E	A	P	I	R	E	B	U	T
O	B	A	N	U	M	A	N	C	E	A	R	E
L	N	Q	E	R	S	N	R	L				
E	N	O	U	E	R	U	T	E	R	I	N	
F	R	E	T	E	R	C	A	T	E	L	E	S
L	E	T	M	A	T	A						
I	S	O	E	C	O	N	O	M	E	F	O	L
N	I	C	H	A	R	O	M	E	P	O	I	L
T	A	T	E	A	N	A						
M	O	R	T	E	L	N	A	V	I	R	E	
T	O	I	L	S	I	X						
A	I	N	C	U	V	E	T	E	C	R	I	
U	L	E	A	S	O	P	H	I	M	I	E	L
D	P	I	S	T	I	O	M	I	E	E		
P	E	L	U	R	E	N	I	E	L	L	E	

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 224

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1			L								A	I			
2	A	O				E	A				M	A	L	I	N
3											E				D
4	L	P				S	E	M			A	L	L	E	
5															
6															
7	E	T	E												
8															
9															
10															
11															
12	I	F													
13	E	R	E												
14	R	O	C												
15															

(Les réponses seront reçues jusqu'au 27 mars à midi.)

Nom (M., Mme ou Mlle) _____

Adresse ou Boîte Postale _____

Ville ou Village _____ Province _____

Adressez: LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

1. Personne stupide (fig.). — Livrer quelqu'un.
2. Electrode positive d'une pile. — Fluide. — Pernicieux.
3. Préfixe. — Sites écartés (fig.). — Adverbe de lieu.
4. Chef-lieu de comté (Corse). — Fils de Noé. — Partie d'une aéroplane.
5. Qui fleurit au printemps. — Bord d'une rivière.
6. Pronom personnel. — Diphtongue. — Règle. — Article contracté.
7. Saison. — Substance minérale. — Chemin (renv.).
8. Article contracté. — Petit orgue mécanique. — Lac d'Afrique.
9. Semblable. — Adjectif possessif. — Interjection.
10. Note. — Emission de la bouche. — Ecorce du chêne. — Fleuve d'Italie.
11. Pli du front. — Eau (en latin).
12. Arbre vert. — Conjonction. — Terme du jeu d'échec. — Usages. — Préfixe.
13. Epoque. — Mammifère solipède. — Passage étroit entre deux montagnes.
14. Masse de pierre. — Charrue sans oreilles. — Saison.
15. Cuve à lessive. — Rebut de la filasse du chanvre.

VERTICALEMENT

1. Espèce d'oignon. — Celui qui prépare les peaux.
2. Qui ne dure qu'un an. — Pronom personnel. — Vêtement de moine.
3. Lac d'Afrique. — Sorte de petits insectes. — Ancien bouclier.
4. Perfection suprême (fém.). — Oiseau.
5. Vaste amas d'eau salée. — Suite de sons qui flattent l'oreille.
6. Partie du jour. — Règle. — Note.
7. Jeune baliveau. — Plante ombellifère. — Ancien grand vassal du roi.
8. En outre. — Qui abat les forces.
9. Rail plat (en anglais). — Qui marque le superlatif. — Crâne.
10. Calme et sans inquiétude. — Adjectif possessif. — Conjonction copulative.
11. Principe de la vie. — Une des îles Ioniennes.
12. Cas fortuit. — Esclave syrien, tué en 133 avant J.-C.
13. Pronom personnel. — Puits naturel. — Fer de prisonnier.
14. Partie de plaisir. — Adjectif numéral. — Taux des effets publics.
15. Nuage. — Formulaire pour dresser des actes publics.

NOTES ENCYCLOPEDIQUES

Mme Michael Rapa, de West-Melbourne, vient d'être grand-mère alors qu'elle n'a pas encore atteint l'âge de trente ans.

Il y a aux Etats-Unis plus de cinquante mille locomotives ayant au moins, chacune, deux milles chevaux-vapeur de force.

Richard Boyle, d'Elgin, Illinois, a récolté un blé-d'Inde marqué naturellement d'une croix rouge parfaitement dessinée.

Helen Richardson, de Derry, N.H., possède un chat jaune qui ne mange uniquement que des bananes.

Fred Ripley, de Winnipeg est, non pas un dur-à-cuire, mais ce qu'on peut appeler un dur à geler; son plaisir est de fendre du bois au dehors, par des froids qui vont jusqu'à 45 degrés et de ne s'habiller, pour la circonstance, que d'un simple petit caleçon de bain.

On sculpte des montagnes entières de rochers aux Etats-Unis. C'est le mont Rushmore qui est ainsi travaillé et l'on y sculpte, à l'aide de la dynamite, les figures de Washington, de Jefferson et de Lincoln. Ce qui donnera une idée de ce travail gigantesque, c'est que près d'un demi million de tonnes de rochers ont été déjà enlevés à ces fins et que le nez seul de Washington est un peu plus grand que le fameux sphinx d'Egypte tout entier.

Le secrétaire d'Oakland, Californie, recevait, il y a quelque temps, une lettre peu banale. Il y était dit ceci: "Il y a cinq ans, j'ai épousé dans votre ville, une femme dont j'ai complètement oublié le nom; ce renseignement m'est nécessaire aujourd'hui pour obtenir un divorce. Le numéro de la licence de mariage est 53,332." La personne en question fut identifiée et son nom envoyé au mari à courte mémoire.

Un homme de la Nouvelle-Zélande qui nettoyait sa cuisine jeta dehors plusieurs vieilles boîtes à conserves qui l'encombraient inutilement. Quand sa femme s'en aperçut, elle lui dit qu'elle avait placé toutes ses économies, soit environ cent dollars, dans deux de ces boîtes. Après des recherches actives et qui durèrent plusieurs heures au dépotoir, une des boîtes fut enfin retrouvée avec une partie de l'argent. L'autre y est encore et probablement pour longtemps sinon pour toujours.

Ceux qui aiment les émotions fortes bien que sans danger peuvent aller dans la jungle de Kenya; ils y trouveront, à leur disposition, de véritables petites chambres à coucher, suffisamment confortables, qui sont installées sur des arbres. De là, tout en se reposant, il est possible de voir pendant la nuit des éléphants, rhinocéros et autres bêtes sauvages en liberté. Le prix, toutefois, en est un peu élevé: cinquante dollars pour une seule nuit. Et il y a peut-être des chances d'avoir la visite des serpents...

L'hôtel Farrar, de Tarboro, dans la Caroline du Nord, porte une curieuse enseigne; il y est écrit ceci: "Le pire hôtel de la Caroline du Nord, mais vous y reviendrez."

Il y a une sorte de bambou à croissance rapide qui pousse de dix-sept pouces en une seule journée.

Au cours de l'année 1934, aux Etats-Unis, trente-six mille personnes ont perdu la vie dans des accidents d'auto.

On fabrique maintenant des éponges de cellulose qui absorbent parfaitement l'eau et paraissent durables.

Dans les autos modernes, la précision des parties du moteur est telle qu'entre les parois du cylindre et celles des pistons il y a juste de la place pour le quart de l'épaisseur d'un cheveu.

Récemment, au théâtre Queen Mary de Londres, une photo de l'assistance a été prise alors que la salle était plongée entièrement dans l'obscurité. Cette photo a été prise au moyen des rayons infra-rouges et a donné d'excellents détails.

Earl Jordan, de Charleston, Virginie de l'Ouest, peut faire de tête et instantanément, n'importe quel calcul, multiplication et division de fractions ou autre. Il est à remarquer que, d'autre part, cet homme est complètement illettré.

La chose la plus douce au monde n'est pas le cœur de sa bien-aimée comme le disent les poètes, mais une nouvelle substance chimique appelée Alpha-anti-pirilla-Allozine qui, au dire des chimistes, est huit fois plus douce que la sacharine et deux mille fois davantage que le sucre.

Il arrive parfois que la bonne et succulente patate perd son apparence appétissante à la cuisson, elle devient noirâtre ou nuancée de bleu. Le professeur W. E. Tottingham, de l'Université de Wisconsin, prétend que le fait se produit quand ces légumes sont venus dans un terrain qui ne contenait pas suffisamment de potasse.

S'il y a des gens qui font mauvais usage de leurs bras et de leurs mains, il en est au moins un autre qui n'agit pas mieux, bien qu'il n'ait pas de bras; c'est Will Queen, de la Caroline du Sud qui, bien qu'amputé des deux bras, a commis un vol de grand chemin et volé 136 dollars à sa victime. Il n'a été condamné qu'à huit mois de prison, ce qui est vraiment peu pour un pareil exploit.

A Berlin, Allemagne, un homme qui avait volé une grosse quantité de saucisses dans une boucherie et s'enfuyait avec le produit de son vol dans les bras, fit un faux pas et tomba de telle manière qu'il demeura le cou pris dans les rubans de saucisses qui s'étaient accrochés à un obstacle. Quand on le trouva dans cette fâcheuse position, il était bel et bien étranglé.



La Revue Populaire

Une **ENCYCLOPEDIE**
à 15 cents

qui contient
toutes les revues
en une seule

En plus de ses célèbres
romans complets, choisis,
"La Revue Populaire"
contient de nombreux
articles illustrés sur tous
les sujets imaginables.

EN VENTE PARTOUT

Ses **SUCCÈS**
l'honorent



**ET IL S'HONORE
DE NE BOIRE QUE DU**

GIN CANADIEN

CROIX

D'OR

melchers



Une boisson et un sport favoris vont toujours de pair !

Tous ceux qui déploient leur activité au grand air préfèrent le Gin Canadien Melchers; ils le savourent tel quel ou légèrement mouillé — tout comme un homme qui sait boire préfère sa boisson. Le Gin Melchers n'a pas besoin d'appâts compliqués. Il est tout prêt comme il est.

10 onces .85 — 26 onces \$1.90 — 40 onces \$2.65

“LE BREUVAGE DES FORTS”

Distillé et embouteillé au Canada par Melchers Distilleries Ltd. — Montréal et Berthierville